3

E. CAPENDU

LE COMTE DE ST-GERMAIN



MONTREA[illegible]
[illegible]ES EDITEURS DE "L[illegible]CTURE"
42 PLACE [illegible]ACQUE[illegible]RTIER
BOITE DE PO[illegible] 655
[illegible]

LE COMTE

DE

SAINT-GERMAIN

LE COMTE

DE

SAINT-GERMAIN

PAR

ERNEST CAPENDU



MONTREAL
LA LECTURE, 42 Place Jacques-Cartier
1906

LE COMTE

DE

SAINT-GERMAIN

I

L'OPERA

Bientôt ou bien tard (entre ces deux adverbes, le choix est aujourd'hui bien difficile à faire), le public parisien recevra, par l'intermédiaire du *Moniteur,* les lettres de convocations suivantes.

La première ainsi conçue :

Demain mercredi, pour la clôture de la salle de la rue Lepelletier, représentation extraordinaire... (Suivront douze lignes que je ne reproduirai pas pour ne point émousser d'avance la curiosité des lecteurs.)

La seconde lettre de convocation portera pour entête :

Lundi prochain, ouverture de la nouvelle salle de l'Académie impériale de musique..., etc., etc... (Je continue à ne pas anticiper.)

Ces deux lettres d'enterrement et de baptême, ces deux annonces de changement de domicile ne seront pas les premières que l'Opéra aura envoyées à son public : loin de là ! Car de tous les lieux de scène il n'en est pas qui ce soit mont aussi inconstant dans ses résidences que **cet Opéra, ce roi des théâtres, non seulement français, non seulement européens, mais encore universels.**

A cette heure, l'Opéra qui compte deux cent vingt années d'existence, en est à son onzième emménagement et tout autant de déménagements, sans compter ceux à la veille desquels il se trouve et qui motiveront les lettres ci-dessus énoncées.

Il y a deux points remarquables dans l'histoire de l'Opéra.

Le premier, c'est que c'est un théâtre véritablement *royal*, puisqu'il a été fondé par la volonté d'une reine.

Le second c'est que, de toutes les classes de la société, celle qui a le plus contribué à sa prospérité est le clergé.

En 1645, Anne d'Autriche, s'ennuyant fort, le cardinal Mazarin fit venir, pour la distraire, une troupe italienne qui chanta sur le théâtre de la rue du Petit-Bourbon. La troupe coûta cher, ce qui fit soupirer le cardinal, mais la reine se montra enchantée, ce qui le fit sourire.

Le premier opéra chanté en France (1645), fut la *Festa Teatrale della Finta Pazza*, le second (1647) *Orfeo e Euridice*.

L'Opéra prospérait, quand les troubles de la Fronde vinrent inquiéter ses succès et chassèrent même de Paris, les troupes italiennes.

La paix rétablie, l'Opéra manquait d'artistes, de poëmes et de musique, quand un certain abbé, nommé Pierre Perrin, eut l'idée de composer des poëmes français, de la musique française et de créer des chanteurs français. Le cardinal Mazarin lui donna son approba-

tion, et il consentit même à assister aux répétitions d'*Ariane*, quand la mort vint le frapper la veille de la première représentation.

Sans protecteur, l'Opéra agonisait. Heureusement, un sauveur surgit : le marquis de Sourdiac. Ce noble seigneur avait la passion de la mécanique, et il comprit qu'on pouvait faire, comme exécution, avec le *dessous de la scène*. Voulant mettre ses idées en pratique, il s'associa avec l'abbé Perrin, lui avança les fonds nécessaires, et obtint du roi, au nom de l'abbé de Perrin, des *lettres-patentes*, en date du 28 juin 1669, et portant :

"......Permission d'établir dans la ville de Paris et autres du royaume, des Académies de musique, pour chanter en public des pièces de théâtre...."

Un article spécial était ainsi conçu :

"Tout gentilhomme et demoiselle pouvant y chanter sans déroger."

Abandonnant la salle de la rue du Petit-Bourbon, les associés s'installèrent provisoirement dans la grande salle de l' *Hôtel de Nevers*, dans laquelle ils firent représenter des opéras italiens durant les années 1669 et 1670.

Puis, en 1671, ils louèrent à grands frais, le jeu de *Paume de la Bouteille*, situé rue Mazarine, vis-à-vis la rue Guénégaud, et, au mois de mars de la même année, ils donnèrent sur ce nouveau théâtre ,la première représentation de *Pomone*, musique de Cambert, paroles de l'abbé Perrin et qui doit être considéré comme le premier opéra français.

Un jeune homme, dont le nom commençait à perçer dans le monde des arts, assistait à cette ouverture de la nouvelle salle : ce jeune homme se nommait *Lulli*. La représentation de *Pomone* fut, pour lui, la révélation de ce qu'il pouvait faire.

Un an après, le 29 mars 1672, de nouvelles *Lettres-patentes* de Louis XIV accordaient à *Lulli*, le privilège de l'*Académie royale* de musique.

Il n'y resta pas longtemps cependant. Molière étant mort, le roi qui aimait beaucoup Lulli, lui concéda le théâtre du Palais-Royal, dans lequel il s'installa en 1673. Ce fut réellement dans cette salle que commença le beau temps de l'Opéra.

Ce changement de direction fut une occasion de déménagement nouveau et, quittant la rue Mazarine, l'Opéra s'en alla rue de Vaugirard, près le Luxembourg, s'installer dans la salle du *jeu de Paume du Bel-Air*.

Viganoni l'avait machiné, et quarante ans plus tard, un moine, le père Sébastien, inventât le moyen d'élever le plancher du parterre (qui n'avait ni banquettes, ni sièges), jusqu'au niveau de la scène et de le rabaisser à volonté, ce qui permit d'organiser les *bals masqués*, dont le premier fut donné le 2 janvier 1716, sous la présidence du Régent.

En 1763, le 6 avril, à 8 heures du matin, le feu se manifesta subitement dans la salle du théâtre de l'Opéra. Deux mille hommes furent employés à lutter contre l'incendie, mais aucun effort ne put en triompher. Il dura trois jours et tout fut consumé.

Du 6 avril 1763 au 24 janvier 1764, l'Opéra fut fermé. Ce jour-là il consacra sa nouvelle installation sur le *Théâtre des machines*, au château des Tuileries, par la première représentation de *Castor et Pollux*.

Mais la famille d'Orléans, qui avait toujours eu l'Opéra sous sa dépendance, ne voulut pas abdiquer ses droits et elle fit des concessions pour la reconstruction d'une nouvelle scène sur les terrains occupés par l'ancienne, auxquels on adjoignit ceux de la rue des Bons-Enfants.

Le 2 janvier 1770, la salle fut inaugurée par la pre-

mière représentation de "Zoroastre". Ce fut en parlant de cette salle que Voltaire s'écria :

Il faut se rendre à ce palais magique,
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de charmer les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les coeurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.

Puis, après douze ans d'existence, la salle fut de nouveau anéantie. Le 8 avril 1781, le feu la dévora complètement.

Ce fut alors que, pour satisfaire la volonté de Marie-Antoinette, le miracle de la construction en soixante-quinze jours d'un théâtre fut accompli. Le 27 octobre de la même année, la foule des équipages encombra le boulevard Saint-Martin, pour l'inauguration de la nouvelle salle.

La révolution éclata et, en 1795, l'Opéra, qui avait eu vicissitudes sur vicissitudes, fut contraint à un déménagement, et alla s'installer rue de Richelieu dans le théâtre de Mademoiselle de Montansier.

Après l'événement du 13 février 1820, l'Opéra fut fermé et condamné à la démolition en expiation de la mort du duc de Berri.

La troupe eut pour lieu de scène, le théâtre Favart, qui porta le titre d'Opéra jusqu'au mois d'août 1821.

Le 15 de ce mois, un asile *provisoire* ayant été construit sur l'emplacement des jardins de l'Hôtel Choiseul, entre la rue Grange-Batelière et la rue Lepelletier, cet asile fut *provisoirement* offert à l'Opéra.

Il faut espérer que sa *douzième* installation sera *définitive.*

Mais je demande pardon d'avoir conduit le lecteur, à propos de l'Opéra (cette oeuvre d'un cardinal et de deux abbés,—l'un pour le chant, l'autre pour la danse)

jusqu'en l'an de grâce 1864, c'était en 1745 qu'il eut fallu nous arrêter, à cette époque où l'Opéra, n'ayant pas encore été atteint par le feu, occupait la salle de la place du Palais-Royal.

Quand je dis: *la salle de la Place,* j'ai tort: c'est la salle du Cul-de-Sac qu'il faut dire.

Il y a cent vingt ans, la place du Palais-Royal n'était pas précisément ce qu'elle est aujourd'hui. D'abord, elle n'existait pas, ce qui est un motif suffisant. La rue Saint-Honoré longeait la façade du palais. En face de l'entrée principale, il y avait le bâtiment des *Quinze-Vingt,* le débouché de la rue St-Thomas-du-Louvre et celui de la rue Fromenteau. Presqu'en face la rue Fromenteau, entre le Palais et la rue des Bons-Enfants, il y avait un cul-de-sac. La droite de ce cul-de-sac était occupée par le couvent des *Bons-Enfants,* la gauche par un bâtiment adossé au Palais-Royal: ce bâtiment était l'Opéra et l'entrée était située au fond du cul-de-sac.

La salle [illegible]t assez vaste, grande, d'accès facile à l'intérieur, bien éclairée.

"...Ce théâtre est le plus commode et le mieux entendu de tous, dit Sauval, en parlant de cette salle de l'Opéra, quoiqu'il ne consiste qu'en *vingt-sept* degrés et *deux rangées* de loges...

" Les degrés n'ont que quatre à cinq pouces de haut, les spectateurs du 27e degré ne sont point au-dessus des acteurs..."

C'était sur ces degrés que les femmes de la cour faisaient porter leurs fauteuils ou leurs chaises, tandis que les grands seigneurs s'installaient sur les bancs de faveur, placés à droite, à gau[illegible] et au fond de la scène.

On comprend si cette fa[illegible] [illegible]'assister à la représentation d'une pièce pouvait en [illegible]oubler l'exécution. Voir les acteurs et les actrices se promener, gesticuler, jouer entourés par ces gens de la cour qui ne gênaient pas

pour parler haut, pour rire, pour plaisanter, c'était enlever toute illusion.

Jusqu'en 1719, l'Opéra avait été éclairé avec des chandelles, mais depuis cette année où la munificence de Law, avait fait substituer les bougies aux chandelles, la première scène du monde avait eu une illumination digne d'elle.

En 1745, cette illumination venait de faire un nouveau progrès par la découverte des réflecteurs qui doublaient l'éclat de la lumière.

Mais si le théâtre était resplendissant le soir, il était le jour plongé dans une obscurité d'autant plus grande, que l'étroitesse du cul-de-sac et la hauteur des bâtiments des Bons-Enfants interceptaient le passage des rayons solaires; le pavé toujours humide était fangeux. A vrai dire, rien n'était moins engageant que l'accès de l'Opéra.

Ce matin là surtout du mois d'avril 1715, le temps étant mauvais: la pluie tombant, le vent soufflant, le cul-de-sac avait pris l'aspect d'une mare profonde et mal entretenue.

Une voiture arrivant par la rue Fromenteau, traversa la rue St-Honoré et entra dans l'impasse, soulevant sous ses roues aux moyeux d'argent des flots de boue liquide. Cette voiture fort élégante de formes et de décors, entraînée par deux beaux alezans que conduisait un cocher poudré, vint s'arrêter devant la porte d'entrée de l'Opéra.

Un valet de pied sauta à terre. Un petit pied s'avança, une jolie tête apparut et une gracieuse femme, très coquettement costumée, passa comme une ombre rapide, s'élançant du carrosse dans le vestibule de l'Opéra réservé à l'entrée des artistes, et dans lequel elle s'engagea en personne connaissant merveilleusement les êtres.

A gauche était la loge du concierge, du suisse; en

voyant passer la jeune femme, le cerbère s'inclina profondément.

“ Rien pour moi? demanda la jolie personne.

—Rien, madame! répondit le suisse. ”

Elle pénétra d'un pas leste dans un corridor au fond duquel se dressait un escalier mal éclairé par une lanterne fumeuse. (A cet époque, M. Quinquet, le célèbre inventeur de l'instrument auquel il a donné son nom, n'avait point encore apparu sur la scène.)

La jeune femme gravit lestement les degrés et elle poussa une porte matelassée, mais en franchissant le seuil, elle trébucha: le bout de son pied venait de se heurter contre une traverse de bois.

“ Il fait réellement noir à se casser le cou! dit-elle.

—Le cou, encore passe, répondit une voix joyeuse, mais pas la jambe. Le cou ne peut servir qu'aux chanteurs tandis que la jambe appartient exclusivement aux danseuses.

—Est-ce que je suis en retard, Dupré?

—Comme toujours, ma chère Camargo.

—On m'attend pour commencer?

—Oui! ces dames sont sur la scène.

—Et Sallé?

—Elle arrive à l'instant: elle est dans sa loge.

—Je monte dans la mienne et je redescends aussitôt.

—Alors je puis faire commencer?

—Oui! oui! répétez je ne vous arrêterai pas!”

Et Camargo disparut dans le couloir. Dupré pirouetta sur le talon droit en faisant un battement du pied gauche, puis il se dirigea vers la scène.

Dupré, ancient danseur de grande réputation, était devenu maître de ballet à l'Académie royale de musique et de danse. Il avait été professeur de Camargo.

Lui et Mlle Prévost avaient contribué puissamment à développer les talents de la fille de Cuppi. Mlle Pré-

vost, qui avait débuté en 1704 et qui avait dansé jusqu'en 1730, avait été la première danseuse en réputation. Longtemps les femmes, qui en remplissaient les personnages. En 1681, à la représentation du *Triomphe de l'Amour* de Lulli, sur le théâtre de Saint-Germain-en-Laye, on vit figurer la Dauphine, les princesses du sang et des duchesses. Cette nouveauté autorisa les femmes à faire partie du corps de ballet. Depuis ce moment il y eut des danseuses, mais Mlle Prévost avait été la première ayant bien réussi. Ayant connu Camargo tout enfant, elle avait deviné ses dispositions et elle l'avait fait travailler.

Au moment où il allait entrer sur la scène, Dupré prit sa *pochette* (petit violon des maîtres de danse) posée sur une banquette de velours, et il s'avança la jambe tendue, la pointe en avant, le coude en arrière.

La scène n'était pas mieux éclairée que les couloirs. Naturellement la salle était plongée dans une obscurité profonde. Des chandelles (on ne brûlait des bougies que le soir) des chandelles, fichées dans des supports de fer fixés sur des barres de bois mobiles, étaient placées çà et là sur la scène, projettant leur lueur rougeâtre et surveillées par un *moucheur* tenant à la main son instrument tranchant, étouffant, absorbant.

Huit musiciens étaient assis dans l'orchestre. Il y avait deur *premiers violons,* une *basse de viole,* une *double basse,* une *flûte à bec,* un basson, une trombe et des timballes. Dans un coin de l'orchestre était un *clavecin.*

Sur la scène se promenaient trois jeunes femmes en costumes de répétition : maillot de soie, jupes et corsages de piqué blanc. C'étaient mesdemoiselles Allard, Sophie et Lemoine.

Sur le devant de la scène, un homme faisait des pirouettes, c'était *Noverre,* le célèbre danseur, l'élève de Dupré et dont les débuts en 1743, à Fontainebleau,

avaient été éclatants. C'était lui qui le premier avait osé danser à visage découvert, car jusqu'alors les danseurs avaient porté des masques.

A droite, s'appuyant sur un banc, un autre danseur s'exerçait à faire des *pliés,* pour s'assouplir. C'était Gardel.

Des figurants et des figurantes se tenaient au fond.

" Ça, dit Dupré en entrant en scène et en touchant les coudes de sa pochette: commençons, mes enfants! En place!

II

LA REPETITION

" Allons, ma petite Allard, en attendant que Camargo et Sallé descendent, recommençons ce pas-là.

—C'est d'ici qu'il faut partir, n'est-ce pas, monsieur Dupré?

—Oui, ma toute belle!"

Et Dupré, se reculant, se plaça un peu à gauche sur l'avant-scène. Mlle Allard, charmante jeune fille de dix-huit ans, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la taille fine et à la jambe admirablement modelée, se posa au troisième plan.

" A la cinquième position! reprit Dupré; les pieds tout à fait croisés... là! Que la pointe du pied gauche corresponde au talon du pied droit, et réciproquement. Pas mal! pas mal!... Laissez retomber vos bras... les mains jointes et renversées... C'est cela!... La tête légèrement inclinée à droite... maintenez le corsage des trois quarts!... Du moelleux, du naturel dans la pose!"

Allard avait obéi de point en point. Ainsi posée, en équilibre sur ses deux pieds réunis, elle semblait une nymphe prête à s'envoler. Dupré l'examina en fin connaisseur et il fit un signe de tête approbatif. Ensuite il prit sa *pochette* et se disposa à jouer.

"Attention! dit-il, vous partirez à la septième mesure... Un *plié*, un *jeté*, une *demi-pirouette* et deux *glissades*, retombez par un *assemblé* au deuxième plan."

Dupré exécuta l'air de danse sur sa *pochette*.

"Bien! bien! dit-il tout en jouant et en voyant Allard s'élancer; retombez... très bien!... Un temps d'arrêt sur le *jeté*... bravo!... de la grâce dans la *demi-pirouette*... là!... demeurez!... Abaissez-vous lentement comme pour ramasser quelque chose sur les planches... sans plier la jambe... Glissez!... bien!... encore... et..."

Il donna un violent coup d'archet sur son petit violon.

"L'*assemblé* est mauvais!... ce n'est pas cela, petite entêtée! cria-t-il. Voilà trois fois que vous recommencez, et cela ne va pas mieux...

—Mais, monsieur, dit Allard, avec des larmes dans la voix, je fais ce que vous m'avez dit...

—Mais non!

—Cependant...

—Ah! mademoiselle, songez que le temps d'arrêt est le point d'admiration de la danse. Vous aurez beau danser votre pas merveilleusement, si votre arrêt est mauvais, tout est perdu!

—Comment faut-il faire?

—Un *assemblé!*... Que diable! ce n'est pas difficile cependant. Voyons, remettez vous en place. Etudions l'*assemblé;* il faut que vous ayez cela dans les chevilles et dans les orteils."

Dupré se rapprocha d'elle; sa pochette sous le bras, il appuya les deux doigts sur les épaules de la jeune fille pour la faire poser à sa guise.

"A la *troisième position!* dit-il: les pieds croisés l'un devant l'autre à la moitié de leur longueur, les pointes toujours en dehors et les chevilles se touchant... Là!... Maintenant, pour l'*assemblé*, déplacez les pieds

alternativement, de manière à avancer chaque fois de la largeur d'un pied...

—Comme cela?

—Oui... le pied droit en avant... bon!... Une glissade en pliant légèrement... très légèrement... de la souplesse, ma toute belle, de la souplesse!... Relevez-vous en sautant bas... très bas et sans secousse .. et retombez en changeant de pied!... Bravo! voilà un *assemblé* superbe! Vous voyez bien que vous pouvez le faire. Le point essentiel, c'est de le lier à la grande glissade, c'est ce qui doit vous préoccuper."

Si des galants de la ville
J'eusse écouté les discours,
Oh! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours!

Une voix fraîche se fit entendre dans la coulisse chantant ce couplet:

"Ah! c'est Sallé!" dit Noverre en exécutant une pirouette qu'il termina par un salut profond.

Ah! l'amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend,
C'est un enfant, c'est un enfant!

Et Sallé, costumée en danseuse, fit son entrée sur la scène.

"Eh bien! où donc est Camargo? demanda Sallé en regardant autour d'elle.

—La voici!" dit Dupré en désignant une ombre blanche qui apparaissait au fond.

Le premier mot de Camargo avait été: "Et Sallé?" le premier mot de Sallé venait d'être: "Où donc est Camargo?" Ces deux interrogations sorties de deux

bouches différentes peignaient merveilleusement la situation.

Tout en admirant mutuellement leur talent, tout en se louangeant mutuellement même, Camargo et Sallé ne pouvaient se défendre de ressentir l'une pour l'autre une jalousie des plus vives. Chacune avait ses succès, ses partisans, son caractère de danse particulier.

“ Ma chère, dit Camargo, vous savez que nous irons danser ce ballet à Fontainebleau la semaine prochaine.

—Oui, répondit Sallé, le duc de Richelieu m'a prévenue hier. Le roi va partir pour la guerre, et avant son départ, il veut nous voir danser.

—Ce n'est pas lui, c'est la marquise...

—La marquise! dit Dupré, quelle marquise?

—Eh bien! la marquise... répondit Camargo en riant, la nouvelle marquise...

—La nouvelle marquise de quoi?

—De Pompadour.

—De Pompadour! répéta Dupré, mais je ne connais pas ce nom-là.

—Vous le connaissez maintenant.

—Mais de qui voulez-vous parler, ma belle?

—Demandez à Allard. Tournehem a dû lui donner des renseignements...

—Bah! il s'agit...

De Mme le Normand d'Etioles, née Poisson, et créée marquise de Pompadour.

—Ah! Pagaze! elle a fait son chemin.

—Déclarée officiellement favorite, appartenant à Versailles, et présentée incessamment à la cour avec le titre et les armes des Pompadour.

—Ce qui a fait mourir sa mère de joie, ajouta Sallé.

—Oui; Mme Poisson était malade, et quand on lui a appris que sa fille était déclarée maîtresse en titre, elle s'est écriée: “ Chère Antoinette! la voilà donc parvenue au rang des reines! Je l'avais bien dit que c'était un

morceau de roi!" Et elle a ajouté: "Je n'ai plus rien à désirer!" et elle est morte.

—Bien heureuse! Le fait est que la petite d'Etioles a conquis une belle position!

—Ah! oui, dirent les danseuses en soupirant.

—Mais elle a déjà des ennemis!

—Naturellement et à commencer par Maurepas, qui a fait à propos de la mort de la Poisson l'épitaphe la plus comique.

—Dites-nous-là! dit Noverre.

—Ecoutez!"

Tous entourèrent Camargo; les musiciens s'étaient levés dans l'orchestre et s'étaient rapprochés pour mieux entendre. Camargo se posa et déclama:

Ci-gît qui sortant du fumier.
Pour faire une fortune entière,
Vendit son honneur au fermier
Et sa fille au propriétaire.

Un rire moqueur accueillit le quatrain, et chacun se mit à le répéter mentalement pour bien se le graver dans la mémoire.

—Si Maurepas s'est empressé de fai[illegible] épigramme, dit Sallé, Voltaire n'a pas perdu son temps non plus pour faire un compliment.

—Je ne le connais pas, dit Camargo avec étonnement.

—Je le crois bien, ma chère. Voltaire l'a composé cette nuit son madrigal et il me l'a lu ce matin.

—A quelle heure? demanda Camargo en souriant finement.

—En sortafit de chez vous, répondit Sallé.

—Alors, la lecture a été longue, car il a quitté mon hôtel hier à minuit.

—Voltaire écrit si bien! dit Mlle Allard en riant. Aussi on a du plaisir à l'écouter longuement.

—Le madrigal? demanda Noverre.

—Le voici, dit Sallé.

Ainsi donc vous réunissez
Tous les arts, tous les dons de plaire,
Pompadour vous embellissez
La cour, le Parnasse et Cythère.
Charme de tous les yeux, trésor d'un seul mortel
Que votre amour soit éternel!
Que tous vos jours soient marqués par des fêtes.
Que de nouveaux succès marquent ceux de Louis.
Vivez tous deux sans ennemis
Et gardez tous deux vos conquêtes.

—Bravo! bravo! cria Dupré. Quel grand poête que ce M. de Voltaire.

—Le roi est donc réellement épris de cette dame? demanda Noverre!

—Amoureux comme il ne l'a jamais été, répondit Camargo. Depuis deux mois que le roi a causé avec elle au bal de l'Hôtel-de-Ville, il lui a écrit plus de quarante lettres cachetées avec un même sceau, portant pour devise: *Discret et fidèle.*

—Et son mari? demanda Dupré.

—Oh! répondit Sallé il se consolera, mais en attendant il se désole. C'était à mourir de rire de l'entendre gémir sur son sort. On le voyait larmoyer dans son carrosse et parcourir les rues de Paris avec un air de *pleureuse* de premier choix. Et il soupirait, et il disait: "Ma femme par ci! mon Antoinette par là! Ingrate! méchante !jalouse!" et il lui écrivait lettre sur lettre.

—C'est vrai ! dit Mlle Allard, et la preuve c'est qu'il a chargé son oncle Tournehem......

—Qui a donné des diamants à Poulailler, ajouta Noverre en riant et en faisant allusion à l'aventure de la jolie danseuse.

—Il a chargé son oncle de remettre à sa femme, continua Mlle Allard sans écouter Noverre, une dernière épître dans laquelle il lui disait qu'il lui pardonnerait tout si elle revenait vite au logis conjugal.

—Et qu'a fait Mme d'Etioles?

—Elle a montré la lettre au roi, dit Sallé.

—Ah bah!

—Oui! Le roi l'a lue et ensuite il a dit: " Vous avez là, madame, un mari bien honnête homme!" Et il a chargé Richelieu d'arranger cela. Le duc a chargé à son tour six mousquetaires, de faire avec Le Normand le voyage d'Avignon et à cette heure le brave homme se console sur la terre papale.

—Ce qui le consolera tout à fait, ajouta Camargo, c'est qu'il va avoir une ferme générale.

—Et il reviendra à Paris. Ce pauvre d'Etioles est comme son oncle, il ne peut pas se passer de l'Opéra. N'est-ce pas, Allard?

—Eh bien! mais, dit Dupré, c'est commode pour sa femme de ne plus porter son nom.

—C'est pour cela qu'on l'a créée marquise de Pompadour. C'est la princesse de Conti qui va la présenter. Elle aura donc logement à la cour, logement dans les maisons royales, et pour qu'elle puisse bien vivre, le roi lui a donné cinq cent mille livres de la charge de trésorier des écuries, mise à sa disposition, et sept cent cinquante mille pour acheter la terre et le château de Crécy.

—Avec les premiers cinq cent mille livres que lui avait données de Machault, pour avoir la place de contrôleur général enlevée à Orry, dit Camargo, cela fait à peu près deux millions!

—Gagnés en deux mois!

—Et son frère nommé directeur général des bâtiments et marquis de Vandières...

—Marquis *d'Avant-hier?* dit Noverre en riant.

—Le mot a déjà été fait, dit Sallé.

—Enfin voilà un changement complet à la cour. Tous les gentilshommes de la chambre sont sur des épines, ils ne savent pas ce qui va se passer.

—Mesdemoiselles, mesdemoiselles! dit Dupré en frappant sur sa *pochette* avec l'extrémité de son archet, tout cela est charmant, mais le temps se passe et nous ne répétons pas. Allons, mes enfants, à vos places!"

Les musiciens se replacèrent devant leurs pupitres, les figurants et les figurantes se reculèrent.

"Au lever du rideau, dit Sallé, je suis là, étendue sur ce banc de gazon.

—Oui, dit Dupré en poussant du pied l'accessoire.

—Ah! mais il y a des clous dans votre gazon! cria Sallé. Cela déchire ma jupe.

—On la recoudra... En place! en place!"

Sallé s'étendit langoureusement sur le banc de gazon, en ayant soin d'éviter les clous dont il était hérissé.

"Moi dit Noverre, j'entre par la gauche.

—Oui! Toi, le berger, tu entres au troisième portant. Là!... Tu ne vois pas d'abord la bergère qui dort... Tu es rêveur, triste, abattu, les bras tombants, la tête inclinée, les pieds très en dehors, ce qui peint la douleur... Bon!... Tout à coup tu l'aperçois. Expression de la surprise, deux *temps levés.* Tu la regardes: expression de l'admiration, un *jeté* et une *pointe.* L'amour va te percer le coeur: deux *petits battements* et un *plié.* Une *pirouette* pour regarder autour de toi; avant de t'élancer, un *plié.* Tu viens d'apercevoir l'autre bergère, qui s'avance par le côté opposé. Entrez, Camargo!... Là!... Tu la trouves belle aussi, tu es dans l'extase! Il faut que la pantomime explique

clairement ce que tu ressens... Tu comprends? Ce berger, qui se trouve entre ces deux femmes aussi jolies, aussi attrayantes, aussi entraînantes l'une que l'autre... vers laquelle ira-t-il! Laquelle aimera-t-il? Situation superbe! Camargo entre sans te voir... Elle regarde les feuilles verdoyantes des arbres....

—Mouchez donc la chandelle du portant de gauche! cria Noverre. Le suif me tombe sur la tête!

—Tu les trouves belles, continua Dupré. N'oublie pas cela!

—Je n'ai qu'à regarder ces dames pour me souvenir, dit Noverre en essuyant son crâne sur lequel effectivement une chandelle inclinée et coulante venait de faire tomber son suif.

—Donc, tu hésites, poursuivit Dupré. Tu hésites, et, pour exprimer une hésitation de cette force, il n'y a que les *battements* et les *chassés*. Quand tu te sens entraîné vers l'une, une *glissade*, puis un *temps levé* et un rond de jambe qui te fait retourner vers l'autre et exprime l'entraînement. Là!... vous avez bien compris, n'est-ce pas? Nous allons maintenant commencer.

—Mais moi, dit Allard, est-ce que je n'entre pas là ?

—Si fait ! Vous êtes, vous, la déesse de la Fortune. Vous ferez pencher la balance jusqu'au moment où l'Amour entrera par le côté opposé.

—L'Amour, c'est moi ! dit Gardel. J'aurai des ailes magnifiques.

—Et Allard des diamants superbes.

—Qu'elle écrive à Poulailler de lui renvoyer les siens ! dit Noverre en riant.

—Mais, dit Camargo, nous aurions dû les lui demander quand il nous a apporté des roses...

—C'est vrai ! dit Sallé. C'était chez vous, dans votre hôtel, cette nuit d'émotions sans nombre ?

—Oui ! Cette nuit où la pauvre petite Sabine,

la fille de Dagé, a été frappée presque sous mes fenêtres !

—Vous vous souvenez ?

—Si je me souviens ! Je crois encore voir la pauvre enfant baignée dans son sang.

—A propos de Dagé, dit Noverre, savez-vous bien que le malheur est attaché à sa famille. Après sa fille qui a failli être tuée et qui est à peine remise, c'est la fiancée de son fils qui disparaît tout à coup et qu'on retrouve morte.

—Vous connaissiez cette jeune fille, Noverre ? demanda Camargo.

—Je la connaissais mieux que lui ; dit Dupré. J'ai été son maître de danse.

—Ah ! vous lui avez appris à danser !

—En apprenant à Sabine. Mon vieil ami Dagé m'avait prié de donner des leçons à sa fille, et comme Nicette ne la quittait pas, j'ai partagé les leçons entre elles deux. Ce fut alors que Noverre, qui m'accompagnait souvent, vit ces demoiselles et qu'il se lia d amitié avec Roland, le fils de Dagé !

—Est-ce que vous avez des détails sur la disparition et la mort de cette jeune fille ?

—Oui, mais je les donnerai après la répétition.

—Non, non, avant !

—Après !

—Oh ! dit Camargo, quand je suis inquiète, préoccupée, je ne peux plus danser.

—Ni moi ! dit Sallé.

—Alors, dit Allard, racontez-nous vite, Dupré.

—Oh ! ce ne sera pas long, dit le maître de danse en mettant sa "pochette" sous son bras. D'ailleurs, si j'oubliais quelque chose, Noverre m'aiderait et réparerait l'oubli. C'était précisé-

ment la nuit du grand bal à l'Hôtel-de-Ville, celui auquel assista le roi.

—J'étais en Grecque ! dit Camargo.

—Et moi en Chinoise ! ajouta Sallé.

—Eh bien ! il paraît que cette nuit-là Nicette et Sabine revenaient avec leurs frères, Roland et Gilbert l'armurier, quand, arrivés à l'endroit où la rue Saint-Denis se croise avec la rue des Lombards, ils furent arrêtés par un feu de paille. Ceux qui s'amusaient là à sauter, refusèrent de les laisser passer. Gilbert et Roland descendirent de voiture, et les chevaux de fiacre s'élancèrent comme s'ils eussent eu le mors aux dents.

—Et les jeunes filles étaient seules dans la voiture ? demanda Mlle Allard.

—Oui. Quel chemin prit la voiture ! on ne put le savoir. Roland et Gilbert passèrent la nuit à faire des recherches, sans rien trouver. Le matin, Sabine rentra chez son père. Elle était pâle, abattue, se traînant avec peine. Ses vêtements étaient salis et en lambeaux.

—Oh ! pauvre fille ! dirent à la fois Camargo et Sallé.

—Elle raconta qu'effrayée par la course rapide de la voiture, elle avait perdue la tête... Elle était parvenue à ouvrir la portière, et elle s'était élancée. Elle était tombée et s'était évanouie... Revenue à elle, Sabine avait fait appel à ses forces physiques et à son énergie morale pour pouvoir revenir au logis. Elle pensait que le cocher avait pu enfin arrêter ses chevaux emportés et que Nicette serait rentrée. Mais il n'en était rien : Nicette n'était pas revenue.

—Durant huit jours, ajouta Naverre, on fit des recherches pour retrouver la voiture, mais on ne réussit pas.

—Et Nicette n'est pas revenue ? demanda Allard.

—Non.

—Qu'est-elle devenue alors ?

—Elle a été noyée !

—Du moins on le pense, et c'est presque certain. Neuf jours après sa disparition, un marinier, en passant sous le pont Notre-Dame, sentit son bateau heurter un corps dur. Il s'arrêta, il sonda, et, ses amis l'aidant, ils retirèrent de l'eau un fiacre. Les deux chevaux étaient encore attelés après. Dans l'intérieur de la voiture, il y avait une femme noyée. Cette femme, qui avait été absolument défigurée par son long séjour sous l'eau portait les vêtements que Nicette avait pour aller au bal de l'Hôtel-de-Ville.

—Alors c'était elle ! dit Camargo.

—On n'a pas pu la reconnaître positivement, mais tout porte à croire que c'était elle.

—Et le cocher ?

—On a retrouvé son cadavre près du Pont-Neuf, il avait été entraîné par le courant.

—Oh ! dit Sallé, c'est affreux.

—Et Sabine ? demanda Camargo.

—Elle est retombée malade et on la croit sur le point de devenir folle.

—Mais c'est horrible !

—Et, ajouta Dupré, le pauvre Roland est tellement désolé qu'il veut se faire soldat... pour aller se faire tuer à la guerre.

—Oh ! dit Mlle Allard, les pauvres gens.

—Sabine est charmante et Nicette était jolie comme un cœur, dit Mlle Sallé.

—On pense, continua Dupré, que les chevaux n'auront pu être maintenus et qu'après avoir

parcouru les rues au galop ils auront été se précipiter dans la Seine.”

Il y eut un moment de silence pénible.

“ Maintenant, mesdames, que vous savez tout et que je n'ai plus rien à vous apprendre, reprit Dupré, je crois que nous pouvons recommencer la répétition.

—Si vous croyez que cela met en train ! dit Mlle Allard en secouant la tête. C'est trop triste ! J'ai plutôt envie de pleurer que de danser !

—Est-ce le souvenir de vos diamants qui vous fait pleurer ? demanda Noverre.

—Ah ! ouich ! répondit Allard. Vous êtes encore un bien drôle de bonhomme, vous ! Je m'en moque bien de mes diamants ! J'aurais mieux aimé les perdre dix fois et que tous ces malheurs-là ne soient pas arrivés !

—Vous ne les perdrez pas puisque vous ne les avez plus !

—Ah ! fit Allard en soupirant, quel malheur tout de même ! Ils étaient bien beaux, et c'est à peine si je les ai vus !

—Vous avouez donc que vous les regrettez ?

—Certainement, je les regrette, mais leur regret ne me fait pas de peine comme ce que je viens d'entendre. Oh ! s'il fallait pour faire revivre la petite Nicette et guérir la pauvre Sabine me passer de diamants toute ma vie, je n'hésiterais pas et s'il fallait en donner et que j'eusse les autres là, dans ma main...

—Vous les avez, mademoiselle.

—Ah ! ” fit Allard qui demeura comme foudroyée.

En parlant, elle avait étendu les mains et un homme très élégamment vêtu était près d'elle et

saluait galamment. Cet homme venait d'entrer sur la scène.

Tous ceux qui étaient là l'examinaient avec étonnement. On se demandait du regard quel était ce personnage.

“ Lui ! dit enfin Mlle Allard.

—Moi-même, mademoiselle, moi qui ai toujours conservé au fond de mon cœur la tendre sympathie que vous avez su inspirer.

—Mais... vous êtes...

—Le chevalier du Poulailler ! répondit l'homme.

—Ah ! s'écrai Camargo, je l'avais reconnu.

—Heureux de l'impression que j'ai pu produire sur vous, mademoiselle, pour qu'après trois mois écoulés vous puissiez me reconnaître, vous qui m'avez vu une minute à peine.”

Et le cavalier s'inclina gracieusement.

“ Mais oui ! c'est lui ! ” s'écria Sallé.

Poulailler salua encore.

III

LA RESTITUTION

On pense si la stupéfaction était grande. Danseurs, danseuses, musiciens, figurants, figurantes semblaient douter de ce qu'ils voyaient.

Poulailler qui paraissait se trouver à l'aise tout autant qu'un grand seigneur habitué de l'Opéra, Poulailler se rapprocha de Mlle Allard.

" Ma divine amie, lui dit-il, je vous demande humblement pardon d'avoir gardé aussi longtemps ces bijoux, mais si je voulais vous les rendre, je prétendais que Tournehem les rachetât. Croiriez-vous que ce Mondor de la finance a fait des difficultés ! Je lui avais écrit, il ne m'a pas répondu. Trouvant son silence peu convenable, j'ai envoyé près de lui un ami dévoué qui me l'a ramené, ce matin même. Tournehem a bien fait quelques petites difficultés pour venir, mais la politesse déployée par mon ami a triomphé et Tournehem a rachetés les diamants, juste au prix coûtant ; j'avais les factures et je ne voulais pas de bénéfices. Il m'a remis un bon sur sa caisse ; j'ai envoyé toucher pendant que nous continuions à causer. Je lui ai offert à déjeuner, mais il n'avait pas faim. On est revenu avec les fonds et mon ami a reconduit Tournehem pour être cer-

tain qu'il arriverait à bon port. Alors j'ai fait atteler, et vous sachant à l'Opéra, je me suis fait conduire ici. Voici vos diamants, ma toute belle, et comme je vous ai fait attendre longtemps et qu'il est juste que jè reconnaisse mes torts, je me suis permis de joindre à cette parure de diamants des boucles d'oreilles en émeraude que je vous supplie de garder en mémoire de moi."

En achevant ces mots, Poulailler prit dans la poche de son habit un écrin de velours qu'il présenta tout ouvert à Mlle Allard et qui renfermait les plus admirables cabochons qu'une femme pût avoir. Ils étaient montés avec une perle noire superbe.

Mlle Allard tenait dans sa main droite l'écrin de diamants ouverts et dans sa main gauche l'écrin des émeraudes. Elle semblait éblouie.

" Oh ! murmura-t-elle, c'est trop beau, c'est un rêve......

— Que c'est beau," s'écria Noverre qui voyait scintiller les diamants.

Poulailler se dirigea vers un domestique en livrée qui attendait dans les coulisses : il prit deux cornets de papier que le valet tenait à la main, et revenant vers Sallé et Camargo qui semblaient fascinées et qui ne le quittaient pas des yeux :

" Mesdemoiselles, dit-il en s'inclinant, vous avez daigné accepter les roses qu'en janvier dernier j'ai eu le bonheur ineffable de semer sous vos pas. Vous aimez les roses et j'ai voulu que vous puissiez conserver longtemps celles-ci."

Il présenta les deux cornets. Camargo et Sallé avancèrent leurs mains tremblantes. Elles prirent chacune un cornet et elles déchirèrent les papiers.

Un cri d'admiration s'échappa en même temps de leurs lèvres. Il y avait dans chaque cornet une

rose en rubis magnifique, avec des feuilles en émeraudes, et une tige en or, fine, déliée, et garnie d'épines en topaze.

Les roses étaient en tous points semblables. La scène prenait des proportions telles qu'elle touchait au fantastique.

Cet homme, ce Poulailler, ce bandit redouté dont la tête était mise à prix, que l'on croyait emprisonné et qui tout à coup apparaissait calme, souriant, richement vêtu, seul au milieu d'une répétition de l'Opéra, rendant des diamants à une danseuse, offrant de riches joyaux à d'autres avec une galanterie de grand seigneur : c'était à ne pas croire.

Cependant il y avait là trois danseurs, huit musiciens et six figurants, en tout dix-sept hommes, et la tête de Poulailler, qui était seul avec un valet, était mise à prix, et à un prix très élevé.

“ Messieurs, dit vivement Poulailler en voyant quelques regards se croiser et s'animer, je suis venu près de vous en ami, je n'ai aucune intention qui doive vous inquiéter, je vous en donne ma parole ! Quant à moi, bien que me trouvant isolé au milieu de vous (en apparence du moins) je n'ai aucune inquiétude ; je suis calme, joyeux, tranquille et fort ! ”

Le mort “fort” fut prononcé de telle sorte qu'aucun doute ne pouvait être permis : c'était à la fois un avertissement et une menace. Il était évident, au reste, qu'un homme comme Poulailler ne pouvait commettre l'imprudence de venir s'exposer follement sans avoir pris ses précautions d'avance.

Poulailler revint vers Sallé et Camargo :

“ J'ai une grâce à solliciter de vous, dit-il, daignez-vous me l'accorder ?

—Monsieur, dit Camargo avec une dignité charmante, vous portez un nom qui inspire la termais votre physionomie est loin d'inspirer le même sentiment. Un de mes intimes, le vicomte de Tavanne, a toujours parlé de vous dans des termes en opposition avec ceux dont se sert le lieutenant de police, enfin quand il prononce votre nom, il l'accompagne du titre d'ami. Quel que soit l'homme que vous puissiez être véritablement, je n'ai personnellement aucun motif pour refuser de vous être agréable.”

Poulailler se retourna vers Sallé :

“ Et mademoiselle Sallé ? dit-il.

— Je pense exactement comme mon amie Camargo, répondit la jolie danseuse.

—Alors, mesdames, je vous supplie de danser devant moi et pour moi seul, ce pas merveilleux du ballet des “ Caractères de la Danse ” qui est votre triomphe.

— Très volontiers ! dit Camargo. Mon cher Dupré, faites faire place au théâtre et priez ces messieurs de l'orchestre de nous jouer l'air.”

Poulailler se pencha vers Dupré :

“ Priez tous ceux qui sont ici de ne pas sortir, lui dit-il à voix basse, il y aurait danger pour eux à monter ou à descendre l'escalier.”

Et Poulailler, prenant un siège, vint se placer de façon à goûter le plaisir du spectacle donné pour lui seul.

La danse commença : elle fut admirable. Jamais Camargo ni Sallé n'avaient eu plus de verve, plus de moelleux, plus de grâce, plus de séduction, plus de talent.

L'entraînement fut tel que tous ceux qui étaient là applaudirent à tout rompre.

" Jamais on n'a dansé ainsi ! cria Dupré qui battit un entrechat de bonheur.

— Mesdames, dit Poulailler en se levant, aucune parole ne saurait exprimer ce que vous m'avez fait ressentir. Voilà une page de ma vie que je serais heureux de publier."

S'approchant d'elles, il prit la main de Camargo et celle de Sallé qu'il baisa tendrement, et se redressant avec une expression de dignité superbe :

" A partir de ce moment, je suis votre ami, dit-il, et je ne joue pas avec ce titre quand je le donne ! Mon amitié est puissante ! Vous n'avez désormais rien à craindre, rien à redouter. A toutes heures du jour et de nuit, partout où vous alliez, partout où vous soyez, votre sécurité sera grande. Aucun danger ne vous menacera sans qu'une main forte ne se place entre ce danger et vous."

Camargo et Sallé, très-émues, ne purent trouver un mot pour répondre. L'étrangeté de la situation les rendait muettes.

Poulailler s'était avancé vers Dupré et vers Noverre et Gardel :

" Messieurs, dit-il, des gens à moi viennent de déposer chez le suisse du théâtre des paniers contenant un souper complet ; vaisselles, mets et vins. Ces paniers sont à la disposition des artistes de l'Académie royale de musique. Voudrez-vous leur faire, en mon nom, les honneurs de ce souper ? "

Cette fois, il n'y eut qu'un cri partant de toutes les bouches.

Mais Poulailler pirouetta sur ses talons, salua la compagnie et disparut.

“ Ah çà ! c'est un rêve ! s'écria Dupré.

—C'est une plaisanterie ! dit Noverre.

—C'est Poulailler qui sort d'ici ! dit Camargo. Je l'ai parfaitement reconnu.

—Oui ! c'est lui ! ajouta Allard.

—C'est bien lui ! dit Sallé.

—Mais c'est qu'il m'a rendu tous mes diamants ! C'est que ces émeraudes sont fort belles. Il y en a là pour plus de cent mille livres.

—Ces roses sont des chefs-d'œuvres ! dit Camargo.

—Messieurs, mesdames, dit le suisse du théâtre qui s'avança vers Dupré, il y a en bas dix grands paniers à l'adresse des messieurs et demoiselles de l'Opéra. Faut-il les monter ?

Les hommes se regardèrent :

“ Après tout, dit Noverre, je ne vois pas trop pourquoi nous refuserions, car enfin Poulailler ne nous a jamais fait de mal.

—Et, ajouta Gardel, il n'y a pas nécessité à laisser perdre des mets qui doivent être excellents et que la longueur de notre hésitation pourrait détériorer.

—Moi, dit Camargo, j'ai en lui pleine confiance, et je voudrais bien savoir ce qu'il y a dans les paniers.

—Moi aussi ! dit Sophie.

—Eh bien, dit Dupré, qu'on les monte !

—Qu'on les monte ! répéta-t-on.

—Et nous souperons ce soir après la représentation.

—C'est cela.

—Mais il faut faire prévenir tous nos amis.

—On enverra une circulaire.

—Voilà le premier panier ! dit le suisse en désignant de la main un garçon de théâtre qui le suivait, pliant sous la charge d'un volumineux panier.

—Ah ! que homme charmant que ce chevalier du Poulailler ! s'écria Mlle Allard, en continuant à admirer ses bijoux. Je ne regrette qu'une chose, maintenant... c'est qu'il ait cessé ses visites..."

IV

MONSIEUR LE COMTE

En quittant la scène, l'étrange personnage, suivi de son valet, s'était engagé dans le dédale des couloirs obscurs de l'Opéra, en homme certain de la direction de ses pas. Il atteignit l'escalier du théâtre, montant dans les loges, et il en descendit rapidement les marches, prenant en contre-sens le chemin qu'avait suivi Camargo en arrivant.

Dans le vestibule, il y avait des grands paniers rangés et entassés, formant un encombrement à ne laisser qu'un passage étroit. Des garçons de théâtre, sous la surveillance du suisse, étaient occupés à charger ces paniers sur leurs épaules. Poulailler passa devant la loge du suisse et il atteignit le seuil de la porte.

Un magnifique carosse, attelé de deux grands chevaux normands bais-bruns et très richement harnachés, stationnait devant le théâtre, près de la voiture de Camargo qui occupait le fond du cul-de-sac. Le valet avait prestement devancé son maître. Il ouvrit d'une main la portière et de l'autre il abaissa le marche-pied. Poulailler s'élança vivement et il s'assit sur la banquette de derrière toute garnie de velours vert.

“ Hôtel des Affaires étrangères ! ” dit-il.

Le carosse partit au grand trot de son attelage. En tournant l'angle de la rue Saint-Honoré, Poulailler abaissa les stores de soie placés derrière les glaces des portières, ce qui interdisait à tout regard envieux de pénétrer dans l'intérieur du carrosse.

Un quart d'heure après, le carrosse entrait dans la cour de l'hôtel des Affaires étrangères, et venait s'arrêter devant le perron d'honneur. Les stores étaient relevés, le valet ouvrit la portière : un homme s'élança à terre.

Celui qui, en sortant de l'Opéra, était monté dans la voiture, le chevalier du Poulailler qui venait de se montrer si galant auprès des danseuses, était un homme de vingt-cinq à trente ans, aux cheveux poudrés, aux sourcils blonds, au teint blanc et rose. Il portait un habit de velours violet brodé d'or avec une veste de satin blanc également brodée et sur la tête un tricorne noir très simple.

Celui qui, arrivé devant l'hôtel des Affaires étrangères, descendit du carrosse, était un homme de quarante ans, poudré, aux sourcils noirs, teint d'un brun mat et fortement basané Il était vêtu d'un habit de velours couleur azur, doublé de satin jaune paille et garni de boutons ayant au centre un saphir remarquable par sa dimension et environné d'un rang de chatons gros comme des groseilles. La garniture de la veste en brocard d'or était pareille. La culotte était de velours couleur feu, et la richesse des boucles de jarretières, semblables à la garniture de boutons de l'habit, était merveilleuse. Il avait sur la tête un feutre noir garni de points d'Espagne et ceint d'un cordon de saphirs et de diamants. Les bou-

cles des souliers à talons rouges, les chaînes des deux montres, sortant des poches de la culotte et portant à leurs extrémités des paquets de cachets et de breloques, étaient en rapport avec le reste du costume.

Le personnage qui descendait du carrosse ne ressemblait en rien, ni comme visage, ni comme costume, ni comme allure, à celui qui y était monté. Et cependant la carrosse était vide ; il ne contenait qu'un seul homme et il ne s'était point arrêté en route.

Le valet qui avait ouvert la portière ne manifesta aucun étonnement en la refermant.

Le personnage, si richement vêtu, traversa le vestibule et il entra dans le salon d'attente.

" Qui annoncerai-je ? demanda un colossal valet de pied en s'inclinant profondément.

—Le comte de Saint-Germain ! " répondit le gentilhomme élégant.

Le valet disparut ; le comte traversa le salon. Le valet rentra ; et ouvrant les deux battants d'une porte :

" M. le comte de Saint-Germain ! annonça-t-il à pleine voix.

—Venez donc, mon cher ami ! cria-t-on de l'intérieur. Je commençais à désespérer de vous voir."

La porte se referma. Le comte de Saint-Germain et le marquis d'Argenson, le ministre des Affaires étrangères, étaient seuls dans un charmant salon de travail.

" Eh bien ? reprit d'Agenson.

—Me voilà ! reprit Saint-Germain en souriant.

—Et le diamant ?

—Le voici."

Saint-Germain fouilla dans la poche de sa veste et il en tira une petite boîte. Le marquis prit la boîte, l'ouvrit, et se mit à examiner attentivement un diamant d'une belle grosseur qu'elle contenait, et qui était enfermé dans une toile d'amiante.

—Et c'est le même diamant, dit-il ?

—C'est facile à constater. Bœhmer, le joaillier du roi, l'a examiné minutieusement, il l'a pesé avant que je ne le prisse. Qu'il l'examine maintenant, il pourra constater la vérité du fait.

—Et la tache a disparu !

—Vous le voyez !

—Nous allons partir pour Choisy à l'instant même.

—A vos ordres."

Le ministre sonna.

" Le carrosse ! " dit-il au valet qui apparut sur le seuil de la porte.

Le valet se retira vivement î d'Argenson continuait à examiner le diamant.

" C'est véritablement merveilleux, dit-il, et vous êtes l'homme le plus extraordinaire que j'aie vu ! "

Saint-Germain sourit sans répondre.

" Le carrosse est attelé ! " dit le valet en ouvrant la porte.

D'Argenson prit son chapeau î Saint-Germain le suivit.

" Il est tard ! dit le ministre en descendant les marches du perron.

—Quatre heures un quart à peine ! répondit Saint-Germain.

—A quelle heure soupe le roi ?

—A six heures.

—Alors nous avons trois quarts d'heure pour

faire trois lieues si nous voulons arriver une heure avant le souper."

Une voiture attelée de quatre chevaux vint se placer devant le perron.

" Vos chevaux arriveront-ils dans ce délai de trois quarts d'heure ? demanda Saint-Germain.

—Je ne le crois pas, même en les poussant, et cela me contrarie.

—Eh bien ! prenons mon carrosse et dites à vos quatre chevaux de suivre les deux miens. S'ils le peuvent jusqu'à Charenton, je les déclarerai les meilleurs chevaux du monde.

—Combien mettrons-nous donc de temps avec vos chevaux pour aller à Choisy ?

—Moins de trois quarts d'heure.

—Impossible !

—Essayons et faites suivre ! "

Le ministre fit un signe affirmatif. Saint-Germain appela du geste son valet. Celui-ci fit avancer la voiture. Le ministre et le comte prirent place.

" A Choisy, et vite ! " dit Saint-Germain.

Il n'achevait pas, que la portière était refermée et que la voiture partait.

En quelques minutes on atteignit les quais ; le passage était libre ; le cocher rendit la main ; alors l'allure devint si vive que le carrosse dévora l'espace, distançant en quelques secondes les quatre chevaux, lancés au galop, de la berline du ministre.

V

LA PETITE MAISON ROYALE

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés,
Le beau sir' que voilà
Ira les ramasser.
Entrez en cadence.

Et Mlle de Charolais, quittant la main de Mme de Brancas, laissa un espace vide pour que le roi pût entrer.

C'était dans le petit salon des Roses, à Choisy, qu'avait lieu cette scène demi-naïve.

Huit des plus jolies femmes de France et de Navarre et des plus galantes de la cour de Versailles se tenaient par la main, formant un rond et jouant à ce jeu enfantin qu'avait inventé la nouvelle favorite et dont elle avait fait les paroles. Ces huit femmes étaient Mlle de Charolais, Mmes de Brancas, de Guébriant, de Gesvres, de Marchais, d'Estrades, de Villemin, et enfin Mme de Pompadour. Elles dansaient en chantant et formaient un grand rond. Louis XV, qui était demeuré en dehors du cercle, avait attendu que le passage lui fut ouvert, selon les règles du jeu. Au moment où Mlle de Charolais, qui conduisait la

ronde, eut quitté la main de sa voisine, Mme de Brancas, le roi s'avança lestement et pénétra dans le rercle qui se referma sur lui.

La danse, un moment interrompue par la rupture du cercle, reprit sa vigueur et son entrain et les dames se mirent à chanter :

Entrez en cadence,
Voyez comme on danse,
Sautez !
Dansez !
Embrassez cell' que vous voudrez !

Le roi se précipita, le cercle fut rompu, toutes se mirent à fuir ; mais Louis XV, plus vif encore que celles qui voulaient lui échapper, en saisit une par le corsage et la retint dans ses bras.

Les sept autres dames reformèrent aussitôt le cercle, elles entourèrent Louis XV et la captive.

Le roi, tenant toujours enlacée la taille de la jeune femme, chanta sur un ton victorieux :

J'entends le tambour qui bat
Et l'amour qui m'appelle !

Les danseuses reprirent en chœur et en tournant :

En ce temps, en ce temps,
Belle embrasse ton amant !

Le roi chanta :

En ce jour, en ce jour,
Je te donne mon amour !

Et il embrassa la prisonnière qui, pour obtenir la liberté, suivant la règle du jeu, lui rendit le baiser, et les dames reprirent :

Nous n'irons plus au bois
Les lauriers sont coupés,
Le beau sir' que voilà
Va les ramasser...

" En bonne compagnie ! " dit le roi en sortant du cercle sans quitter la main de Mme de Pompadour, et en adressant de l'autre main un geste amical à un personnage qui entrait.

Ce nouveau venu était un homme de cinvuante ans, de belle taille, à l'aspect fier, imposant, martial. Dans l'éclat de ses yeux, dans son geste, dans sa pose, on sentait l'habitude de la domination et du commandement. Cet homme était le comte Maurice de Saxe, le fils naturel d'Auguste, roi de Pologne, et d'Aurore de Kœnigsmarq, qu'en 1743 Louis XV avait nommé maréchal de France, et qui, depuis la veille, avait le commandement de l'armée des Pays-Bas.

" Mesdames, dit le roi, si vous n'allez plus au bois parce que les lauriers sont coupés, il faut vous en prendre au maréchal qui a l'habitude d'en charger ses équipages de guerre et qui est à la veille d'une nouvelle moisson.

— Et cette fois, sire, je faucherai sous vos ordres, répondit le maréchal.

—Vous êtes en bonne santé, j'espère ?

—Malheureusement non, sire. Je souffre beaucoup et j'aurais besoin de repos, mais vos ennemis n'attendraient pas, et mon sang est à vous. D'ailleurs, je compte sur la vie active des camps, sur le bruit du canon, sur l'odeur de la poudre

pour me guérir. Le principe de mon existence, c'est la guerre.

—Vous voulez dire la gloire, monsieur le maréchal ! dit Mme de Pompadour.

—Vous êtes trop indulgente, madame.

—Je suis votre admiratrice, monsieur, et depuis bien longtemps encore. Je me suis occupée de vous à une époque où vous ne pouviez certes pas savoir que j'existais.

—Comment ? dit Maurice avec étonnement.

—Quand j'étais enfant, tout enfant, reprit Mme de Pompadour, je n'avais qu'une joie : entendre raconter l'histoire de vos prouesses. Oh ! je les sais par cœur ces histoires-là ! j'ai bonne mémoire. En voulez-vous la preuve !

—Oui, oui, dit le roi, donnez-nous-la !

—Eh bien, sire, je sais que M. le maréchal, qui n'était pas maréchal alors, puisqu'il avait douze ans seulement, s'est échappé une nuit de la maison de sa mère, pour aller au siége de Lille où combattait le roi, son père. C'était en 1708. Est-ce vrai ?

—Très vrai ! dit le maréchal.

—Je sais encore, qu'à quatorze ans, vous vous êtes battu contre l'empereur de Russie, Pierre le Grand, à Riga, et que vous avez tué trois hommes.

—Et pour la peine, le comte de Schulenbourg, mon professeur de bataille, me promit un régiment polonais.

—Que vous avez eu l'année suivante en Prusse, et que vous avez conduit si bravement, que vous êtes revenu presque seul.

—Ah ça ! vous savez mon histoire mieux que moi ? dit Maurice en baisant les mains de Mme

de Pompadour que le roi regardait d'un air tendre.

—Oh ! je la connais toute entière, reprit la favorite. Je sais encore qu'avec cinq officiers et douze valets vous avez soutenu, dans une auberge, un siége contre huit cents hommes, et que vous ne vous êtes pas laissé prendre.

—C'était en Poméranie, au village de Crachnitz ! dit le maréchal. Décidément, madame, vous allez me rendre bien fier, et puisque nous allons entrer en campagne, je veux tout faire pour graver de nouveaux souvenirs dans votre mémoire.

—Alors, dit Louis XV, qui paraissait être dans l'enchantement de ce que venait de dire Mme de Pompadour, vous n'allez pas combattre pour moi, monsieur de Saxe, mais pour madame.

—Je l'avoue, sire. Aussi, au retour ne vous demanderai-je aucune récompense, je m'adresserai à madame.

—Et tout ce que vous me demanderez, monsieur le maréchal, et que je puisse faire, je vous l'accorde d'avance.

—J'accepte, madame, dit le maréchal en se penchant sur la main charmante que lui tendait Mme de Pompadour et en la baisant galamment.

—Quand partez-vous ? demanda le roi.

—Demain matin, sire. Mes équipages seront prêts à quatre heures. Après-demain, à deux heures, je serai au camp, et dans la nuit suivante, j'ouvrirai la tranchée devant Tournai.

—Ce sera la nuit du 30 avril au 1er mai alors ?

—Oui, sire.

—Le 7, j'irai prendre le commandement de l'armée, monsieur.

—Ce sera un beau jour pour elle, sire.

—Et un vilain pour les ennemis de la France,” dit Mme de Pompadour avec enthousiasme.

En ce moment, M. de Bridge, l’un des écuyers du roi, entra dans le salon, et, s’approchant de Louis XV :

“ Sire, dit-il, M. le marquis d’Argenson vient d’arriver au château.

—Seul ? demanda vivement le roi.

—Non, sire. Un gentilhomme est avec lui.

—Quel est ce gentilhomme ?

—M. le secrétaire d’Etat ne m’a pas dit son nom. Il m’a demandé seulement à être introduit auprès de Sa Majesté.

—Dites que je consens à le recvoir, ainsi que la personne qui l’accompagne.”

M. de Bridge s’inclina et sortit. Le roi se retourna vers les dames :

“ Vous allez voir, dit-il, un étrange personnage.”

La porte qui s’était refermée sur de Bridge se rouvrit : le marquis d’Argenson et le comte de Saint-Germain entrèrent dans le petit salon.

“ Approchez, d’Argenson ! dit le roi. Vous savez bien qu’à Choisy nous avons banni l’étiquette.”

Le marquis s’avança.

“ Sire, dit-il, Votre Majesté daigne-t-elle m’accorder l’honneur de lui présenter M. le comte de Saint-Germain ?

—M. de Saint-Germain s’est trop bien présenté lui-même pour avoir recours à vous, mon cher d’Argenson. Il m’apporte le diamant ?

—Oui, sire ! dit d’Argenson.

—Donnez-le moi ! ” reprit Louis XV en s’adres. sant au comte de Saint-Germain.

Saint-Germain tira de sa poche une admirable petite boîte taillée dans une agate énorme.

" Sire, dit-il, Votre Majesté a fait peser le diamant avant de me le remettre ?

—Oui, monsieur. Bœhmer l'a pesé lui-même dans mon cabinet.

—Je supplie le roi de me pardonner les questions que je suis obligé de lui adresser ; mais, dans une circonstance comme celle-ci, je crois utile d'effacer d'avance jusqu'à l'ombre d'un doute. Sa Majesté se rappelle la forme du diamant ?

—Parfaitement.

—L'endroit où était la tache ?

—A gauche, près de la grande facette.

—La grandeur de cette tache ?

—Je la vois encore.

Saint-Germain s'inclina profondément, puis il ouvrit la boîte, il enleva une toile d'amiante, et il présenta au roi le diamant qu'il avait fait voir au marquis d'Argenson.

Louis XV prit la pierre, l'examina avec une minutieuse attention, et fit un geste de vive surprise. Il releva la tête, regarda Saint-Germain qui demeurait impassible, puis il examina encore le diamant qui brillait dans le creux de sa main.

" Voilà qui est bien étrange ! "

Et s'adressant à l'huissier :

" Faites venir Bœhmer ! " dit-il.

L'huissier se précipita : le joaillier de la couronne entra presque aussitôt.

" Bœhmer, lui dit le roi, reconnaissez-vous ce diamant ? "

Le joaillier prit la pierre et l'examina plus minutieusement que ne l'avait fait le roi.

" Est-ce le diamant que j'ai confié devant vous à M. de Saint-Germain, il y a trois semaines,

alors qu'il me rapportait celui que je lui avais remis au bal masqué de l'Hôtel-de-Ville ? reprit Louis XV.

—Je le crois, sire, répondit Bœhmer.

—Mais vous n'en êtes pas sûr ?

—Je puis m'en assurer sur l'heure. J'ai le poids exact du diamant et son empreinte sur les deux faces.

—Faites."

Bœhmer prit dans sa poche une paire de petites balances en cuivre, contenue dans un étui de cuir et deux petits moules en plâtre l'abâtre. Il posa le tout sur une table.

Le roi était en face du joaillier et examinait attentivement ce qu'il faisait. Les dames entouraient la table, avançant curieusement la tête et interrogeant du regard le roi, le joaillier, le diamant et le comte de Saint-Germain. Mme de Pompadour paraissait être encore plus anxieusement curieuse que les autres. Richelieu, Cavenne, d'Argenson, tous les autres gentilshommes s'étaient rapprochés et se tenaient derrière les dames.

Saint-Germain restait à l'écart, calme, impassible et froidement attentif. Il attendait l'expertise en homme certain d'avance du résultat.

Il y avait une singulière expression sur toutes les physionomies. Le roi, les dames, les gentilshommes comprenaient qu'ils assistaient au début dans le mode d'un personnage tel qu'on n'en avait pas encore vu.

Bœhmer avait enfermé le diamant dans les deux moules.

" C'est exactement la forme, dit-il ! "

Il retira le diamant et le pesa.

" C'est encore identiquement le poids ! "

Il prit une loupe et il examina la facette de la pierre.

" Et il y a là le petit bouillon imperceptible à l'œil nu que j'avais remarqué."

Alors, présentant le diamant au roi :

" Sire, c'est, je le déclare, la même pierre que j'ai pesée et examinée, il y a trois semaines, devant Votre Majesté. La seule différence qu'il y ait, c'est que celle que j'ai pesée avait une tache ici, et que celle que je pèse en ce moment n'a plus la tache."

—Mais c'est la même pierre ? dit le roi.

—La même, sire.

—Donc, la tache a disparu ?

—Oui, sire ! dit le joaillier avec une sorte d'ébahissement comique.

—Comment expliquez-vous cela ?

—Je ne me l'explique pas, sire.

—Alors, que pensez-vous ?

—Que monsieur est un sorcier ! " dit Bœhmer en se tournant vers Saint-Germain.

Le comte ne répondit pas : il sourit. Un profond silence suivit ces paroles. Le roi avait repris le diamant et l'avait présenté à Mme de Pompadour qui, après l'avoir regardé, le faisait passer de main en main.

" Combien valait ce diamant, monsieur Bœhmer ? " demanda Mme de Pompadour.

—Avec la tache ? dit le joaillier.

—Oui.

—Il valait six mille livres : c'est du moins le prix que m'a payé le roi.

—Et maintenant, que vaut-il ?

—Dix mille livres, madame.

—Dix mille livres, monsieur Bœhmer !

—Je suis prêt à compter cette somme en échange du diamant."

Mme de Pompadour se tourna vers Saint-Germain.

" Décidément, monsieur, dit-elle, vous êtes un sorcier."

Saint-Germain sourit encore.

" Si vous savez enlever les taches des pierres précieuses, reprit Mme de Pompadour, savez-vous faire de gros diamants avec les petits ?

—Cela est difficile, madame.

—Mais cela est-il possible ?

—Tout est possible, madame. Mais ce qui est plus facile que de faire grossir un diamant, c'est de faire grossir une perle et de lui donner la plus belle eau.

—En vérité ? Auriez-vous ce secret ?

— Je l'ai depuis longtemps.

—Vous pouvez faire grossir des perles et les rendre plus belles ?

—Oui, madame.

—En combien de temps ?

—Le moins qu'il faille, c'est une année.

—Quelle grosseur peut acquérir une perle en une année ?

—La proportion est d'un cinquième. En trois années, une perle double de grosseur.

—Et quels moyens employez-vous pour cela ?

—Les moyens les plus naturels, madame, ce sont les meilleurs, quoi qu'en disent les prétendus adeptes.

—Mais ces moyens peut-on les connaître ?

J'ai promis à celui qui m'avait donné l'enseignement de ne révéler le secret de ces moyens à personne.

—Et quel est celui-là ? Peut-on au moins savoir son nom ?

—Bahram-Bori, le plus savant des savants de Bagdad.

—Un de vos amis ?

—Nous avons navigué de longues années ensemble, madame, et nous nous sommes occupés de la pêche des perles. C'est fort intéressant.

—Vous avez été dans le golfe Persique ? demanda le roi.

—Oui, sire, j'ai passé de belles années sous ce climat magnifique, dans ce pays de l'Euphrate, véritable paradis terrestre.

—Et vous avez pêché des perles ? reprit Mme de Pompadour.

—Oui, madame, quoique cette pêche soit peu facile et fort dangereuse ; aussi les plongeurs parviennent-ils rarement à un âge avancé. Après quelques années de travail, leur corps se couvre de plaies et ils perdent la vue. J'ai vu des plongeurs qui demeuraient sous l'eau quatre, cinq et même six minutes.

—Ah mon Dieu ! dit Mme de Pompadour.

—Pour se dresser à bien plonger, ils passent leur vie dans la mer. Ils oignent d'huile l'orifice de leurs oreilles et ils se couvrent le nez avec une corne afin de résister plus longtemps. Mes plongeurs à moi ne se nourrissaient que de dattes pour se rendre plus minces et plus légers. Parmi eux, il y en avait un fort remarquable : c'était Djoneïde. En pêchant sur le banc de Kharac, il allait chercher des huîtres à une profondeur de dix-huit à dix-neuf brasses, ce qui équivaut à quatre-vingt-quinze pieds au moins, et il me rapportait des huîtres contenant des perles superbes. Ah ! Djoneïde ne se trompait jamais : il était

doué, pour son métier, d'une finesse merveilleuse qu'avait encore développée l'habitude. Quand je l'ai pris à mon service, il y avait soixante-dix ans qu'il pêchait.

—Soixante-dix ans qu'il pêchait ! répéta Mme de Pompadour en ouvrant de grands yeux.

—Oui, madame.

—Mais quel âge avait-il donc ?

—Il avait cent cinq ans, je crois.

—Cent cinq ans ? "

Tous les invités du roi se regardèrent avec surprise. La façon dont s'exprimait Saint-Germain était si simple, si claire, si nettè, empreinte d'un tel cachet de vérité, que l'invraisemblance des choses s'effaçait. Quelques-uns des auditeurs croyaient même avoir mal entendu.

" On vit beaucoup plus en Perse, dans les Indes et en Chine, qu'on ne vit en Europe, poursuivit le comte sans paraître remarquer l'impression qu'il produisait. Il n'est pas rare non plus, dans le nord de l'Asie et dans la Sibérie russe, dans la Laponie européenne, de voir des hommes vivre cent cinquante, cent soixante, cent quatre vingts ans et se tuer par lassitude ou mourrir par imprudence. En Tartarie j'ai eu l'honneur de passer plusieurs années auprès du roi Minotschehr, qui était alors dans la cent deuxième année de son règne.

—Et vous êtes resté longtemps auprès de lui ? demanda Louis XV.

—Dix ans, sir.

—Jusqu'à sa mort alors ?

—Non, sire ; il est mort huit années après mon départ.

—Alors, il a régné cent vingt ans ?

—Et il eût régné certes plus longtemps encore,

s'il eût suivi mes conseils ; mais il a refusé de me comprendre.

—A quel propos ?

—A propos de l'absorption d'élixirs extraits du suc de certains végétaux. Il a refusé de se laisser par moi et il est mort.

—En quelle année ?

—En 1515, le 1er janvier, le jour même où, en France, S. M. François 1er montait sur le trône. Cette année-là, je la passai précisément à Paris, et j'eus le bonheur d'assister à l'avènement du grand roi. L'enthousiasme des Parisiens était extrême, bien que leur douleur fût grande, car le roi Louis XII était fort aimé."

Il y eut comme un instant de stupeur parmi les assistants. En entendant dire à cet homme qu'il avait assisté à l'avénement de François Ier, c'était admettre, pour le croire, qu'il avait un peu plus de deux cent trente ans.

" Vous avez assisté à l'avénement de François Ier au trône ? demanda le roi d'un ton sérieux.

—Oui, sire, répondit Saint-Germain.

—Il me faut une preuve de cette assertion, monsieur.

—Je n'en ai pas d'autre à vous offrir, sire, qu'une lettre du roi François qui m'a été adressée.

—Le roi François vous a écrit ? Pourquoi ? comment ? à quelle occasion ?

—A l'occasion de l'enterrement, à Saint-Denis, du roi Louis XII. A cette époque, sire, il était d'usage que ce fussent les porteurs de sel, que l'on nommait les "hanouards", qui portassent le corps du roi jusqu'à la première croix de Saint-Denis. Là, ils remettaient le corps aux religieux. A propos des funérailles du "père du peuple", il y

eut discussion entre les moines de Saint-Denis et les hanouards. J'étais intimement lié alors avec le chanoine de Saint-Denis, à qui j'avais offert un morceau de la sainte Croix que m'avait donné jadis, lors de la dernière croisade, le grand prieur de l'ordre de Malte auquel j'avais rendu un important service. Le chanoine m'aimait fort, et, grâce à cette amitié, je parvins à éteindre une discussion qui eût pu troubler de royales funérailles. Il fut convenu que désormais les hanouards porteraient le corps jusqu'à l'abbaye même, sauf à recevoir une redevance des moines. Le roi François fut informé de ce qui avait eu lieu, il en fut satisfait, et il daigna m'écrire une lettre de sa main.

—Vous avez cette lettre ? demanda Louis XV.

—Oui, sire, répondit le comte.

—Donnez-la-moi ! "

Saint-Germain prit dans la poche de son habit des tablettes djun travail admirable, toutes garnies de diamants. Il les ouvrit et en tira un parchemin revêtu du sceau royal des Valois. Il présenta le parchemin au roi. Louis XV le déplia et le parcourut des yeux ; puis, se retournant vers Mme de Pompadour, il lut à haute voix :

" Content suis-je de ce que M. de Saint-Germain, mon loyal sujet, a faict.

" Signé : François. "

Et s'adressant au comte :

" Cette écriture, dit Louis XV, est effectivement celle de François Ier. J'ai des lettres de lui que j'ai lues souvent et qui ne peuvent me laisser aucun doute. Ce que je ne comprends pas seule-

ment, monsieur, c'est que cette lettre vous ait été adressée à vous.

—Votre Majesté me permet-elle de lui demander pourquoi ? dit Saint-Germain.

—Parce qu'elle est datée du 10 janvier 1515 et que nous sommes le 26 avril 1745.

—Sire, reprit le comte, en voici une autre que Michel Montaigne m'a écrite en 1580, soixante-cinq ans après la lettre du roi François."

Saint-Germain présenta à Louis XV un autre parchemin. Le roi le parcourut du regard, puis il l'offrit à Mme de Pompadour qui lut à voix haute :

" Il n'est homme de bien qui mette à l'examen des lois toutes ses actions et pensées, qui ne soit pendable six fois en sa vie ; voire tel qu'il serait dommage et très injuste de punir."

—Monsieur de Saint-Germain, reprit le roi après un léger moment de silence, si tout cela n'est que plaisanterie, je vous prierai de faire cesser cette plaisanterie.

—Sire, répondit le comte en s'inclinant, je n'oserais plaisanter en votre présence. Ce que je dis est sérieux.

—Comment expliquez-vous votre âge, alors ? Avez-vous l'élixir de longue vie ?

—L'élixir de longue vie est une drogue inventée au profit du charlatan, et bonne à tromper les niais.

—Cependant vous êtes le seul homme ayant vécu semblable temps.

—Oh !. que nenni, sire. Beaucoup ont vécu plus longtemps que moi, témoin Noé qui a vécu trois cent cinquante ans, la Bible en fait foi ; Mathusalem qui, d'après le texte des Septante, est mort dans sa neuf cent soixante-neuvième année,

et bien d'autres encore. Jenkins, le pêcheur anglais, qui s'est marié pour la troisième fois à cent quarante-sept ans, et qui a fait vœu de célibat pour le reste de ses jours, est une preuve plus récente et toute évidente. En Europe on vit peu, il est vrai, mais en Orient on vit plus longtemps.

—Pourquoi ?

—Parce qu'en Europe On vit mal et qu'enOrient on sait vivre. En Perse, dans les Indes, dans ce berceau du monde enfin, sur l'emplacement du paradis terrestre, on triomphe de la mort parce qu'on se joue d'elle. Ici vous avez des médecins, des chirurgiens, des apothicaires qui tuent : là-des chirurgiens, des apothicaires qui tuent : là-bas il y a la nature qui lutte et qui guérit. En Perse, les hommes qui veulent se retremper dans le repos, se font enterrer vivants et déterrer huit jours après : ceux qui veulent s'habituer à la diète, restent quarante jours sans manger : ceux qui veulent endurcir leurs nerfs et décupler leurs forces, demeurent suspendus des heures entières par un bras, par une jambe. Enfin pourquoi nier la durée de l'existence humaine puisqu'on ne nie pas la durée de l'existence des bêtes et la durée de l'existence des plantes, témoin les grands arbres de nos forêts qui ont des siècles de vie et les carpes de Fontainebleau qui portent l'anneau d'or de François Ier. J'étais à Fontainebleau précisément lorsque le roi acheta aux moines Mathurins l'étang fangeux dont il fit faire la magnifique pièce d'eau qui borde l'allée de Maintenon et la cour de la Fontaine, et dans laquelle il fit mettre les carpes dont je parlais. Puisque ces carpes vivent encore, pourquoi ne vivrais-je pas !

—Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous

atteigniez l'âge des carpes, dit le roi en riant ; mais puisque vous avez eu l'honneur de voir souvent François Ier, parlez-moi de lui et de sa cour. Etait-il réellement très aimable ?

—Aussi aimable qu'un homme puisse l'être, répondit Saint-Germain, mais seulement quand il le voulait. Le roi François était fort beau dans tout son ensemble. Il était de très-grande taille, car il avait près de six pieds. Sa force, son adresse, son intrépidité répondaient à celles des chevaliers de la Table Ronde. Sa figure était belle, ses traits grands et doux, son œil rayonnant, son sourire plein de grâce, son esprit ingénieux, brillant, actif, curieux de tout, comprenant tout, prêt, comme l'était son siècle, à toute nouveauté. Ah ! quand après la mort de Louis XII qui laissait la France triste, François Ier monta sur le trône, tout le royaume se sentit rajeunir. J'ai eu l'honneur de connaître le roi François fort jeune. J'étais au château d'Amboise quand à six ans il fut emporté par un cheval que lui avait donné le maréchal de Gié, son gouverneur. Quand nous vîmes disparaître le petit prince sous une voûte nous le crûmes perdu. Sa mère, Louise de Savoie, était pâle et tremblante, mais l'enfant s'était cramponné à la selle, et il parvint à arrêter le cheval.

—Je crois en vérité voir François Ier, dit Louis XV, qui semblait prendre un vif intérêt à ce qu'il entendait.

—La cour de ce roi était-elle brillante ? demanda vivement Mme de Pompadour.

—Très brillante, madame, mais celle de ses petits-fils la surpassèrent de beaucoup. Du temps de Marie Stuart et de Marguerite de Valois la cour était un pays d'enchantement où les plai-

sirs, l'esprit et la galanterie se jouaient sous mille formes charmantes. Ces deux reines étaient savantes : Elles faisaient des vers. C'était un plaisir de les entendre.

—Et le connétable, qu'en dites-vous ?

—Je ne puis qu'en dire trop de bien et trop de mal.

—Décidément, monsieur de Saint-Germain, reprit Louis XV, quel âge avez-vous ?

—Sire, je l'ignore.

—Vous ignorez votre âge ?

—Absolument. J'ai des souvenirs d'enfance, mais vagues, et rien de précis.

—Avez-vous connu vos parents ?

—J'ai connu ma mère. Je me rappelle que la veille de ma fête, j'étais tout enfant, ma mère, que je ne devais plus revoir, m'embrassa en pleurant et m'attacha son portrait au bras.

—Ce portrait, l'avez-vous encore ?

— Il ne me quitte jamais."

Saint-Germain releva sa manche et avança le bras ; il plaça sous les yeux du roi un médaillon contenant une miniature sur émail, admirablement faite, représentant une femme très-belle, revêtue d'un costume aussi riche qu'étrange.

" A quel temps peut appartenir ce portrait ? demanda le roi.

— Je l'ignore, sire, répondit Saint-Germain en rabattant sa manche. Tout ce que je me rappelle de mon enfance, ce sont des promenades sur de magnifiques terrasses, sous un climat délicieux, avec une suite brillante et nombreuse. On me rendait de grands honneurs. Souvent, à Babylone, en me promenant dans les ruines de l'antique cité à Bagdad, en errant dans les campagnes, auprès des autres ruines, des vieilles ruines des temps

primitifs, il m'a semblé retourner de plusieurs siècles en arrière, entendre une musique délicieuse, voir danser des femmes, briller au soleil des armes, des cuirasses et des casques ; apercevoir au loin, sur l'Euphrate, glisser des barques dorées aux voiles de pourpre, des galères aux rames d'ivoire. Il me semblait aussi écouter les voix mélodieuses murmurer des chants à mes oreillès. C'étaient évidemment des souvenirs qui renaissaient en moi. Puis à ces souvenirs de joie et de bonheur en succédaient d'autres. Sans transition, je me voyais, tout enfant, errant seul et sans défense au milieu d'une forêt immense, entendant les bêtes féroces rugir autour de moi.

—Mais, dit le roi, jusqu'à quelle époque précise remontent vos souvenirs ?

—Je ne puis dire cela, sire, car j'ai vécu longtemps, bien longtemps, dans des pays lointains, ignorant que la France existât. J'ai très certainement habité l'Amérique avant qu'elle ne fût découverte par les Européens. Tout ce que je puis affirmer, c'est que la première fois que je vins en France, ce fut sous le règne de Louis IX, peu après l'époque de sa première croisade, c'est-à-dire vers 1255 ou 1260.

—Alors, vous auriez près de cinq cent six ans ?

—Plus que cela, sire. Mon second valet de chambre est à mon service depuis cinq cent quarante-deux ans.

—C'est un bon serviteur ! " dit en riant Mme de Pompadour.

En ce moment M. de Bridge vint parler à voix basse à l'oreille du roi. Louis XV fit un signe affirmatif : l'écuyer sortit.

L'effet produit par le comte de Saint-Germain était grand. Tous les invités du roi le regar-

daient et se regardaient mutuellement ensuite, semblant se demander si ce qu'ils voyaient, ils le voyaient réellement. Lui, demeurait toujours calme, impassible, causant avec une aisance et une facilité d'homme habitué à vivre dans une société élégante et spirituelle.

Le maréchal de Saxe, qui n'avait pas prononcé une parole depuis l,èntrée de Saint-Germain dans le petit salon, s'approcha de lui brusquement.

" Est-il vrai que vous parliez toutes les langues qui se parlent, demanda-t-il.

—Presque toutes, répondit Saint-Germain.

—Cela est vrai, dit Louis XV ; j'en ai eu les preuves au bal de l'Hôtel-de-Ville. J'ai entendu monsieur parler successivement italien, allemand, portugais, russe, anglais, arabe, aussi bien qu'il parle français.

—Vous êtes donc un grand savant ?

—J'ai beaucoup étudié et j'étudie encore, dit le comte.

—Que savez-vous ?

—Bien des choses du présent et du passé.

—Et de l'avenir ?

—Peut-être.

—Quoi, vous pourriez connaître l'avenir ?

—Je pourrais connaître l'avenir, monsieur le maréchal, en me servant des " esprits invisibles" qui me répondraient.

—Vous ont-ils déjà répondu ?

—Oui.

—Quelle langue parlent-ils ?

—Une langue que je comprends seul.

—Et quand peuvent-ils parler ?

—Quand je les interroge.

—Faut-il beaucoup de préparatifs pour cela ?

—Non. Quand on est en rapport constant avec

les " esprits invisibles ", on correspond vite avec eux.

—Et quels sont ces esprits ?

—Les intermédiaires entre les hommes et les anges ; des créatures aériennes supérieures aux hommes, plus heureusement et plus puissamment douées.

—Et ces esprits connaissent l'avenir ?

—Ils le voient devant eux comme nous voyons, nous, la perspective d'un paysage au bout d'une lorgnette."

Le maréchal se retourna vers Louis XV.

" Votre Majesté ne serait-elle pas curieuse de converser avec les esprits ? demanda-t-il.

—Converser, non ; entendre la conversation, oui, dit en souriant Louis XV.

—Cela est impossible, sire, dit vivement Saint-Germain. Les esprits consentent à répondre, mais ils ne veulent être entendus que par celui qui interroge et par celui pour lequel ils sont interrogés.

—Je consens à les interroger, moi ! dit le maréchal.

—Moi aussi, ajouta Richelieu.

—Moi aussi ! dit une troisième voix.

—Ah ! fit Louis XV, c'est vous, monsieur de Charolais ? "

C'était effectivement le trop célèbre prince de Bourbon qui venait d'entrer dans le salon de Choisy, donnant la main à une dame qui paraissait être d'un grand âge et qui était vêtue avec une somptuosité extraordinaire.

La vieille dame salua le roi, qui lui rendit un salut amical. En se redressant, elle se trouva face à face avec Saint-Germain. Elle le regarda fixement et elle demeura comme foudroyée. Celui-ci

s'avança vers elle sans manifester la moindre surprise. Il s'inclina galamment en homme de cour.

" Il y a bien longtemps, madame la duchesse, dit-il, que je n'ai eu la feveur de votre rencontre."

La vieille dame joignit les mains.

" Monsieur ! monsieur ! dit-elle. Il n'est pas possible que ce soit pour vous...

—Qui vous parle ? dit Saint-Germain en riant. Mais c'est moi-même, je vous l'affirme.

—Vous me connaissez ?

—Je sais que j'ai l'honneur de m'incliner devant Mme la duchesse de Nevers.

—Et vous étiez à Besançon en 1668 ?

—Oui, madame. J'étais à Besançon en 1668, à l'époque où S. M. Louis XIV vint en personne s'emparer de la Franche-Comté. Il avait sous ses ordres M. le prince de Condé, et ce fut le prince qui, le 5 février, vint mettre le siége devant Besançon, cette ville dans laquelle vous étiez renfermée avec votre illustre famille. Vous aviez six ans alors.

—Cela est vrai, dit la duchesse.

—Le 7 février, le jour de l'assaut, j'eus le bonheur de vous sauver la vie en vous emportant dans mes bras au milieu des ennemis.

—Et en tuant deux hommes de votre main.

—Vous avez gardé souvenir ?

—Parfaitement.. Mais il y a soixante-dix-sept ans de cela, car j'en ai quatre-vingt-trois à cette heure où je vous parle.

—Oui, madame.

—Et vous aviez quarante ans alors ?

—Plus que cela...

—Et aujourd'hui, vous paraissez rajeuni !

—Je suis cependant plus vieux de soixante-dix-sept ans.

—Mais vous étiez à Venise...

—En 1700.

—J'avais vingt-deux ans alors, et j'avais pour intime la comtesse de Gagy...

—Une charmante femme à laquelle j'eus l'honneur de faire ma cour et qui avait la bonté de trouver belles les barcarolles de ma composition.

—Que vous chantiez à ravir.

—Et que je chante encore.

—En vérité ? "

La duchesse de Nevers parut frappée par une pensée subite. Elle courut au roi qui jouissait du spectacle étrange se passant sous ses yeux comme s'il eût été au théâtre.

" Sire, dit-elle, je vous supplie de donner l'ordre à gentilhomme de chanter à l'instant l'une des barcarolles qu'il nous a chantées à Venise il y a quarante-cinq ans en s'accompagnant lui-même."

Le roi parut hésiter.

" Je vous en prie, sire, dit Mme de Pompadour de l'autre côté.

—Soit ! dit le roi. Il y a là un clavecin ; chantez, monsieur ! "

Gentilshommes et dames s'écartèrent pour faire place au comte.

Celui-ci, sans le moindre embarras, traversa le petit salon et alla s'asseoir devant le clavecin sur lequel il promena aussitôt ses doigts en musicien consommé. Après un court prélude, il chanta un air italien avec une grâce, une verve, un talent réellement merveilleux.

" Mais c'est lui ! c'est lui ! murmura Mme de Nevers. C'est bien lui. Ah ! voilà qui est étran-

ge ! Voilà trois fois que je vois cet homme dans l'espace de près de quatre-vingts ans et il a toujours quarante ans ! car enfin il les avait en 1668, à Besançon, il les avait en 1790 à Venise et il les a aujourd'hui à Paris en 1745 ! Comment expliquer cela ? "

Richelieu qui était près de la duchesse avait entendu :

" C'est qu'il est venu au monde à l'âge de quarante ans, dit-il, qu'il aura toujours quarante ans et qu'il mourra à quarante ans ! "

Saint-Germain achevait sa barcarolle.

" C'est merveilleusement chanté ! " s'écria Mme de Pompadour avec admiration.

Le roi donna le signal des applaudissements en frappant lui-même dans ses mainsf

Il y avait une guitare près du clavecin, le comte la prit et il chanta avec un entrain de "majo" un air espagnol.

" Ah ! s'écria Mme de Nevers, c'est le boléro qu'on a chanté sous mes fenêtres à Madrid en 1695. Je ne l'avais jamais entendu depuis."

Et revenant encore vers le roi :

" Sire ! dit la duchesse qui paraissait toute affolée, je vous en supplie, permettez-moi de quitter le château. Cet homme est le diable : je n'ose plus le regarder en face, j'ai peur d'être damnée.

—Vous êtes libre, Mme la duchesse."

Saint-Germain s'était remis au clavecin et il commençait une chanson allemande. Mme de Nevers n'y put plus tenir.

" C'est le diable ! C'est le diable ! " murmura-t-elle.

Elle quitta le salon.

M. d'Argenson s'était rapproché de Louis XV. Evidemment le ministre attendait que son maître

lui adressât la parole. Saint-Germain continuait à chanter en s'accompagnant, et l'attention de tous était fixée sur lui.

Louis XV voyant d'Argenson près de lui se pencha doucement.

" Quel est cet homme ? demanda-t-il à voix basse.

—Je l'ignore, sire répondit le ministre. C'est un homme étrange, bizarre, tout à fait extraordinaire. Il sait tout, il connaît tout ; il est excellent musicien, très bon peintre, savant profond, il parle avec la même facilité toutes les langues connues, il a parcouru toute la terre, rien ne l'embarrasse, rien ne l'étonne, et il doit posséder une fortune énorme, car son luxe n'a d'égal que sa générosité. Mais quel est-il réellement ? je l'ignore.

—Depuis quand est-il à Paris ?

—Depuis deux mois, je crois.

—Comment l'avez-vous vu ?

—Il m'avait été recommandé très particulièrement par l'ambassadeur du Portugal. Je l'ai bien accueilli et il m'a paru si étrange, si originalement amusant que j'ai pensé que Votre Majesté serait satisfaite de le voir.

—Vous avez eu raison de penser cela, d'Argenson ! Et ce qu'il disait de la possibilité d'interroger les esprits, est-ce vrai ?

—Ce le crois, sire.

—Dites-lui qu'il soupera ce soir à ma table et que, dans la soirée, il fera l'expérience." ...

Le marquis s'inclina profondément. Saint-Germain cessait alors de chanter. Tous les assistants étaient émerveillés de cette voix et de ce talent musical qu'eut certes enviés Lulli.

Louis XV avait pris ses tablettes, et, suivant sa coutume y Choisy, il inscrivait lui-même, sans consulter personne, les noms de ceux et de celles qu'il voulait inviter. Il appela Richelieu du geste et il lui donna la feuille des tablettes qu'il détacha.

" Voici la liste des personnes que j'invite à souper ce soir ! " dit-il.

Richelieu prit respectueusement le papier. Le roi offrit la main à Mme de Pompadour.

" Faisons une promenade dans le parc avant que la nuit soit venue ! ajouta-t-il.

—Oh ! bien volontiers ! répondit la jeune femme avec ce ton familier qu'elle commençait à prendre. Rien n'est amusant comme de courir sur le gazon naissant ! Venez, sire ! "

Et elle entraîna le roi. Quelques-unes des dames qui étaient dans le salon se pincèrent les lèvres, avec une expression de dédain tellement affectée qu'elle signifiait humiliation et envie.

" Messieurs ! dit Richelieu en élevant la voix, tandis que les dames quittaient le salon pour suivre dans le jardin Mme de Pompadour, voici les noms des personnes que Sa Majesté a désignées pour souper ce soir avec elle."

Il lut au milieu du silence :

M. le comte de Charolais ;
M. le maréchal de Saxe ;
M. le duc de Grammont ;
M. le duc de Richelieu ;
M. le duc d'Argenson ;
M. le vicomte de Tavanne ;
M. le duc de Cossé-Brissac ;
M. le marquis de Créqui ;
M. le comte de Saint-Germain.

Ce dernier nom prononcé, Richelieu replia son papier, ce qui signifiait que la liste était close.

Les " non-invités " quittèrent le salon lentement avec une expression, un soupir ou un geste de regret.

VI

LA TABLE DE CHOISY

Les soupers de Choisy sous la royauté, avaient plus de réputation que n'en avaient eu ceux du Palais-Royal sous la Régence.

Louis XV avait en horreur les exigences assommantes de l'étiquette, et, comme il ne pouvait s'y soustraire à Versailles, il s'en débarrassait à Choisy.

Une des choses les plus sérieuses et les plus ennuyeuses de cette étiquette royale, imposée et rigoureusement suivie par Louis XIV, était l' " essai des mets ". Il y avait, de droit, cinq gentilshommes servant à chaque couvert, sans compter le service des grands officiers. Un des cinq gentilshommes se plaçait debout près de la table et ordonnait, en sa présence, l' " essai " par un officier de bouche. Cet essai portait sur tout : eau, vins, rôtis, ragoûts, pain et fruits. Le roi ne pouvait manger qu'après l'essai fait. A Choisy, l'étiquette n'existant pas, l'usage n'était pas en vigueur. Le roi avait pour chef de cuisine un homme d'un talent supérieur. Or, Louis XV était gourmet et gourmand : il aimait la bonne chair et la confection de la bonne chair l'intéressait au plus haut degré, tant et si bien même, qu'il cau-

sait souvent avec son " maître queux " discutant, recevant des avis ou donnant des conseils. Cet amour de l'art culinaire alla si loin qu'un beau jour Louis XV se résolut à mettre " la main à la pâte ", suivant l'expression consacrée.

Il se fit construire à Choisy, dans la partie la plus mystérieuse du château, une fort jolie cuisine, un four, des fourneaux. Abstraction faite de toute flatterie, Louis XV composa des ragoûts délicieux, et plusieurs sauces nouvelles dont les grands cuisiniers de la capitale se dirent les inventeurs, étaient réellement dues à l'imagination du roi de France et de Navarre. Certes Louis XV avait plus d'aptitudes pour la cuisine que pour la politique. Ses aides privilégiés étaient d'Ayen, Richelieu, Tavanne et de Beaufremont. Ses marmitons étaient quatre pages ayant à leur tête le chevalier de Rostaing.

Quand le roi ceignait le tablier du chef, l'accès de l'antre culinaire était interdit aux valets qui ne pouvaient en franchir le seuil. Le triomphe du roi était l'accommodement des " poulets au basilic " et l'art de faire cuire les œufs frais. Richelieu se couvrait de gloire à chaque rôti et Tavanne avait été proclamé le héros de la salade. Gentil-Bernard, le poète, en sa qualité de directeur de la bibliothèque du château, était chargé de confectionner les cartes du menu de chaque dîner.

Ce jour-là, où le comte de Saint-Germain avait été reçu à Choisy, le roi n'avait pas entièrement confectionné le repas, mais il avait donné ses ordres, et après avoir conduit Mme de Pompadour dans les jardins, il s'était rendu dans les cuisines pour donner un suprême coup d'œil. Satisfait de l'entrain qui régnait autour des fourneaux, il

quitta le sanctuaire, et, sans être accompagné, il rentra dans les jardins. En passant devant la porte d'une grande serre, il aperçut Mme de Pompadour et Mlle de Charolais riant et folâtrant, l'une tenant à la main une rose et un œillet, l'autre un bouquet de pensées.

Elles étaient réellement ravissantes à voir. Le roi les contempla avec adoration :

" Il ne manque ici, dit-il, que la troisième grâce.

—Sire, répondit Mme de Pompadour en jouant de la prunelle, cela dépend de vous, car vous avez ici le pouvoir de Jupiter.

—Où vous commandez, mesdames, reprit Louis XV avec feu, nulle création nouvelle ne saurait être désirée."

La marquise présentait au roi la rose et l'œillet qu'elle venait de cueillir :

" Si l'œillet me représente, dit Louis XV, la rose ne vous vaut pas ! "

De l'autre côté, Mlle de Charolais offrait son bouquet de pensées :

" Ah ! dit le roi en prenant le bouquet, vous venez de communiquer à ces fleurs tout l'attrait de l'éloquence.

—Sire, répliqua la princesse, cette éloquence est quelquefois tout l'esprit de nos goûts secrets."

La phrase était jolie comme forme, mais comme fond elle ne signifiait pas grand'chose, aussi Louis XV demeura-t-il muet.

On avait fait quelques pas et on venait d'atteindre la grille du bosquet près de laquelle étaient enfermés deux petits cerfs de Sibérie, que l'impératrice de Russie avait fait offrir récemment au roi de France.

" Comme ces animaux sont charmants, dit la

marquise en s'arrêtant pour les contempler, ils ont bien l'air aussi d'être heureux, car le bonheur a sa physionomie.

— Je le crois, mesdames, répondit le roi, surtout quand il prend une des vôtres pour persuader de son existence ! "

Ces tournures sublimes étaient alors celle de la conversation délicate et spirituelle, aussi Marivaux avait-il grand succès au théâtre.

En ce moment Rostaing, le page favori de Sa Majesté, s'avança la mine éveillée et le poing sur la hanche : il salua le roi et les dames :

" Sire, dit-il, le dîner est prêt.

—Eh bien, répondit le roi, qu'on s'apprête à le servir ! "

Et offrant la main aux deux dames, il les conduisit vers la salle à manger.

Les invités attendaient en causant devant la porte du vestibule. Tous étaient là, gentilshommes et dames, à l'èxception de Saint-Germain. Le roi remarqua son absence :

" Où donc est notre homme universel ? demanda-t-il.

—Sire, dit d'Argenson en s'avançant, le comte fait préparer une chambre pour l'évocation des esprits.

—En vérité ? mais avant de faire un voyage dans les régions éthérées, il faut se lester l'estomac en prenant place à table.

—Oh ! dit d'Argenson, M. de Saint-Germain ne mande jamais.

—De quoi vit-il ?

—Je l'ignore, mais j'ai souvent dîné avec lui et jamais je ne l'ai vu accepter le moindre mets.

—Cependant pour vivre il faut manger.

—Je mange à ma manière, sire, dit le comte qui

venait d'arriver et qui avait entendu la réflexion du roi. Je me nourris d'élixirs préparés par moi et dont une goutte suffit à la déperdition d'une journée.

—Diable ! dit le maréchal de Saxe, voilà une chose bien précieuse, et si vous voulez vous charger à l'aide de ces gouttes, de nourrir l'armée du roi durant la campagne qui va s'ouvrir, vous nous éviterez de bien grands embarras.

—Cela se pourrait, dit Saint-Germain, mais il faudrait un temps assez long pour que chaque soldat pût s'habituer à ce nouveau régime...

— Et le temps nous manque, donc nous continuerons à avoir recours aux fermiers généraux."

Le roi se dirigeait avec Mme de Pompadour vers la salle à manger. Les dames les suivirent en donnant la main aux cavaliers. Le comte de Charolais et le maréchal de Saxe entrèrent après le roi ; la porte se referma sur les convives.

La salle à manger était une vaste pièce, admirablement ornée, garnie de riches meubles et chaudement éclairée par des myriades de bougies. Cependant, elle offrait alors le plus singulier coup d'œil. Le centre de la salle, l'endroit où devait être la table était vide. Il y avait sur le parquet une superbe rosace de forme ovale, richement incrustée de bois des îles et faisant ornement. Tout autour de cette rosace étaient rangés des siéges disposés comme s'ils eussent été mis devant une table.

Le roi prit un fauteuil placé au milieu, Mme de Pompadour s'assit à sa droite, les autres convives occupèrent les autres siégès.

Il n'y avait pas un seul valet dans la salle : le page Rostaing était seul, et encore s'abritait-il

derrière un paravent placé dans un angle de la salle.

Le roi et ses invités formaient un rond autour du vide ; mais ils étaient à peine assis qu'une légère sonnerie retentit. Aussitôt la rosace du plancher s'enfonça, disparut, et une table merveilleusement servie jaillit lentement à sa place, s'élévant jusqu'à ce qu'elle fut arrivée à une hauteur convenable. Le plancher s'était refermé également, et chaque convive avait devant lui son couvert.

Quatre servantes jaillirent en même temps aux quatre côtés de la table, à la portée des convives.

Le dîner commença.

A chaque service, le centre de la table disparaissait, c'est-à-dire qu'il n'y avait de fixe qu'une bande circulaire, d'environ un pied de large, sur laquelle se posaient les couverts ; le reste, à un signal donné pouvait descendre et remonter à volonté de manière que le service se fît dans une salle souterraine sans qu'aucun valet eut besoin de paraître. C'était à Mme de Mailly que l'on avait dû l'idée première de cette table galante.

Sur la table il y avait une admirable carpe, longue de trois pieds au moins : sa vue provoqua un cri d'admiration.

" Est-ce une de celles que François Ier fit mettre dans l'étang de Fontainebleau ? demanda Louis XV en regardant Saint-Germain.

—Sire, répondit le comte, cette carpe n'est pas une carpe de Fontainebleau, mais une carpe du Rhin.

—Vous la reconnaissez pour telle ?

—Parfaitement.

—Et à quoi ?

—A la teinte rouge des écailles de la tête."

Tavanne était assis en face du comte, et il semblait regarder la carpe avec une vive attention.

" Est-ce que la vue de cette carpe éveille quelque chose dans vos souvenirs, monsieur de Tavanne ? " demanda Saint-Germain.

Le vicomte tressaillit.

" Oui, dit-il. Je n'ai mangé qu'une seule fois une carpe de cette taille, et c'était dans une de ces circonstances dont le souvenir ne s'efface pas.

—Quelle circonstance ? demanda Mme de Pompadour.

—Vous voulez la connaître, madame?

—Oui, monsieur, s'il n'y a pas d'indiscrétion à insister.

—Eh bien, madame, la seule fois que je mangeai une carpe de cette dimension, ce fut à un déjeuner que je fis avec Poulailler.

—Poulailler! s'écria Mme de Pompadeour.

—Poulailler!" répéta-t-on.

Le vicomte fit un signe affirmatif.

"Vous avez déjeuner avec Poulailler? reprit le roi avec étonnement.

— Oui, sire.

—Eh! mon Dieu! comment cela vous est-il arrivé? Le bandit vous avait donc pris?

—Il m'avait invité.

—Et vous avez accepté.

—Oui, sire, j'ai accepté l'invitation comme on accepte celle d'un ami.

—Est-ce que Poulailler est votre ami?

—J'ai cet honneur.

—Ah! si mon lieutenant de police était là il serait capable de vous faire arrêter.

—Comme il a fait arrêter Poulailler! dit Richelieu en riant.

—Mais, reprit Mme de Pompadour, pourquoi êtes-vous l'ami de cet affreux Poulailler!

—D'abord, madame, permettez-moi de le dire: Poulailler n'est pas affreux; au contraire, c'est un fort beau garçon, n'est-ce pas, Richelieu?

—Oui, il est très bien, dit le duc.

—Vous le connaissez aussi? dit le roi ave étonnement.

—Je l'ai vu une nuit, à souper, chez la Camargo.

—Et moi aussi, dit [illegible]

—Et moi de même, ajouta Créqui. C'était précisément la nuit où il a [illegible] de Charolais.

—Votre hôtel?" répéta le roi en se tournant vers son cousin.

Le comte de Charolais était un peu pâle, et il se mordait les lèvres.

"Ah! fit-il sur un ton ironique, ces messieurs ont vu Poulailler cette nuit-là?

—Oui, dit Tavanne. Il venait apporter des fleurs à ces dames et les rassurer sur le danger que pouvait causer le voisinage de l'incendie.

—C'est aussi cette nuit-là que Sabine Dagé a failli être tuée," dit Richelieu.

Le comte de Charolais regardait fixement Tavanne. "Poulailler est votre ami? dit-il.

—Oui, reprit Tavanne.

—Je ne vous en fais pas mon compliment.

—Pourquoi?

—Parce que ce serait vous en faire un mauvais que de vous dire qu'il est flatteur pour vous d'être l'ami d'un misérable voleur.

—Poulailler ne vole pas.

—En vérité?

—Mais non: il fuerroie; ce n'est pas un bandit or-

dinaire, c'est un bandit gentilhomme, et la preuve c'est que, comme relation, il ne s'adresse qu'à la noblesse.

—Comment? demanda le roi.

—Sire, jamais Poulailler n'a pillé ni attaqué la maison d'un bourgeois ou d'un homme du peuple, jamais il n'a commis de crime sur une personne non titrée, à moins que ce ne soit un financier. Bien plus, il a souvent, très-souvent, secouru des gens dans la peine, et il est des gentils-hommes pour lesquels il s'est montré tout dévoué.

—Quels gentilshommes?

—Plusieurs, et moi entre autres.

—Il vous a rendu service?

—Oui, sire.

—Quel service?

—Il m'a sauvé deux fois la vie, il a tué de sa main trois hommes que m'attaquaient; il m'a débarrassé d'un quatrième qui me gênait, et il a jeté cent mille écus au vent pour me mettre à même de prouver à une femme, que j'aimais, que mon amour était sincère.

—Mais c'est un homme charmant que ce Poulailler, dit en riant le duc de Richelieu, et le lieutenant de police le calomnie d'une indigne manière.

—Vous croyez, demanda le comte de Charolais.

—Oh! dit le duc de Brissac, si Poulailler est l'ami du vicomte de Tavanne, il n'est pas celui du prince de Charolais.

—Mais, dit le comte de Saint-Germain, il doit être fort bien vu aussi à l'Opéra, car je sais que ce soir même, il offre un souper splendide à tout le corps de ballet de l'académie de danse.

—Ce soir? répéta-t-on.

—Oui. Il a envoyé à deux heures, à l'Opéra, toutes les caisses renfermant ce qui était nécessaire pour le souper

—Comment avez-vous su cela? demanda le roi.

—Comme je sais tout ce qui se passe, sire, à l'instant même où cela arrive.

—Vous avez donc le don de la double vue?"

Saint-Germain s'inclina profondément sans répondre.

VII

LE KNES.

Le souper n'avait pas été moins joyeux que d'ordinaire ; les services s'étaient succédés rapidement et la table qui venait de s'enfoncer allait remonter chargée du dessert.

"Charmante invention que celle de cette table ! dit le marquis de Créqui.

—Et invention récente, ajouta Richelieu.

—Pas autant que vous le croyez, monsieur le duc, dit le comte de Saint-Germain.

—Comment ! cette invention est ancienne !

—Pas précisément, mais elle date de deux cents ans à peu près.

—Vous aviez déjà dîné ou soupé sur semblable table? demanda le roi.

—Oui, sire.

—Quand cela ? où cela ?

—J'ai eu l'honneur de souper sur une table fonctionnant ainsi, mais de forme carrée, avec la reine Catherine de Médicis. C'était dans la tour de l'hôtel de Soissons, dans le logement réservé à Ruggieri. La reine, quand elle s'occupait de science, ne voulait jamais être dérangée. Plus tard, je soupai sur une autre table ressemblant à celle-ci : c'était à Naples. Enfin, tout der-

nièrement, à Saint-Pétersbourg, je fus servi de cette façon chez le knèz Trespatky.

—Le knès Trespatky! celui qui est mort il y a quelques mois? dit Richelieu.

—Celui-là, monsieur le duc; seulement, il n'est pas mort.

—Trespatky n'est pas mort?

—Non!

—N'est-ce pas ce Russe qui accomplissait des choses si étranges? demanda le roi.

—Oui, sire, dit le duc de Richelieu. Le knès buvait vingt bouteilles de clairet en déjeunant. Un jour, il avait lui-même retiré d'un trou profond, dans lequel ils étaient tombés, son carrosse, ses chevaux, ses laquais. Et il n'avait à la fois jamais moins de six maîtresses.

—Peste! dit Louis XV, quel homme!

—Oh! dit Saint-Germain, la nature a fait beaucoup pour lui: il est de taille gigantesque et doué d'une force réellement extraordinaire.

-Mais il a passé pour mort, s'il ne l'est pas?

—Oui, sire. Au bout de huit ou dix mois de séjour à Paris, le knès tomba malade. L'abus des plaisirs, le besoin de tripler l'existence avaient déterminé une décomposition du sang entière et horrible. Cet homme si beau, si frais, si fort, était devenu en peu de temps un hideux squelette, faible au point de ne pouvoir marcher qu'avec le secours de deux valets. Il était épuisé, il paraissait perdu.

—C'est vrai! cette maladie fit grand bruit, dit le marquis de Créqui.

—M. le comte d Charolais en sait autant que moi à cet égard, poursuivit le comte de Saint-Germain, car il visita à cette époque le knès

—Vous l'avez vu? demanda le roi.

—Oui, sire, répondit M. de Charolais avec un peu

d'embarras et d'impatience; et effectivement sa vue m'inspira le plus profond dégoût.

—Le bruit se répandit, dit Richelieu, que le prince tartare venait d'avoir l'honneur de retrouver une maladie perdue, quelque chose comme la lèpre ou l'éléphantiasis, dont les préludes sont une extrême sécheresse du corps. Les médecins consultés, et c'est Quesnay qui m'a raconté cela, affirmèrent que le cas était très-heureux pour la médecine, qui doutait qu'une semblable maladie eût jamais atteint ce degré d'intensité, mais très-redoutable pour le prince qui ne pouvait guérir. Ses amis désespéraient.

—Mais, dit vivement Saint-Germain, il riait, lui, de leur désespoir, et il affirmait, en dépit des médecins, qu'il guérirait vite. Ce fut alors qu'il partit...

—Donnant rendez-vous à ses amis pour l'année suivante, à l'anniversaire de son départ.

—Les médecins déclarèrent qu'il ne supporterait pas le voyage jusqu'aux frontières.

—C'est vrai.

—Et cependant il est revenu! dit Saint-Germain.

—Depuis quand?

—Depuis quelques jours il est à Paris, dit Charolais.

—Et guéri?

—Complètement. Il est aussi frais, aussi fort qu'il l'était avant que la maladie ne le frappât.

—Ah! il est revenu à Paris depuis quelques jours? dit le roi.

—Officiellement, oui, dit Saint-Germain et pâlit.

—Il était devenu incognito il y a quatre mois? répéta Richelieu avec étonnement.

—Oui, répondit Saint-Germain.

—Et pourquoi? demanda le roi.

—Parce qu'il y avait à Paris, sire, un personnage qui, se sentant affecté par un commencement de maladie en tous points semblable à celle du knès, lui avait

écrit en le suppliant de lui indiquer des moyens de guérison. Le knès arriva, il alla voir le personnage et tous deux convinrent de s'aider mutuellement, non-seulement pour se guérir l'un au début, l'autre à la fin de la maladie, mais encore pour continuer un régime qui devait décupler leurs forces à tous deux. Le knès n'était pas encore complètement remis, mais la transformation cependant était complète. Il avait amené avec lui un vieillard tellement avancé en âge, que la taille s'était courbée au point de le faire paraître plus petit qu'un nain. Ce vieillard avait une barbe blanche et fort bien peignée, si longue qu'elle atteignait la terre. Il avait les yeux vifs et pleins de feu, beaucoup de grâce dans les gestes, sur le visage une maline innée : quelque chose de satanique se manifestait dans son ensemble. Cet homme était un médecin mogol. Il se nommait et se nomme encore, car il existe, Aben-Hakib. En le contemplant, en l'étudiant, il était facile de voir et de comprendre que ce savant docteur appartenait à cette secte des chercheurs de pierre philosophale, qui ne reculent devant aucun moyen pour la trouver et qui ont tout sacrifié, même la vie de leurs semblables devant ce rêve irréalisable de l'alchimie."

En entendant le comte parler ainsi, il y eut un mouvement d'étonnement.

"Quoi! dit le marquis de Créqui, vous qui possédez l'élixir de longue vie vous niez la pierre philosophale ?

—Sans doute. La pierre philosophale est le but du charlatanisme, dit Saint-Germain : elle ne repose que sur des bases incertaines ; elle est le produit de l'imagination. Mon élixir de longue vie est tout simplement ma manière de vivre, et cette manière de vivre est basée sur le raisonnement.

—Continuez, dit le roi, nous reprendrons plus tard cette discussion. En ce moment, il s'agit du knès et de son médecin mogol.

—Le médecin qui était fort habile, je le reconnais, s'entendit avec le personnage, qui voulait le consulter; puis il lui ordonna le traitement suivant."

Et Saint-Germain prit dans sa poche un parchemin plié qu'il ouvrit. Il lut à voix haute:

Ordonnance pour opérer la guérison de la lèpre.

1o. Le malade doit, pendant deux mois consécutifs s'enfermer seul, cesser toutes relations avec ses amis et surtout avec les dames, qu'il ne peut même regarder en face.

2o. Se nourrir exclusivement de poissons, de légumes, de pâtisseries légères, ne boire que de l'eau, de l'orgeat et de la limonade.

3o. Se loger de telle façon qu'aucune autre personne habitant l'hôtel ou la maison ne se trouve logée ni à un étage supérieur, ni même au niveau de l'appartement. La chambre, sans compter trois portes (nombre de rigueur), doit avoir trois fenêtres: l'une au nord, l'autre à l'orient, la troisième à l'occident. On ne doit venir dans cette chambre que pour y coucher seulement.

4o. Chaque jour en se levant, et avant de se coucher, il est enjoint au malade de dire mentalement, et sans qu'aucun mouvement des lèvres ne l'accompagne, une prière rédigée en langue indienne, mais écrite en caractères français.

5o. Chaque jour, avant le second repas, prendre un bain composé d'herbes aromatiques cueillies à certains instants, dans certains lieux et dans certaines conditions: instants, lieux et conditions qui sont mon secret.

6o. Chaque vendredi de chaque semaine, huit onces de sang corrompu seront tirées par moi au malade, et, à l'aide d'une machine de mon invention, huit onces d'un autre sang seront injectées dans la veine ouverte. Ce sang doit être extrait du corps d'une jeune fille ver-

tueuse et pure ayant plus de quinze ans, mais n'ayant pas vingt ans.

7o. Le dernier vendredi de chaque mois, le malade prendra un bain composé, aux trois quarts, de sang de taureau et d'un quart de sang humain. Ce bain sera répété quatre fois dans l'espace de quatre mois afin qu'il donne l'équivalent d'un bain entier."

—C'est tout, continua Saint-Germain en repliant le parchemin. Ce régime suivi rigoureusement, le malade devait être absolument guéri.

—Et le fût-il? demanda le roi.

—Oui, sire. Il se porte aujourd'hui à merveille.

—Et ce personnage a pris des bains de sang humain et s'est fait infiltrer dans les veines du sang de jeune fille vertueuse et pure?

—Oui, sire.

—Et cela s'est passé dans Paris?

—Oui, sire.

—Sans que je le sache? sans que le lieutenant de police m'en parle, sans même qu'il en soit informé?"

Saint-Germain fit un signe affirmatif.

"Cessons cette plaisanterie, reprit Louis XV, elle est pénible à entendre, et, d'ailleurs, on ne saurait croire à de pareilles abominations.

—S'il n'y avait pas eu des Tibère, des maréchaux de Gié et d'autres personnages du même genre, reprit Saint-Germain, je pourrais douter, mais le roi ne saurait s'étonner que l'on refasse de nos jours ce que l'on a fait antérieurement.

—Monsieur, reprit le roi d'un ton sévère, lorsqu'on met en avant de si horribles allégations, il faut en avoir la preuve. Sérieusement, connaissez-vous dans la cour, à Paris, en province, des gens qui, pour leurs menus plaisirs, prennent des bains de sang?

—J'oserai faire observer au roi, dit Saint-Germain

avec le plus grand calme et en homme résolu, que je n'ai pas dit que la chose avait lieu par simple plaisir.

—Eh bien! que le motif supposé de tels hommes soit un intérêt plus grave, toujours est-il que de tels ogres, s'ils sont réels, n'habitent pas les espaces imaginaires et que mon lieutenant de police doit savoir où les trouver.

—Il est vrai, répondit lentement Saint-Germain, il est vrai, répéta-t-il, que pour atteindre le grand coupable, celui qui a fait revenir le knès à Paris, celui qui a mis en pratique dans la capitale du royaume l'infâme moyen de guérison indiqué par le médecin mogol, il ne faudrait pas étendre le main bien loin!"

En prononçant ces derniers mots, Saint-Germain se retourna et laissa tomber ses regards sur le comte de Charolais. Le prince de Bourbon demeura impassible: il supporta le poids de ce regard en homme qui n'en comprend pas l'expression.

"Après? reprit le roi. Pouvez-vous me nommer celui qui a suivi le traitement du médecin mogol?

—Sire, dit Saint-Germain gravement, je puis révéler les faits, mais il ne m'appartient pas de nommer le *grand* coupable.

—Le *grand* coupable! répéta le roi. Voici deux fois que vous vous servez du même terme monsieur!"

Louis XV s'était redressé en parlant ainsi, et sa physionomie avait pris ce caractère grave et solennel qui en imposait si puissamment à tous ceux qui le voyaient dans les grandes cérémonies où le roi était réellement roi.

"Le *grand* coupable! dit-il encore en appuyant sur le qualificatif. A qui, je vous prie, à part ceux de mon nom, pouvez-vous appliquer dans le royaume cette épithète de *grand*?

—Et qui a fait pressentir au roi, dit Saint-Germain sans hésiter et avec une fermeté étrange, qui a fait pres-

sentir à Votre Majesté qu'il faille en ceci mettre à part la famille royale?

—Monsieur! dit le roi. Prenez garde! vous jouez votre vie!

—Je le sais, sire, répondit froidement Saint-Germain, mais je gagnerai!"

La glace étaie rompue: la situation prenait des proportions effrayantes. Personne n'osait parler.

On comprenait que le comte de Saint-Germain, le nouveau venu, allait ou être pendu sans réserve, ou prendre la première place dans l'opinion publique

Le roi demeurait silencieux. Il releva lentement la tête et il promena autour de lui, sur tous les assistants, un long regard investigateur.

"Messieurs, dit-il, d'autres que le comte de Saint-Germain savaient-ils qu'il y avait des hommes à Paris prenant des bains de sang?"

Il y eut un moment d'hésitation et d'embarras, puis Richelieu, après avoir échangé un rapide regard avec Créqui, Tavanne et Cossé-Brissac, se retourna vers le roi:

"Sire, dit-il, le bruit de ces bains de sang a couru et court encore...

—En vérité? fit le roi.

—On ajoute, dit le duc de Brissac, qu'il faut joindre au sang de taureau du sang de jeune fille ou du sang d'enfant préparé dans certaines conditions.

—Et on dit effectivement, ajouta Tavanne, qu'il faut qu'un bain de sang humain soit pris un vendredi.

—Depuis longtemps, dit le marquis d'Argenson, on se plaint à Paris de nombreux assassinats commis sur les jeunes filles et sur les enfants. On ne pouvait comprendre la cause de ces assassinats, et, il faut le dire, on accusait Poulailler. Son nom a puissamment servi pour couvrir d'impunité celui dont parle le comte de

Saint-Germain, si toutefois le comte de Saint-Germain ne fait point erreur.

—On accusait Poulailler, dit Saint-Germain, et on ignorait qui profitait des crimes accomplis.

—Mais, dit Mme de Pompadour, voilà qui va rendre ce pauvre Poulailler fort intéressant! Les accusations qu'on dirigeait contre lui n'étaient pas exactes.

—Quelques-unes, oui! toutes, non!

—Quoi! dit Louis XV avec indignation. De pareils faits se passent et demeurent impunis! Mon Dieu! continua-t-il en levant les yeux vers le ciel, faut-il donc qu'il y ait en France des personnes osant se permettre un traitement que le roi, lui, n'oserait suivre, lors même que sa vie serait en grand danger et qu'il aurait la certitude de la sauver!

—Oh! sire! s'écria la favorite en prenant les mains du roi et en les baisant avec enthousiasme, oh! sire! pourquoi la France entière n'a-t-elle pu ouïr les paroles que vous venez de prononcer!

—C'eût été pour la France, s'écria Richelieu, l'occasion d'acclamer encore ce surnom de *Bien-Aimé,* que le peuple aime tant à jeter dans les airs sur le passage du roi."

De nombreux murmures d'aprobation retentirent dans la salle.

"Sire! dit Saint-Germain en s'inclinant, j'ai cru entendre Henri IV ou Louis XIV.

—Mais moi, monsieur, dit le roi, ce que je veux entendre, c'est le nom du misérable qui, d'accord avec le knès tartare et, suivant les conseils du médecin mogol, a consenti à prendre des bains de sang humain.

—Celui-là, je ne puis le nommer sire!

—Je veux savoir qui il est, monsieur!

—Je puis le désigner à Votre Majesté.

—Désigner cet homme, ce *grand* coupable! répéta le

roi en insistant sur l'épithète. Encore une fois, prenez garde à ce que vous allez faire, monsieur!

—Quand Votre Majesté me donnera l'ordre d'agir, j'agirai.

Il y eut un nouveau silence. On entendait le bruit des respirations haletantes.

"Monsieur, dit le roi, une dernière fois, réfléchissez, je vous l'ordonne! il en est temps encore Vous tromper, commettre une erreur, serait, je vous le répète, risquer follement votre vie, car il s'agit, je crois, d'une accusation qui, fausse, entraînerait pour punition la peine capitale."

Saint-Germain s'inclina.

"Je suis prêt! dit-il.

—Ainsi, monsieur, vous pouvez me désigner celui qui, dans mon royaume, a pris des bains de sang humain?

—Oui, sire!

—Et cela, vous le ferez quand je le voudrai?

—Oui, sire!

—Eh bien! monsieur, dit le roi en étendant la main, je l'ordonne! parlez! désignez!

—Parler, je ne le puis: le destin s'y oppose! Désigner, est en ma puissance.

—Alors, désignez!

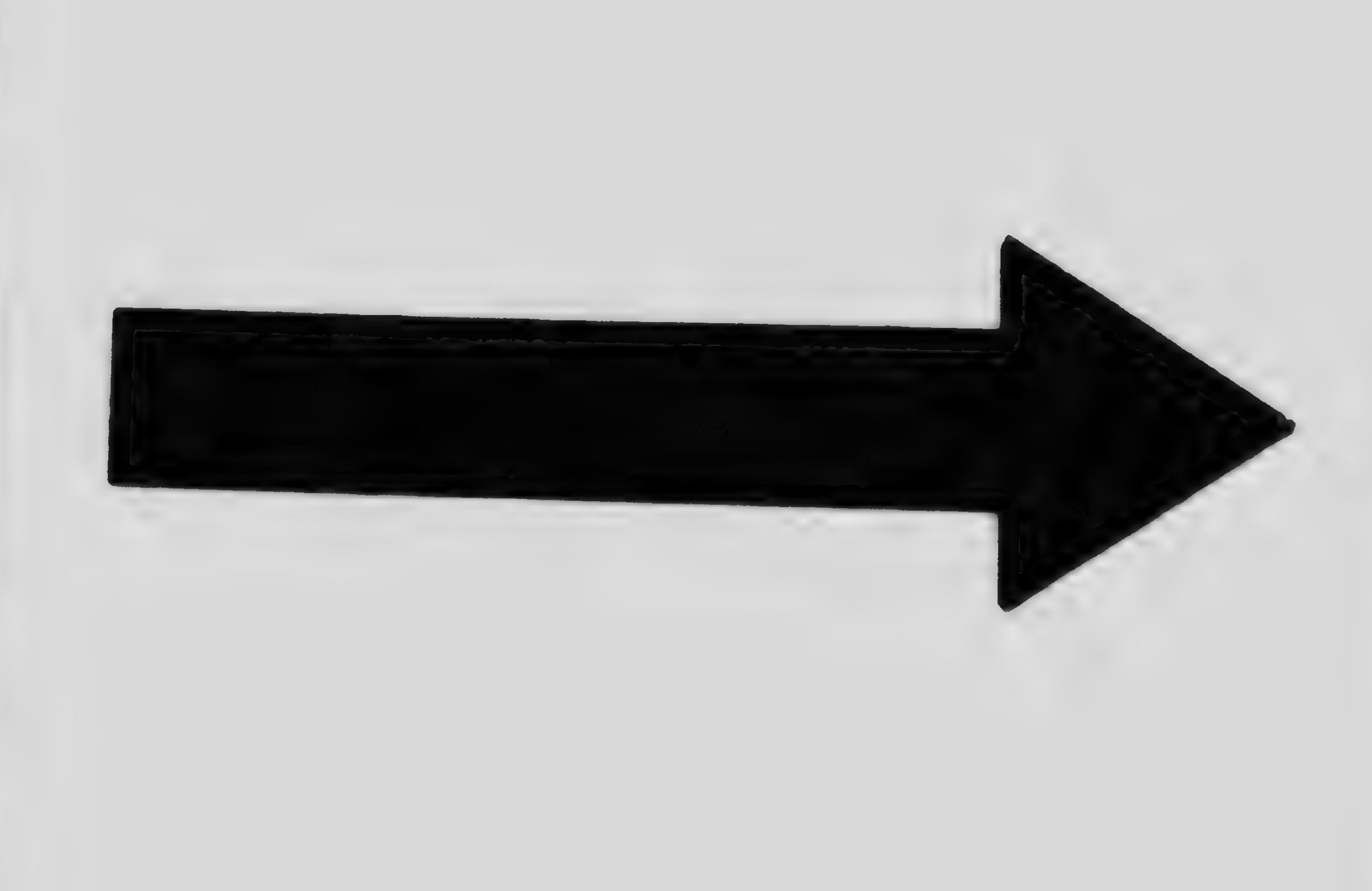
—Sire, il faut pour cela qu'un *esprit familier*, me vienne en aide. Je vais l'appeler: il viendra!"

Et aussitôt, se levant en étendant les bras:

"Que les ténèbres se fassent," dit-il d'une voix forte et vibrante.

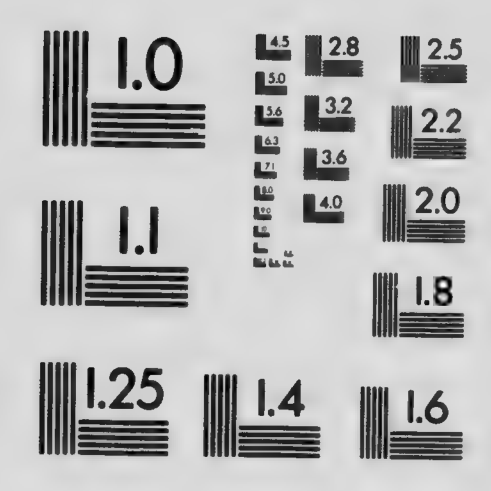
Il n'achevait pas, que l'une des fenêtres du fond s'ouvrait violemment et qu'une rafale puissante entrait dans la salle, courbant sous son souffle les flammes des bougies qui se penchèrent et s'éteignirent.

La transition subite de la lumière la plus vive à l'obscurité la plus profonde, agit sur les invités du roi et sur



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





le roi lui-même, comme devait agir bientôt une commotion transmise par la machine électrique. Tous demeurèrent immobiles et muets.

Avant qu'on eût le temps de formuler une réflexion ou de pousser un cri, une lueur pâle apparut sur la paroi de la muraille placée en face du roi, celle à laquelle le comte de Charolais tournait le dos. Cette lueur, mourante d'abord, prit de la force, s'étendit, devint intense, et sur cette surface lumineuse se dessina un tableau ayant l'aspect d'une chose réelle et vivante.

Ce tableau représentait une rue de Paris avec un grand bâtiment seigneurial à gauche et de la neige couvrant la chaussée. Ce décor était d'une vérité telle que Richelieu, Créqui, Tavanne et les autres reconnurent immédiatement la rue du Temple et l'hôtel Soubise.

La rue était déserte, il devait faire nuit: tout à coup une jeune femme apparut, presque de grandeur naturelle... Elle accourait, paraissant affolée... Au moment où elle passait devant l'hôtel, un homme enjamba une fenêtre, il s'élança sur la jeune femme un poignard à la main et lui plongea la lame dans le coeur... La jeune femme tomba...

L'homme se baissa sur elle comme pour l'enlever, mais il s'arrêta et parut écouter... Il se pencha... regarda au loin, puis, se reculant, en effaçant avec soin ses traces sur la neige à mesure qu'il reculait, il heurta la muraille de l'hôtel.

Il grimpa lestement, et il atteignit la fenêtre.

Cet homme était de grande taille, il avait des moustaches noires longues et fournies, un bonnet de fourrures sur la tête qui cachait le haut du visage.

Il enjamba la fenêtre et il disparut dans l'intérieur au moment où un jeune homme accourait.

Le jeune homme s'agenouilla près de la jeune fille... La lumière éclairait leur visage à tous deux.

"Sabine Dagé! dit le roi.

—Et Tavanne! ajouta Richelieu.

—C'est merveilleux! dit Créqui. C'était ainsi."

La lumire s'affaiblit et les personnages disparurent dans le brouillard.

L'action représentée avait été si nette, si précise, si vivante, que l'illusion était complète. On eût juré assister de loin à une scène réelle.

La lumière qui était redevenue pâle et incertaine, reprit sa vigueur.

Le lieu de la scène avait changé. Le décor étrange représentait les abords du cimetière des Innocents. Une voiture attelée de deux chevaux était près du cimetière. Une tête de femme enveloppée dans une mante apparut à la portière. Un homme, masqué de velours et vêtu tout en noir, était debout et paraissait causer avec elle. Il neigeait très fort...

Un léger cri d'étonnement retentit. C'était Mme de Pompadour qui étouffait à demi ce cri dans son mouchoir.

"Qu'avez-vous? demanda le roi.

—Rien... sire... dit la favorite. L'étonnement. . le plaisir... Tout cela est tellement étrange...

La lumière pâlit, le tableau vivant s'effaça et la muraille demeura dans la demi-ombre. Autour de la table l'obscurité était toujours complète.

"Mais, dit le roi, rien dans cette apparition ne répond à la demande que j'ai faite.

—Sire, répondit Saint-Germain à voix basse, les esprits familiers ne m'obéissent pas toujours immédiatement. Souvent je suis obligé de me plier à leur caprice et d'attendre qu'ils veuillent bien répondre."

Puis se reculant, le comte murmura des paroles bizarres, sur un rythme singulier.

La lumière grandit peu à peu, et éclaira, un ciel gris chargé de nuages. Un des nuages s'ouvrit doucement. On aperçu une riante campagne que parcourait une ar-

mée nombreuse. Cavalerie, infanterie, artillerie allaient, venaient, s'entassaient, gravissant des collines, passant des rivières.

Sur le premier plan surgit une troupe brillante au centre de laquelle était un cavalier avec une armure dorée. Il n'y eut qu'un cri dans la salle: ce cavalier, c'était le maréchal de Saxe. Tout autour de sa tête rayonnait une auréole de gloire...

Puis les nuages se refermèrent au milieu d'un concert d'approbations vives.

"Mais c'est charmant! c'est éblouissant! disait Mme de Pompadour.

—Comment expliquer ces ressemblances! dit le roi.

—Rien n'est impossible aux esprits, sire, répondit Saint-Germain.

Les nuages s'entr'ouvraient: cette fois tous les assistants se levèrent avec admiration. C'était une sorte d'apothéose.

Sur un trône d'or, ressortant sur un ciel d'azur constellé d'étoiles, on apercevait Louis XV en grand costume royal, tenant la main de justice et le glaive nu. Autour du trône étaient les grands officiers, les maréchaux, tous existants, tous parfaitement reconnaissables. A la droite du trône l'armée française victorieuse avec les soldats agitant drapeaux et chapeaux. A gauche des soldats anglais agenouillés, sans armes et dans la position de gens demandant grâce. Devant le trône était le maréchal de Saxe, présentant d'une main au roi la bannière de la France, le drapeau blanc fleurdelysé d'or, et de l'autre les drapeaux anglais renversés.

"Vive le roi! dit Richelieu emporté par l'enthousiasme.

—Sire! dit Saint-Germain d'une voix grave; le onze mai prochain, cette apparition sera une réalité.

—Je m'y engage! ajouta le maréchal de Saxe avec un accent vibrant.

—Ce jour-là, monsieur de Saint-Germain, dit Louis XV, je vous accorderai la grâce que vous solliciterez.

—Voici l'avenir, sire, reprit Saint-Germain, et maintenant voici le présent !"

Des nuages d'or s'amoncelèrent sur le splendide tableau, et la lumière s'éteignit presque entièrement.

Il y eut un long moment de silence. Alors la teinte noire se déchira, et dans une chambre aux murailles entièrement dorées, on vit une vaste baignoire en marbre noir. La façon dont était placée cette baignoire permettait de voir ce qu'elle contenait : c'était une liqueur rouge, c'était du sang !

A quelques pas de cette baignoire était étendu à terre, le corps d'une jeune fille, les veines ouvertes et une large blessure lui ouvrant la poitrine.

Un homme, aux larges moustaches, en tous points semblable à celui qui, lors de la première apparition, s'était élancé de l'hôtel Soubise pour frapper la jeune fille, était près du cadavre, et il recueillait dans un vase le sang humain qu'il jetait ensuite dans la baignoire. Puis dans cette baignoire, y plongeant son corps entier, un autre homme dont la tête apparaissait au-dessus de la liqueur rouge.

Un cri d'horreur et d'indignation retentit dans la salle partant de toutes les bouches. Dans le personnage prenant le bain de sang on venait de reconnaître le comte de Charolais, celui qui était là, assis à table, en face du roi.

La lumière disparut ; l'effrayant tableau s'effaça sous la couche des ténèbres, puis une flamme semblable à celle d'un feu follet, courut près du plafond, sautillant dans tous les sens et alla allumer successivement toutes les bougies.

La lumière, en éclairant la salle, parut rendre l'existence à tous ceux qui entouraient la table. Un même soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines

Saint-Germain était debout, en face du roi; il salua profondément Louis XV.

"Sire, dit-il, les esprits familiers ont répondu!"

Le roi était très pâle et des éclairs d'indignation brillaient dans ses yeux.

—Vous! Charolais! vous! dit-il en foudroyant le prince du regard.

—Sire! dit froidement le prince de Bourbon, ou cet homme est fou et alors il faut lui pardonner, ou il se moque de Votre Majesté et alors il faut le punir!

—Jurez sur votre honneur, prince que l'accusation est fausse, dit Saint-Germain, et alors je me déclarerai, moi, ou fou à lier ou menteur infâme.

—Je n'ai pas à répondre à ces paroles, dit le comte avec une expression de hauteur dédaigneuse.

—Et pourquoi?

—Parce qu'il ne me plaît pas de prendre ma part d'un acte de charlatanisme.

—Monseigneur, reprit Saint-Germain, en faisant ce que j'ai fait, j'ai exécuté les ordres du roi. Je regrette que l'esprit familier soit apparu sous votre forme, mais l'esprit familier ne se trompe jamais.

—Sire! dit le prince de Charolais en s'adressant au roi, cet homme oublie à qui il parle.

—Je ne suis pas de votre avis, dit le roi d'une voix grave et avec un accent sévère qui fit pâlir les assistants. M. de Saint-Germain n'oublie pas à qui il parle. Il vous rappelle l'ordre que je lui ai donné.

—Mais pourquoi cette accusation?

—Est-elle vraie, est-elle fausse? Là est toute la question. C'est à vous à répondre.

—Je répète ma phrase, reprit Saint-Germain d'un ton menaçant, que Monseigneur jure sur son honneur de prince qu'il n'a jamais pris de bains de sang humain, et je me déclarerait, moi, le dernier des hommes et la torture me punira!"

Il y eut un grand silence. L'accusation portée par le comte de Saint-Germain était tellement nette, tellement précise, que tous les regards se fixèrent sur le prince du sang, et comme il était généralement détesté, ces regards étaient plus animés de curiosité que de sympathie.

Le comte de Charolais gardait un mutisme dédaigneux. Prenant des fruits confits placés dans son assiette, il portait à ses lèvres la pince de vermeil sans paraître se préoccuper le moins du monde de la situation, cependant fort tendue à en juger par l'attitude des autres convives et par la fixité des regards de Louis XV.

"Eh bien! monsieur, demanda le roi d'un ton sec, qu'avez-vous à dire?

—Rien autre, sire, que si pareille plaisanterie était tentée tout autre part que dans une maison royale, celui qui la tenterait serait puni comme il le mérite."

Charolais avait regardé tout autour de lui; au maintien des assistants et des assistantes, il comprit ce que pensaient les convives du roi. Les yeux s'abaissaient ou les têtes se détournaient sous le poids de son regard. Se levant lentement et en affectant une dignité hautaine que lui donnait, comme prince du sang, la certitude de l'impunité:

"Sire, dit-il, je prie Votre Majesté de m'accorder la permission de me retirer. Prolonger une telle situation, même dans une demeure royale, est, pour un homme de ma sorte, chose impossible.

—A Choisy il n'y a pas d'étiquette, répondit le roi. Chacun est libre de son temps, de ses heures, de ses actions. Allez, venez, restez à table, quittez le souper si bon vous semble: à votre aise!"

Charolais s'inclina profondément et il fit un pas pour sortir. En ce moment un timbre retentit. Le chevalier de Rostaing, s'approcha d'un guichet secret percé dans la muraille. Il l'ouvrit et, étendant la main, il prit un

papier plié en forme de lettre qu'on lui présenta du dehors. Il regarda l'adresse, et, plaçant sa lettre sur le parement de sa manche gauche, il arrondit le bras pour la présenter ainsi au marquis d'Argenson.

Le ministre prit l'épître, brisa le cachet, et après avoir lu rapidement, il se leva, s'approcha du roi et plaça devant lui la lettre tout ouverte.

Le roi la lut à son tour et il fit un mouvement brusque. Tout cela s'était accompli rapidement et le comte de Charolais avait à peine atteint la porte.

"Monsieur de Charolais! dit Louis XV.

—Sire?" répondit le prince en se retournant.

Le roi lui tendit l'épître.

"Lisez!" dit-il.

Charolais parcourut la lettre.

"C'est à vous qu'elle est adressée, dit le roi. Vous le voyez, monsieur."

Charolais ne répondit pas; il s'inclina, puis il reprit le chemin de la porte. Il l'ouvrit et sortit après avoir lancé au comte de Saint-Germain un regard empreint de rage et de menace. A peine fut-il parti que tous les regards se portèrent sur le comte de Saint-Germain qui paraissait attendre.

Le roi se leva en présentant la main à Mme de Pompadour. Le souper était terminé.

VIII

LE CONSEIL PRIVE.

Le roi avait emmené le marquis d'Argenson dans son cabinet: Mme de Pompadour et le duc de Richelieu les avaient suivis sur l'invitation de Louis XV. Le roi tenait à la main la lettre que lui avait remise le marquis d'Argenson.

"Il n'y a plus à douter! dit-il avec colère. C'est vrai! De pareils actes sont accomplis par un prince de ma maison!"

Le roi fit un geste de menace.

"Et je laisserais de semblables crimes impunis!" s'écria-t-il.

Il tendit la main vers le cordon de sonnette.

"Sire dit Mme de Pompadour en se plaçant devant lui et en l'empêchant de sonner. Je vous en conjure! réfléchissez avant de donner un ordre!

—Mais c'est horrible! reprit le roi en joignant les mains avec une expression d'indignation. Le monstre! Il ne lui suffit donc pas de tirer sur les hommes comme sur le gibier de chasse. Je vais donner l'ordre à mon procureur général de le poursuivre, et je laisserai aller le cours de la justice.

—Sire! s'écria Mme de Pompadour en s'opposant encore à ce que le roi sonnât, c'est un Bourbon!

—Ce n'est ni un Bourbon, ni un Français, ni un homme! dit le roi. C'est une bête féroce dont il faut débarrasser l'humanité.

Et le roi voulut une troisième fois sonner pour donner ses ordres; mais Richelieu, Mme de Pompadour et d'Argenson se réunirent pour l'empêcher d'agir avec autant de promptitude.

Sire, dit Richelieu, il faut prendre des précautions avant de porter la main sur un membre de la famille royale.

—Une telle mesure, ajouta d'Argenson, serait peut-être dangereuse en ce moment où la guerre éclate, en ce qu'elle prêterait au blâme de tous les ennemis étrangers. Les uns, en défendant le prince, accuseraient Votre Majesté; les autres, en le déclarant coupable, ne manqueraient pas de faire leurs efforts pour que la honte rejaillit sur la famille royale.

—Cela est vrai, dit Mme de Pompadour.

—Mais faut-il laisser de tels crimes impunis! s'écria le roi. Ne dois-je pas protéger, moi, de pauvres enfants et de malheureuses jeunes filles?

—Il faut les protéger, sire.

—Mais que faire alors?

—Présenter l'affaire au Conseil privé, sire, et agir après délibération, dit le marquis d'Argenson.

—Oui! dit Mme de Pompadour.

—C'est évidemment le parit le plus sage à prendre," ajouta Richelieu.

Le roi réfléchit.

"Demain, reprit-il, je consulterai le Conseil.

—Ah! sire! s'écria Mme de Pompadour, que vous êtes réellement le Bien-Aimé!

—C'est ce que je souhaite, madame! répondit Louis XV en baisant galamment la main de la charmante marquise.

—Il y a longtemps que vos voeux sont exaucés, sire!

—Et vous avez droit, vous, madame, a partager mon titre, car vous êtes aussi, vous, la Bien-Aimée!

—Que j'aime ce château! dit Mme de Pompadour Choisy sera pour moi toujours un séjour de délices et la forêt de Sénart un lieu de ravissante promenade.

—Et un lieu de doux souvenirs!

—Oh! reprit la marquise avec un soupir, il n'y en a qu'un triste.

—Lequel?

- Celui de cette chasse où un sanglier furieux s'est précipité sur votre cheval, sire, et sur vous!

—Ah! ah! je me rappelle.

—Je crois voir encore cette affreuse scène.

—Vous y assistiez donc, madame?

—Oui, sire.

—Et où étiez-vous?

—J'étais, dit Mme de Pompadour en souriant coquettement, dans le pavillon de la Croix-Fontaine.

—Ah! je me souviens encore mieux. En me reposant j'ai fa... un bien doux rêve."

Et le roi s'inclina encore pour baiser la main de sa jolie compagne.

"Alors, reprit-il, vous étiez dans le pavillon de la Croix-Fontaine quand le sanglier se rua sur moi?

—Oui, sire, et jamais je n'oublierai cet instant, car en voyant le danger, la vie s'arrêta en moi. Si le sanglier vous eût frappé, je serais tombée morte!

—Chère marquise!

—Oh! combien j'ai béni le dévouement de cet homme qui s'est élancé et qui a si bravement tué la bête furieuse.

—Le fait est que, dévouement à part, cet homme a fait preuve d'un sang-froid et d'une adresse indiquant un coeur bien placé.

—Il ne vous a pas donné le temps de secourir le roi, dit Richelieu.

-Je ne l'ai jamais revu depuis, dit Louis XV, et cela m'étonne fort, car il eût dû venir chercher une récompense.

—Sire, dit Mme de Pompadour, si cet homme a un noble coeur, ainsi que tout le prouve, sa récompense est dans l'action même."

Le roi tenait la main de la marquise, qu'il pressait tendrement dans les siennes.

"Mais, reprit-elle, je voudrais bien savoir quel est ce comte de Saint-Germain, cet homme qui sait tout, qui voit tout, qui connaît tout, qui entend tout, cet homme qui a plus de cinq cents ans, qui a parlé à des rois, qui a parcouru l'univers entier et qui accomplit des miracles?

—C'est, en effet, un homme bien étrange, dit le roi. Comment expliquer ce qui a eu lieu ce soir?

—C'est difficile, dit Richelieu. Si ces événements s'étaient accomplis chez lui, cela se comprendrait mieux; mais ici, à Choisy, dans une maison du roi, il est évident qu'il n'a pas pu machiner d'avance la salle à manger.

—Certainement, dit d'Argenson.

—Il a donc une puissance scientifique extraordinaire?

—Je le crois, sire.

—A-t-il vécu réellement aussi longtemps qu'il le dit?

—Tout semble le prouver."

Mme de Pompadour sourit finement.

"Cet homme pourrait peut-être devenir utile! dit-elle.

—Ce qu'il y a de singulier, ajouta d'Argenson, c'est qu'il ne demande rien, qu'il n'a besoin de rien, et qu'il s'avoue aussi riche qu'un homme puisse désirer l'être.

—Je le crois, dit la marquise, puisqu'il dit savoir

faire de l'or, grossir les perles, et enfin purifier les diamants.

—Il parle toutes les langues," dit Richelieu.

Le roi, conduisant Mme de Pompadour, se disposa à rentrer dans le salon.

IX

LE DEPART.

A Choisy, le roi rentrait dans ses appartements à onze heures. Le coucher, se faisant sans cérémonie, était rapidement terminé: alors chacun des invités regagnait sa chambre, et ceux qui n'avaient pas appartement au château, montaient en voiture pour retourner à Paris.

Le marquis d'Argenson avait appartement à Choisy, mais ce soir-là, il ne profitait pas de son privilège. Il devait retourner à Paris, afin de s'occuper du départ des régiments, car la réserve de l'armée du maréchal de Saxe devait avoir rejoint le gros des troupes avant l'arrivée du roi.

A onze heures un quart, deux équipages stationnant dans la cour du château attendaient. En avant des deux voitures, se tenait un piquet de chevau-légers en grand uniforme, avec un brigadier en tête.

Deux hommes descendirent, en causant, les marches du perron. Aussitôt, une des voitures s'avança et vint se ranger devant l'entrée du vestibule. Un valet ouvrit la portière.

"Vous ne venez pas avec moi, monsieur de Saint-Germain? demanda d'Argenson.

—Non, monsieur le ministre; vous retournez à Paris, et je vais, moi, à Brunoy.

—Chez Pâris?

—Oui. C'est l'un de mes banquiers, et il m'a fait promettre de passer chez lui la nuit d'aujourd'hui et la journée de demain.

—Disposez de vous jusqu'à trois heures seulement.

—Et ensuite?

—Faites-moi l'honneur et l'amitié de vous mettre à ma disposition.

—Vous avez à me parler?

—Oui, demain, à quatre heures, et sans faute.

—Je serai à votre hôtel.

—Merci!"

Les deux hommes se serrèrent la main: M. d'Argenson posait le pied sur le marchepied de la voiture:

"Mon cher comte, dit-il en se retournant et sans lâcher la main de Saint-Germain, vous devez être content; je ne crois pas que vous eussiez pu désirer une entrée dans le monde plus splendidement belle. Dans quarante-huit heures, votre nom sera dans toutes les bouches; le roi désire vous revoir, Mme de Pompadour vous trouve charmant: c'est un triomphe!"

Saint-Germain sourit sans répondre; d'Argenson lui serra une dernière fois la main, puis il entra dans le carrosse dont la portière fut refermée et qui partit rapidement avec une escorte de chevau-légers.

Le second carrosse s'avança: Saint-Germain y monta et la voiture fut entraînée au grand trot de ses deux bais-bruns. En quittant Choisy, elle tourna à droite et prit la route de Montgeron.

La nuit était noire. Il y avait un quart d'heure à peine que la voiture roulait, quand un coq chanta. La voiture s'arrêta aussitôt. La portière s'ouvrit et un homme, sortant d'un bouquet de bois, bondit dans l'intérieur du carrosse qui se remit aussitôt en marche.

"Eh bien? demanda cet homme en s'asseyant sur la banquette de devant.

—Celui qui a voulu assassiner Sabine Dagé, répondit Saint-Germain, est le prétendu knès tartare Trespatky.

—Vous en êtes sûr?

—J'en ai acquis ce soir la certitude.

—Tout a marché?

—A merveille.

—Le roi est content?

—Enchanté.

—J'avais bien fait préparé tout? j'ai bien exécuté vos ordres?

—Mon cher C, je n'aurais pas mieux fait: c'est tout vous dire.

—Ah! c'est le knès! reprit C après un silence.

—Oui.

—Alors c'est lui qui a enlevé Nicette et qui l'a tuée?

—Hélas! la femme revêtue de ses vêtements et trouvée dans la voiture de la Seine, n'était pas elle; cette femme avait été défigurée à dessein, pour donner le change.

—C'est mon avis.

—Nicette a dû mourir, mais pas ainsi! oui! elle a dû mourir... à moins que..."

Saint-Germain s'arrêta.

"A moins que?... reprit M. C.

—A moins que le knès n'ait voulu avoir un otage entre ses mains. Mais si elle existe, elle n'est pas à Paris."

Saint-Germain secoua tristement la tête.

"C'est un miracle que Sabine ait pu échapper encore cette fois!" dit-il.

"Korikoko!" chanta-t-on.

La voiture atteignit les premiers fourrés de la forêt de Sénart. M. C se pencha en regardant par la portière: un cavalier arrivait à fond de train.

"Coq-Nègre! dit M. C, en s'effaçant pour se retourner.

—Interrogez-le!" dit le comte.

M. C se pencha: le cavalier était à la portière.

"Le comte de Charolais? dit-il simplement.

—A Boissy-Saint-Léger, dans la première maison à gauche, sur la montée de la route de Charenton, répondit Coq-Nègre.

—Sa voiture!

—Est retournée vide à Paris."

M. C se retourna vers Saint-Germain.

"A la petite maison de Montgeron!" dit vivement celui-ci.

Minuit sonnait.

A cette même heure, à Boissy-Saint-Léger, dans cette maison qu'avait indiquée Coq-Nègre, deux hommes marchaient lentement, causant à voix basse dans l'allée sombre d'un jardin.

"Il faut que cet homme disparaisse! disait l'un.

—Il disparaîtra! répondit l'autre. Il sera vaincu, brisé, anéanti!

—Le comte de Charolais?

—Me servira comme je voudrai qu'il me serve.

—Et Nicette?

—Elle est là où il faut qu'elle soit!

—Et Sabine?

—Son frère parti, et il part demain, elle retombera entre nos mains, et cette fois elle n'échappera plus!

—Et lui?

—Il sera torturé!

—Ah! nous triompherons donc!

—Nous triompherons! Il y a vingt ans j'en ai fait le serment sur la tombe d'où tu m'as tiré pour me rendre à la vie et à la vengeance!"

X

UNE HALTE.

Malgré la bataille
Qu'on livre demain,
Cà ! faisons ripaille
Charmante catin !
Attendant la gloire
Prenons le plaisir
Sans lire au grimoire
Du sombre avenir.

"Et là-dessus : halte !"

Le petit peloton s'arrêta.

"Front ! mes amours, reprit le sergent ; et maintenant reluquezmoi à droite ce petit bois vert comme un plat d'épinards et frais comme le teint à Nanon. Ombrage touffu, herbe tendre, lieux enchanteurs ! Cà sent bon rien que de regarder.

—C'est vrai ! dit un garde en humant l'air. C'est embaumant comme le tonneau à Nanon.

—N'[illegible] pas tout ce qu'il faut à des *Gardes françaises* [illegible]nt casser une croûte avec avantage et agrément.

—Oui, sergent ! cria-t-on.

—Pour lors attention au commandement et en avant la manoeuvre, dont auquel le maréchal de Saxe n'en-

tend pas raison. Partons du pied gauche, emboîtez le pas et en avant !"

Le petit peloton s'empressa d'obéir. Quittant la chaussée poudreuse, il franchit un fossé et il s'engagea sous l'ombrage d'un petit bois touffu.

C'était sur la route de Valenciennes à Tournay, à quelques lieues d'Antoing.

On était dans les premiers jours de mai, le ciel était pur, le soleil radieux et la campagne verdoyante empreinte de ce ton clair et frais, de cette nuance émeraude particulière au printemps. De belles et riantes prairies s'étendaient à droite et à gauche de la route bordée d'arbres aux rameaux touffus; puis la plaine se prolongeait unie, à perte de vue, semée çà et là de petits bouquets de bois, de maisonnettes détachées et de villages aux chaumières de teinte sombre, dont les toitures de chaume étaient dominées par des clochers aigus surmontés de croix dorées brillant au soleil.

Et dans cette vaste plaine, sur les terres cultivées, sur les chaussées des routes, dans les petits bois, on apercevait au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, dans tous les sens, de tous les côtés, s'étendant aussi loin que s'étendait l'horizon, des flots de soldats, des myriades d'uniformes, des nuées de chevaux, des corps d'officiers, des canons, des caissons, des chariots, des voitures, l'attirail complet des immenses choses qui constituent un appareil de guerre puissamment établi, et toute cette masse avançant, marchant, se mouvant avec des ondulations comme celles des vagues de l'Océan.

Les brillants et pimpants uniformes de [illegible]e époque ressortaient bien sur le fond vert clair du paysage et sur la teinte azurée des cieux.

Sur la grande route, s'avançaient les régiments *Suisses* avec leurs habits rouges aux retroussis bleu et blanc, leurs vestes bleues et leurs culottes blanches; puis les *Grenadiers de France* avec leurs bonnets à poils.

leurs habits bleus aux retroussis rouges, leurs culottes bleues et leurs guêtres blanches, tous portant le fusil à bayonnette dégnitivement adopté en remplacement de la pique.

Et les *Fusiliers de Provence* avec leur coquet uniforme blanc et rose, et les *Gardes françaises* portant l'habit bleu clair galonné d'argent, et les *Fusiliers de la Morlière* à la hongroise bleue garnie de fourrure, au chapeau rouge orné de plumes blanches, aux guêtres noires.

Puis, dans la plaine, la cavalerie s'avançait en bon ordre: les escadrons des *Chevau-légers*, un des plus beaux corps de la *Maison du Roi*, les *Carabiniers* qui portaient la cuirasse étincelante sur laquelle était gravée la devise de Louis XIV: *Nec pluribus impar;* les *Dragons de Saxe* avec le casque de cuivre garni de fourrures, les *Hussards de Berchiny*, avec leurs pouproints barriolés, leurs manches retroussées, leurs chemises courtes de coton bleu, leurs manteaux étroits jetés sur une épaule, leurs pantalons colants, leurs bonnets noirs à aigrette et leurs bottines à talon de fer, les *Hulans* (Barbier écrit *Uhlânds*), avec leur costume hongrois vert et leurs grandes lances.

Puis l'artillerie avec ses canons et ses compagnies de *Sapeurs* et *d'Ouvriers*.

Au centre, éclairée en plein par le soleil étincelait la *Maison du Roi*: les *Gardes du corps*, les *Mousquetaires gris*, les *Mousquetaires noirs*, les *Gendarmes de la garde*.

La *Maison du Roi*, c'était l'élite de l'armée; de cette armée qui allait avoir pour chef le roi de France et qui avait pour général le prince de Saxe, ce guerrier par excellence, cet homme intelligent qui avait, le premier, appliqué tant de réformes utiles à l'organisation des troupes.

Aussi comme ils étaient joyeux les soldats, comme

ils marchaient gaiement à la rencontre des ennemis : on eut dit une armée certaine de la victoire. C'était chants, cris, quolibets se mêlant, se heurtant, se confondant avec le rire.

Ceux-là qui venaient de quitter la route pour aller prendre le frais et goûter un peu de repos sous les arbres touffus du petit bois, étaient tous du régiment des *Gardes françaises.*

Le sergent marchait en tête du peloton sur le flanc duquel s'avançait une jolie vivandière coquettement parée.

Riante, pimpante, sémillante, vive, alerte, accorte et infatigable, Nanon était adorée de ses soldats et elle jouissait, à juste titre, de l'estime de tous.

Quand on fut dans le petit bois, à l'abri du soleil et de la poussière de la route :

"Çà ! reprit le sergent, attention au commandement ! Le roulement du festin va résonner incessamment sur la basane de nos estomacs. S'agit de répondre à l'appel ! Mettez vos armes en faisceaux !"

Les soldats obéirent avec empressement. Les fusils en faisceaux, ils entourèrent le sergent.

Celui-ci était debout sur le point dominant du terrain. C'était un beau garçon que ce sergent, portant fièrement son uniforme de *Garde française*, et se tenant le poing gauche sur la hanche, le corps droit, les deux talons l'un contre l'autre, le bras droit arrondi et la main caressant amoureusement la pointe aigue d'une moustache longue, fournie, cirée et bien troussée.

Près de lui, la jolie vivandière était assise sur une grosse pierre, son tonneau placé devant elle à ses pieds. Elle attendait, en s'amusant à cueillir des paquerettes dans l'herbe.

"Pour lors, reprit le sergent, avancez à l'ordre ! Qu'est-ce qui a un pain dans son sac ?

—Moi ! dit un soldat en s'avançant.

—Toi, Verrue-sur-le-Nez?

—Moi-même en personne naturelle, sergent!

—*Voillions!"* dit le sergent.

Le soldat, Verrue-sur-le-Nez (et qui au premier coup d'oeil justifiait pleinement son surnom, grâce à une excroissance placée sur le nez et qui lui donnait un point de ressemblance avec le rhinocéros); le soldat fouilla dans son sac et en tira deux pains ronds, épais, et pouvant peser au moins huit livres chacun.

Le sergent sourit:

"Et, reprit-il, où est-ce, Verrue-sur-le-Nez, que tu as *évu* cette abondance?

—En passant dedans le dernier des petits villages ousqu'il y avait une belle blonde qui m'a donné à boire. Deux pains traînaient sur la table, je les ai serrés militairement dans mon sac.

—C'est un droit quand on est en campagne. Et maintenant, Bel-à-Voir, décroche ce saucisson qui pend si gentiment à ton baudrier!"

Le soldat obéit avec empressement. Il portait en sautoir un saucisson de deux pieds de long attaché à sa buffleterie. Il coupa les ficelles qui l'attachaient et il le plaça sur l'herbe verte, à côté des pains que Verrue-sur-le-Nez y avait mis.

"Tapin! avance à l'ordre!"

Un tambour, à la mine effrontée, au nez retroussé et portant son tricorne sur l'oreille, dans une situation tellement rapprochée de la perpendiculaire, qu'il ne devait être maintenu que par un miracle d'équilibre, s'approcha sa caisse sur le dos.

"Tapin Beauzoeil, reprit le sergent, quand nous avons passé dedans la belle ville de Saint-Amand, ousqu'il y avait des boutiques garnies aussi proprement que dans la ville de Paris, je t'ai vu flânant à droite et à gauche en fin connaisseur. Tapin de mon coeur, qu'as-tu dans ta caisse?

—On va le voir, sergent!" répondit le tambour.

Faisant glisser sa caisse à terre avec précaution, il détacha les tirants de la peau supérieure, et, l'ouverture étant assez grande, il plongea sa main dans l'intérieur.

"Voilà! dit-il en retirant sa main.

—Carottes!" reprit le sergent.

C'était effectivement un énorme paquet de carottes que le tambour venait de tirer de sa caisse, dans laquelle il replongea sa main.

"Voici! dit-il encore en la retirant.

—Poulet! crièrent les soldats avec admiration.

—Ce tapin est l'intelligence même, dont auquel pas un ne lui est égal!" dit le sergent.

Le tambour avait de nouveau enfoui son bras dans la caisse. On attendait avec une expression de vive curiosité. Il en retira des betteraves d'un violet d'améthyste.

"Mais, dit la vivandière en riant, ce n'est pas une caisse c'est un puits.

—Dans lequel on puise toujours! dit le tambour en enfonçant une quatrième fois sa main.

—Qu'y a-t-il encore? dit Bel-à-Voir.

—Est-ce le dernier? demanda Verrue-sur-le-Nez.

—Tire ferme!" ajouta le sergent, qui voyait le tapin faire de violents efforts, car l'ouverture pratiquée dans la peau dénouée était petite, et sans doute l'objet à faire passer était volumineux.

Enfin, le tambour triompha. Son bras se dégagea: il y eut un cri de joie sortant de toutes les bouches avec un ensemble prouvant que ce cri émanait d'un élan du coeur.

"Au dernier les bons!" cria le tambour.

Il brandissait dans les airs une épaule de mouton, mais d'un mouton gigantesque.

"Festin complet! vociféra le sergent; festin sur toute la ligne, agrément des agréments. J'ai du fromage

blanc plein ma giberne et Nanon a du nanan plein son tonneau. Allumons les feux, mes enfants: cuisinons proprement!"

Et, pour témoigner plus encore sa joie, le sergent se mit à entonner le second couplet de sa romance:

Si la hallebarde
Je peux mériter
Près du corps de garde
Je te fais planter,
Ayant la dentelle,
Le soulier brodé,
La blouque à l'oreille,
Le chignon cardé!

"Que c'est beau, cette romance du sergent, dit le tambour en cassant des branches mortes.

—Et qu'on ajoute, dit Bel-à-Voir qui nettoyait une place pour y préparer le feu, que c'est M. de Voltaire qui l'a bâclée."

Quelques instants après le feu flambait joyeusement, et les soldats, attendant l'heure du festin, se groupaient autour de la cuisine en plein air: les uns étaient étendus mollement sur l'herbe, les autres accroupis çà et là sur des troncs d'arbres renversés.

Les fusils en faisceaux se dressaient, reflétant sur leurs canons polis les rayons du soleil à son zénith. Un bruit sourd, incessant, continu régnait, dans les airs, sur une étendue de plus de trois lieues: le pas des fantassins, le galop des chevaux, le roulement des canons, celui des caissons, des chariots, le murmure incessant de ces voix de près de cent mille hommes semblaient le grondement formidable, mais encore timide d'une tempête qui va éclater. Puis à ce bruit sourd se mêlaient

des bruits éclatants : c'étaient les fanfares des trompettes, les roulements des tambours, les sons de la musique.

En ce moment, sur la route qu'avait quittée le petit peloton des *Gardes françaises*, passaient des fourgons, des charrettes, des caissons. C'était un convoi de la commission des vivres. Un commissaire des guerres et deux commissaires des vivres précédaient le convoi dans un magnifique carrosse.

“Ah ! ah ! reprit le sergent avec un nouveau soupir, nous qui manquons de sel et de vin, c'est dans ces boîtes roulantes qu'on en trouverait.

—Ce sont les charrois de la *Maison du roi !* dit le tambour

—Sont-ils gros et gras tous ces fournisseurs ! fit observer Bel-à-Voir.

–Et celui-là qui est dans la charrette couverte assis sur ses paquets.

—Avec une femme à côté de lui.

—Et une autre derrière.

—A-t-il bonne mine, hein ?

—Il est rouge comme une cerise.

—C'est un commis aux vivres.

—Qu'est-ce qu'il peut avoir dans sa carriole ? dit le sergent.

—Des bonnes choses sans doute, répondit Bel-à-Voir. Ah ! ils sont heureux, ces pot-au-feu là !

—Tiens ! fit la vivandière.

—Quoi donc, Nanon ? demanda le sergent.

—Il y a un panier plein de bouteilles, là, dessous la charrette !

—C'est ma foi vrai, dit Verrue-sur-le-Nez !

—Vertuchoux ! murmura le sergent en se frisant la moustache, j'entrerais volontiers en conversation avec ces flacons.

—Hum ! s'il y avait un moyen !”

Le sergent et la vivandière échangèrent un signe d'intelligence.

"Dam!" fit Nanon.

La charrette, qui occupait si fort l'attention des soldats, arrivait alors précisément en face du petit bois. Elle s'arrêta soudain. Il y avait un temps d'arrêt dans la marche du convoi.

XI

LA CHARRETTE.

Cette charrette, le point de mire des regards, était longue, grande, montée sur quatre roues énormes comme les voitures flamandes et recouverte d'une ample bâche en toile cirée formant cintre. Sous la voiture, il y avait une grande caisse en forme de quadrilatère, à claire-voie, et suspendue au f[illegible]d [illegible] la charrette par quatre grosses cordes placées à chaque angle. Quand la charrette roulait, la caisse subissait un balancement perpétuel. C'était [illegible] cette caisse que Nanon la jolie vivandière des [illegible] françaisees, avait aperçu le panier de bouteilles de [illegible]

Deux chevaux attelés en flèche traînaient ce véhicule, conduits par un cocher placé sur un siège, sorte de niche élevée maintenue par quatre tiges de fer à la hauteur du dôme de la couverture.

Cette voiture avait son intérieur encombré de paquets, de ballots et de caisses.

Sur la banquette de devant était assis un homme et une femme.

Gros, gras, ventru, les bras courts, les m[illegible]ns larges, les jambes épaisses, les pieds plats, la face rubiconde à triple menton, le cou très court et les épaules carrées, tel était le portrait du personnage qui paraissait avoir quarante ans.

La femme assise près de lui était petite de taille, sèche et maigre. Elle était vêtue en bourgeoise coquette, désirant par le brillant de sa toilette, faire oublier sa laideur aux autres et surtout à elle-même.

Une autre femme assise sur la banquette du fond, était un peu plus jeune et beaucoup plus jolie que sa compagne. Costumée tout aussi coquettement, elle avait la mine éveillée, de beaux yeux bleus, et de longs cheveux châtain-clair qui heureusement pour eux étaient, en leur qualité de cheveux bourgeois, absolument privés de la poudre.

La voiture était toujours arrêtée.

"Ventrebleu! corbleu! morbleu! dit le sergent Bel-à-Voir de façon à être entendu, voici un honnête fournisseur des vivres qui occupe une place digne d'envie. Deux belles! L'une à droite et l'autre à gauche.

—Et dire que ces charrois qui transportent de si belles femmes contiennent de si bonnes chosese! car il y en a du nanan dans tous ces ballots et ces paquets entassés.

—Le commis aux vivres a un bien bon air!" ajouta Nanon.

Le bourgeois sourit, rougit et parut embarrassé. La voiture demeurait toujours stationnaire. Il devait y avoir un empêchement à la marche des charrois, car l'immobilité se prolongeait jusqu'aux deux extrémités de la ligne du convoi.

Le bourgeois regardait de tous les côtés avec une certain anxiété. Il se leva come s'il eût voulu descendre, mais la hauteur du véhicule et la difficulté d'un seul marchepied le fit hesiter.

Ses yeux rencontrèrent ceux de Fanfan-la-Tulipe:

"Monsieur le sergent, dit-il, je voudrais bien que vous ayez l'obligeance de m'aider à descendre de là.

—De la voiture? Rien de plus facile. Donnez-moi la

main... Là!... Sautez! N'ayez donc pas peur! je réponds de vous!... Mais sautez donc."

Le bourgeois hésitait encore.

"Eh hop!" cria Fanfan.

Le bourgeois poussa un cri. Impatienté de l'hésitation et de la lenteur du bourgeois, le sergent lui quittant brusquement la main, l'avait saisi par les jambes et l'enlevant avec une facilité dénotant une puissance nerveuse peu commune il l'avait déposé à terre.

"At! dit le bourgeois avec admiration, que vous êtes fort!

—Suffisamment! j'en enlèverais quatre comme vous!

—Quatre comme moi! mais je pèse tout net cent soixante-douze et demie: Et c'était à la foire Saint-Germain, mêmement que ce jour-là j'ai vu un homme devant le théâtre des Grands-Danseurs qui cassait des barres de fer comme je casserais une allumette, et je crois que vous les casseriez, vous, sergent, encore plus facilement encore!

—Je casse tout ce qu'on veut, estimable fournisseur, mais ce que je casse le mieux c'est le goulot d'une bouteille comme celles qui sont dans ce panier, là, sous la charrette.

—Ah! dit le bourgeois, il y a du bon vin, là dedans! du vin excellent!

—Ah! jarnidieu! je l'avais deviné!

—Vrai?

—En vous voyant, je me suis dit: voilà un intrus qui doit se connaître en bon vin!

—Et pourquoi?

—Vous en avez la mine, cadédis! Ah! mille bombes! vous avez tout l'air d'un gaillard, et je me connais en hommes, vertuchoux! aussi bien que je me connais en belles!"

Et Fanfan-la-Tulipe caressant fièrement sa moustache, glissa un regard tendre sur le visage de Nanon,

puis entourant la taille de la vivandière, il se mit à chanter à tue-tête:

Narguant tes compagnes,
Méprisant leurs voeux,
J'ai fait deux campagnes
Rôti de tes feux.
Digne de la pomme
Tu reçus ma foi;
Et jamais rogomme
Ne fut bu sans toi!

"Non, jamais, au grand jamais, ma jolie Nanon, ma vivandière d'amour, poursuivit le sergent, je ne boirais sans toi de rogomme, eussé-je à ma disposition ce panier attrayant contenant ces bouteilles à la vénérable apparence.

—Après cela. dit la vivandière, peut-être monsieur te les offrira-t-il?

—Il nous les donne! vociféra Verrue-sur-le-Nez.

—Ah! le brave homme?

—Nous allons boire à sa santé!

—Mais... mais... balbutia le bourgeois, je vous assure que... je vous affirme...

—Des bouteilles comme celles-là! dit le Tapin qui, se glissant sous la voiture, avait plongé sa main dans le panier.

—Laissez cela! cria le bourgeois.

—Il les regarde! dit le sergent. Laissez ce tambour contempler ce bon vin, ce sera sa consolation."

Les soldats entouraient la charrette et paraissaient disposés à imiter l'exemple du tambour.

"Mais, monsieur Roupart, remontez donc! cria l'une des femmes d'une voix aigre.

—Ma bonne amie, je...

—Remontez donc ! Mon Dieu ! êtes-vous bête ! Pourquoi êtes-vous descendu ?"

Roupart se rapprocha du marchepied de l'air le plus piteux.

"Nous séparer de ce brave fournisseur quand la cuisine est faite, que le dîner va être servi, dit Fanfan-la-Tulipe, et que nous pouvons avoir le loisir de casser une croûte ensemble !

—Nous trinquerons !" dit Nanon.

En ce moment le carrosse qui contenait le commissaire des guerres et les deux commissaires des vivres et qui était en tête du convoi, quitta la ligne, tourna sur lui-même et revint sur ses pas.

Huit commis suivaient dans une autre voiture. Il y eut un moment d'arrêt. Roupart s'approcha de la voiture contenant les commis.

"Bonjour, monsieur aint-Amand, dit-il en faisant une courbette.

—Tiens ! c'est vous, Roupart ! répondit le commis en souriant.

—Est-ce que nous allons rester là longtemps ?

—Mais le temps du défilé du corps du comte d'Estrées qui nous bar.. la route. Il y en a au n oins pour deux heures.

—Ah ! mon Dieu ! mais nous ne serons que dans quatre heures à Antoing alors

—Pas avant !"

Les voitures se remirent en marche et s'él.ignèrent rapidement.

"Deux heures ici !" répéta Roupart.

Il secout tristement la tête à plusieurs reprises, puis il regarda sa femme dont les prunelles flamboyaient.

"Nous ne pouvons déjeuner qu'à Antoing, dit-il.

—Et je meurs de faim, moi ! dit Mme Joncières.

—C'est de la faute de M. Roupart ! reprit Ursule.

—Comment ! ma faute ?"

Fanfan-la-Tulipe qui n'avait pas quitté sa place et qui causait depuis quelques instants avec Nanon, Bel-à-Voir et Verrue-sur-le-Nez, s'approcha de la charrette, et saluant respectueusement Ursule Roupart et Mme Joncières avec un geste empreint de grâce:

"Mesdames, dit-il, tout à l'heure nous avons plaisanté, mais il ne faut pas vous rappeler ces plaisanteries ni nous en garder rancune. On est soldat, cela veut tout dire. Quant à votre vin, il ne court aucun risque et, à cet égard, vous pouvez dormir tranquilles sur les deux oreilles si vous en avez envie. Mais il ne s'agit pas de cela, il s'agit d'autre chose..."

—Il s'agit, dit vivement Nanon en s'avançant à son tour, que cette dame a dit qu'elle avait grand'faim et vous aussi. Nous avons là notre déjeuner qui cuit à côté, et si vous voulez le partager...."

Ursule et Armande Joncières se regardèrent mutuellement sans répondre.

"Oh! reprit Nanon, il ne faut pas hésiter. A la guerre comme à la guerre. Nous vous offrons de bon coeur, acceptez de même.

—Vous avez l'air si aimable, madame la vivandière, dit Armande, que j'accepte.

—Et moi aussi, dit Ursule.

—Alors, reprit Fanfan, donnez-moi la main pour descendre."

Il enleva successivement les deux femmes et les déposa à terre. Ursule était près de son mari:

"Vous serez donc toujours aussi bête, lui dit-elle à l'oreille.

—Comment? dit Roupart.

—Vous avez eu la niaiserie de refuser du vin à ces messieurs des Gardes françaises qui nous comblent de politesses.

—Mais, ma chère Ursule, j'ai craint que tu ne me grondes."

Ursule haussa les épaules. Roupart hésita, puis touchant le bras du sergent:

"Monsieur le sergent, dit-il, le vin est dans le panier, et si vous voulez...

—Nous voulons bien! dit Fanfan. Eh! Bel-à-Voir, Tapin, Verrue-sur-le-Nez! à la cave!"

Tous les soldats accoururent avec empressement, et ils se mirent à déboucher la bâche en arrière de la charrette, tandis que Nanon emmenait Ursule et Armande et les conduisait dans le petit bois où la cuisine était préparée.

La Grenade veillait à tout avec l'intelligence d'un ancien aide de cuisine.

"Nous avons du monde à déjeuner, dit Nanon en arrivant.

—Le couvert est mis," répondit la Grenade.

Et, effectivement, sur l'herbe verte étaient rangées symétriquement de grandes feuilles de chou destinées à faire l'office d'assiettes. Le pain était coupé et un morceau était placé devant chaque feuille. D'autres feuilles doubles roulées en cornets et attachées avec des cordelettes étaient près du pain et devaient servir de coupes pour boire l'eau que contenaient quatre bidons.

Deux choux entiers, creusés dans le milieu, figuraient les plats. Des bâtons amincis imitaient adroitement les fourchettes chinoises.

"Mais c'est charmant, dit Ursule.

—C'est merveilleux d'adresse!" ajouta Armande.

Jean-la-Mête et deux autres Gardes françaises arrivaient portant des brassées de hautes herbes. C'était pour faire des sièges moelleux aux dames.

"Ce n'est pas M. Roupart qui aurait ces idées-là! dit Ursule. Il nous laisserait mourir de faim, lui, sans seulement se décarcasser pour l'empêcher!"

XII

LE DEJEUNER.

"Quatrième couplet!" dit Fanfan-la-Tulipe.

Et il entonna de la même voix dont il venait de chanter les trois premiers:

Tiens, serre ma pipe
Garde mon briquet,
Et si la Tulipe
Fait le noir trajet,
Que tu sois la seule
Dans le régiment
Qu'ait le brûle-gueule
De ton cher z'amant!

Et retirant sa pipe de sa bouche:

"Nanon, reprit le sergent, tu la garderas si je suis tué demain, pas vrai?

—Voulez-vous ne pas dire cela! dit Armande en frissonnant. Supposer qu'on peut mourir?

—Ah! bah! c'est notre affaire à nous autres soldats! On pense à cela comme à s'aller coucher. A propos, continua le sergent en se troussant la moustache. En quelle qualité suivez-vous l'armée?

—Moi, dit Roupart, je suis fournisseur... à peu

près : tel que vous me voyez, je suis dans la bonneterie, la chemiserie et le maillot.

—Et Madame votre épouse vous accompagne ?

—Comme vous voyez.

—Et vous, Madame ? continua le sergent en s'adressant à Mme Joncières.

—Moi, dit Armande, je suis dans la parfumerie.

—Ah ! mais on ne se parfume pas à la guerre.

—Aussi ne suis-je pas venue pour faire du commerce.

—Pour vous promener ? demanda Nanon.

—Pour accompagner une pauvre jeune fille qui partait avec son père.

—La fille d'un soldat ?

—Non, la fille du coiffeur du roi, de M. Dagé.

—Ah ! le coiffeur vient à l'armée.

—Sans doute, puisque le roi y vient.

—Ah ! c'est juste, dit le sergent, mais pourquoi le coiffeur a-t-il amené sa fille ?

—C'est elle qui a voulu venir, dit Ursule, pour voir son frère qui est soldat lui.

—Ah ! Dans quel régiment ? demanda Fanfan-la-Tulipe.

—Dans le régiment des Grenadiers de France, la compagnie du comte de Hauteroche.

—La compagnie du comte de Hauteroche ! dit Nanon. J'ai donné à boire hier aux soldats.

—Alors vous avez peut-être vu Roland, dit Armande. Un grand garçon, beau et bien fait, châtain-blond et l'air bien triste.

—Et des mains blanches, et la peau blanche ?

—Oui !

—Ah ! je l'ai vu. Je crois bien qu'il a l'air triste, le pauvre garçon. Ses camarades disent qu'il ne parle jamais et qu'il ne désire qu'une chose, c'est se faire tuer !

—Il est donc bien malheureux ?

—Abominablement. Il aimait une jeune fille dont il est séparé à jamais; mais, pour bien comprendre, il faut que vous sachiez tout.

—Dites vite! s'écria Nanon. Il m'intéresse beaucoup ce garçon.

—Voici l'histoire, reprit Armande. M. Dagé le coiffeur du roi, a deux enfants: son fils Roland et sa fille Sabine. Roland avait un ami qui s'appelait Gilbert, qui, lui, a une soeur nommée Nicette. Eh bien! Gilbert aima Sabine et Roland aima Nicette.

—Tiens, c'était gentil, les deux amis qui allait devenir frères!

—Les mariages etaient convenus, quand un accident est arrivé à Sabine: elle a failli être assassinée...

—Et par qui?

—On n'a jamais su. Elle a été malade, elle a guéri, et les mariages allaient avoir lieu, quand une nuit, en revenant du bal de l'Hôtel-de-Ville, où Nicette et Sabine avaient vu le roi, qui avait été bien aimable pour elles, elles ont été enlevées dans un fiacre. Sabine a pu se sauver, mais Nicette n'est pas revenue...

—Qui les avait enlevées?

—On ne sait pas non plus.

—Et elle n'est pas revenue?

—Hélas! on a retrouvé son cadavre dans la Seine. La voiture qui l'enlevait est tombée à l'eau par accident sans doute, Nicette est morte.

—Ah! quel malheur! Il y a longtemps que cela est arrivé?

—Deux mois au plus. Roland est désolé. Son chagrin a pris de telles forces, qu'il a voulu quitter Paris; et pour en finir, sans attenter lui-même à ses jours, il s'est fait soldat. Il a juré de se faire tuer à la première bataille.

—Ah! ça, c'est facile.

—Oui! dit le sergent; mais une fois qu'il sera au

feu, il pensera à se défendre et non à se laisser tuer! Il oubliera tout pour ne songer qu'à la gloire.

—Dieu vous entende! dit Armande. Mais je n'ose l'espérer. D'ailleurs, ce malheur n'a pas été le seul. En présence du fatal événement, Sabine et Gilbert n'ont plus songé à leur mariage. Quand l'entrée en campagne a été décidée, Roland est parti et Dagé a reçu l'ordre d'accompagner le roi. Alors Sabine aussi a voulu absolument partir. "Puisque mon frère veut mourir, disait-elle, je veux, moi, le voir, jusqu'à sa dernière heure; et si on le rapporte blessé, je veux être là pour le soigner et recevoir son dernier soupir." La résolution de Sabine fut inébranlable. Gilbert était absent: lui aussi, ne renonçant pas à tout espoir, met tout en oeuvre pour retrouver sa soeur, car il prétend ne l'avoir pas reconnue dans le cadavre trouvé dans la Seine. Sabine me supplia de l'accompagner; je ne pouvais la laisser partir seule; elle était souffrante, désolée; elle avait besoin de soins et de consolations... J'ai tout planté là et je suis venue avec elle.

—Ah! dit Nanon avec émotion, vous êtes une brave femme! Laissez-moi vous embrasser."

Et elle baisa Armande sur les deux joues.

"Vous savez? dit Fanfan-la-Tulipe, si vous avez besoin jamais de moi ou de ceux qui sont ici, faudrait le dire: on se ferait couper en quatre!

—Voire même en huit! dit Bel-à-Voir.

—Mais, reprit Nanon, où est-elle cette pauvre demoiselle Sabine?

—Elle est restée à Saint-Amand, répondit Mme Joncières. Elle était si souffrante, qu'elle n'a pas pu aller plus loin. J'ai voulu rester près d'elle, mais elle m'a supplié à deux genoux, en pleurant, de suivre l'armée pour voir son frère. "Vous saurez quand on se battra, m'a-t-elle dit. Jurez-moi que vous me ferez prévenir la veille du jour de la bataille, et, ayant confiance en

vous, je me soignerai jusque-là et je me reposerai." Je fis le serment qu'elle demandait. "Mon père va arriver après-demain avec le roi, a-t-elle dit encore, je le verrai. Si je suis assez bien, il me mènera près devous; sinon je demeurerai ici, mais suivez l'armée et voyez chaque jour Roland." J'ai promis de faire tout ce qu'elle voulait que je fisse, poursuivit Armande, et je suis partie avec mon amie Ursule et son mari. Nous avons quitté Saint-Amand cette nuit."

Armande s'était arrêtée et tous les regards étaient fixés sur elle.

"Quel malheur que ce garçon ne soit pas dans les Gardes françaises, dit Fanfan-la-Tulipe.

—Pauvre jeune homme! pauvres demoiselles! pauvre famille! Qu'est-ce qu'ils vont devenir, maintenant?" dit Nanon avec une expression douloureuse.

En ce moment, le son des tambours et celui des trompettes retentirent dans la plaine.

"On bat le ralliement et on sonne le rappel, dit le sergent, et il va falloir nous remettre en marche! Heureusement que le déjeuner est fini et bien fini!"

Les soldats se levèrent.

"Le couvert sera vite enlevé! fit observer le Tapin.

—Vive le roi! cria Fanfan-la-Tulipe en vidant son verre.

—Vive le roi!" répéta-t-on.

Le temps d'arrêt était expiré et l'armée entière se remettait en marche. Le convoi des commissaires de guerre devait attendre que les régiments furent passés. Roupart s'était rapproché de sa femme.

"Bonne chance! cria le sergent, et après la bataille nous déjeunerons ensemble."

Nanon serrait la main d'Armande et embrassait encore la jeune et aimable femme.

"Je suis vivandière aux Gardes françaises, dit-elle en la regardant bien en face avec une grande expression

de tendresse. Si jamais je peux vous être utile pour la pauvre jeune fille ou pour son père, comptez sur moi, entendez-vous, comme sur une autre vous-même! Pendant la bataille je peux vous rendre de grands services!

—Oh! oui! dit Armande très émue.

Je préviendrai la vivandière des grenadiers qui est mon amie. D'ailleurs, les Grenadiers de France et les Gardes françaises combattent presque toujours côte-à-côte.

—Vous veillerai sur Roland pendant le combat?

—Je vous le promets. Je vous aurai vue avant et je vous placerai à l'ambulance pour vous retrouver en cas de besoin s'il est blessé.

—Ah! tenez! dit Armande avec des larmes dans les yeux. Il faut que je vous embrasse encore!

—Bien volontiers."

Et les deux femmes s'étreignirent et s'embrassèrent avec effusion.

"En voiture! Armande! cria Ursule.

—A vos armes!" commanda Fanfan-la-Tulipe.

Et tandis que ses hommes reprenaient leurs fusils, le sergent se remit à chanter:

Malgré la bataille
Qu'on livre demain,
Çà faisons ripaille
Charmante Catin!
Attendant la gloire
Prenons le plaisir
Sans lire au grimoire
Du sombre avenir!

XIII

LA NUIT DU 9 MAI.

C'était sur la rive droite de l'Escaut, dans la partie de la plaine resserrée entre Antoing et le bois de Barri, et au centre de laquelle est le village de Fontnoy, qu'étaint campés les deux tiers de l'armée française. L'autre tiers occupait toute la rive gauche de l'Escaut. La communication entre les deux rives était facilement établie par un pont assez large pour que la cavalerie et l'artillerie y passassent, et qui aboutissait au petit bourg de Calonne, bâti sur la rive gauche. Ce soir-là, il était dix heures, et on était le 9 mai 1745.

Dans les deux camps toutes les lumières étaient éteintes afin de ne pas permettre à l'ennemi de voir ce qui pouvait s'y passer. Un profond silence régnait. Les sentinelles et les postes avancés veillaient seuls; l'armée entière retrempait dans le sommeil les forces dont elle allait avoir besoin.

A Calonne seulement, il y avait quelques fenêtres éclairées. Devant la porte de la maison placée près du pont, se tenait un groupe de soldats immobiles et silencieux. C'étaient des Gardes du corps. Leurs chevaux étaient attachés à des anneaux scellés dans la muraille de la maison. Cinq valets promenaient au pas cinq autres chevaux tout harnachés, allant et venant sur le bord du fleuve sans s'éloigner de la maison.

Deux hommes appuyés sur le parapet du pont causaient à voix basse. Ces deux hommes étaient sombrement vêtus; ils portaient de grandes bottes et une longue épée.

"Vous n'avez pas perdu de temps, mon cher Tavanne, pour arriver aussi vite! disait l'un.

—J'ai crevé trois chevaux, mon cher Créqui, mais j'en eusse crevé dix pour arriver à temps. Corbleu! si on s'était battu sans moi je ne me serais jamais consolé.

—Ah! dit Créqui. Le roi!"

Il y eut un grand mouvement parmi ceux qui étaient là. Le roi venait de franchir le seuil de la maison: les Gardes du corps s'étaient élancés sur leurs chevaux et avaient pris rang. On amena les chevaux du roi et du dauphin et ceux des princes et des seigneurs.

Le maréchal de Saxe s'avançait près du roi. Il paraissait marcher avec peine.

"Restez, mon cher Maurice dit Louis XV en posant le pied dans l'étrier.

—J'accompagne le roi! répondit le maréchal.

—Vous êtes souffrant: vous avez fait dix fois plus que vous n'eussiez dû faire, il faut prendre du repos. Après demain nous aurons tous besoin que vous ayez toutes vos forces.

—La force de l'armée est dans votre présence, sire.

—Et la victoire dans vos mains, maréchal."

Et comme on faisait approcher le cheval de Maurice de Saxe:

"Restez! ne venez pas! reprit Louis XV.

—Je suis désolé de désobéir à Votre Majesté, répondit Maurice, mais je ne la quitterai pas.

—Allons, dit le roi en souriant, faites ce que vous voudrez, monsieur. Vous êtes ici le maître."

Le roi, le dauphin, le maréchal, les princes et les seigneurs montèrent à cheval. Maurice était à la gauche du roi et le dauphin à sa droite.

On était à la tête du pont.

"Sire, dit le maréchal, ne traversons pas encore le pont : suivons la rive gauche de l'Escaut et visitons les corps de réserve. Ensuite nous reviendrons à l'armée active.

—Commandez, maréchal, nous obéirons."

Maurice se rapprocha du roi.

"Sire, reprit-il à voix basse, il faudrait que Votre Majesté congédiât les Gardes du corps d'escorte dont elle n'a que faire au milieu du camp, et la plupart des gentilshommes qui l'entourent en ce moment.

—Pourquoi ?

—Parce que personne n'est informé de la visite nocturne que vous allez faire, sire, et qu'il est très important que nous surprenions les corps, les sentinelles, les postes avancés dans leur état de veille ordinaire.

Le roi fit un signe affirmatif. Se retournant sur sa selle, il appela du geste le chef des Gardes du corps et il lui donna à voix basse un ordre rapide.

Le capitaine commandant revint vers ses hommes. Quelques instants après ils rentraient tous dans la maison qui faisait face au pont et dont Louis XV avait fait depuis deux jours sa résidence royale.

Le roi s'adressant alors à ceux qui l'entouraient :

"Messieurs, dit-il, votre service est fini pour cette nuit. Prenez chacun le repos nécessaire pour supporter dignement les fatigues glorieuses qui nous attendent. Je ne retiens auprès de moi, pour cause de service, que MM. de Conti, de Noailles, de Richelieu, de Grammont, de Créqui, de Tavanne et d'Argenson."

Tous les gentilshommes non nommés saluèrent le roi sans mot dire et se retirèrent.

Le roi, placé entre Maurice et le dauphin, s'avançait au petit pas de sa monture, regardant et examinant attentivement tout autour de lui. Le prince de Conti et d'Argenson, le ministre de la guerre, venaient ensuite.

Derrière eux, à quelques pas, s'avançaient MM. de Noailles, de Richelieu, de Grammont, de Créqui et de Tavanne.

Le petit cortège atteignit la dernière maison de Calonne, la dépassa et tourna à gauche, remontant le cours de l'Escaut. Six mille hommes étaient campés là. Le camp était parfaitement organisé.

"Sire, dit le maréchal, en guerre, la première chose qu'il faut prévoir, c'est la défaite. En cas d'insuccès un général doit être en mesure d'assurer la retraite et d'avoir la faculté de rallier facilement ses troupes.

—C'est sagement penser! dit le roi en approuvant avec un signe de tête.

—La bataille va avoir lieu sur l'autre rive de l'Escaut, continua Maurice. La rivière est une barrière infranchissable, et nous possédons le seul pont qui peut aider à la franchir.

—Le pont de Calonne?

—Oui, sire. J'ai fait établir, en avant du pont, une tête en double couronne et j'ai gardé ici la réserve. Quand la bataille aura lieu, vous serez sur l'autre rive, s..., mais si le danger devenait imminent, vous devriez aussitôt, ainsi que monseigneur le dauphin, vous retirer par ce pont, sous les retranchements duquel, l'armée, de si près qu'elle fut poursuivie, pourrait se rallier.

—Mais, répondit le roi, qu'est-ce que j'aperçois, là, à l'extrémité du camp, sur le bord de l'Escaut?

—Une batterie de six pièces de seize placée sur la rive du fleuve.

—Dans quel but? Nous n'avons point l'ennemi à redouter de ce côté, et le passage de l'Escaut ne paraît pas possible à tenter de l'autre rive?

—Non sire, mais, en face, de l'autre côté, est le village d'Antoing sur lequel la droite de notre armée sera appuyée.

—Oui.

—Entre Antoing et la rivière il y a le commencement de la plaine de Péronne. Si l'ennemi parvenait à tourner Antoing, ce qu'il tentera en dépit du feu des redoutes, il prendrait notre droite en queue et la placerait ainsi entre deux feux.

—C'est vrai.

—Ces six canons que j'ai fait placer là empêchent cette manoeuvre. La batterie prend la plaine de Péronne en écharpe, et je défie à une colonne de tenter le passage, car les canons sont à l'abri derrière le fleuve, et ils peuvent tirer facilement sans crainte d'être enlevés par l'ennemi.

—Ensuite, monsieur? dit le roi.

—Nous allons, sire, revenir sur nos pas, passer le pont et aller visiter Fontenoy, Antoing et les bois de Barri."

Le petit cortège fit volte face et traversant une seconde fois, en sens inverse, le camp silencieux, il se disposa à gagner la ville.

Çà et là, étendus sur la terre, autour des tentes d'officiers ou auprès de feux éteints, dormaient les soldats, leurs armes en faisceaux à leur portée. De distance en distance, des postes veillaient et partout, sur toute la ligne, des sentinelles faisaient bonne garde.

Le roi voulut faire le tour de Calonne pour se rendre compte de la situation du terrain.

Sur la gauche de Calonne étaient les charrois de l'armée, les bagages, les magasins, les entrepôts, les ambulances. Là, bien qu'il fut tard, il y avait des feux allumés. Car là où étaient campés les charrois la tranquillité n'était pas la même que là où étaient campés les soldats.

Il y avait tout un monde peu habitué à la discipline qui grouillait dans cet espace encombré par des charrettes, des fourgons, des voitures de tout genre et de

toutes sortes, par des chevaux, des ânes, des mulets, par des montagnes de caisses de ballots, de tonneaux, de sacs énormes.

Des tentes, des bâtiments en toile, d'autres en bois léger, des abris de mille espèces différentes se dressaient çà et là. Des matelas, des couvertures, des oreillers, des traversins gisaient sur le gazon, sur la route. Des chandelles plantées dans des lanternes, collées le long des troncs d'arbres, des torches piquées dans la terre, des lampions projetaient sur l'ensemble une lueur douteuse et rougeâtre, qui donnait à ce fouillis de gens et de choses l'aspect d'un véritable chaos.

"C'est curieux à voir cela ! dit le roi.

—N'avancez pas, sire ! dit vivement le maréchal. Vous allez être reconnu, et j'aurais beau dire et beau faire, vous serez acclamé avec une verve qui va réveiller le camp ennemi.

—Eh mais ! dit le dauphin. Il y a là des gens qui dansent !"

Le jeune prince (le dauphin avait seize ans alors), ne se trompait pas.

Un son de flûte, mélangé à celui d'une cornemuse, que s'efforçait d'accompagner un violon peu harmonieux, retentit derrière une cahutte de planche, et à la lueur des chandelles, on aperçut, se projetant sur le sol, l'ombre des danseurs et des danseuses battant des entrechats à qui mieux mieux.

"Ils se donnent un bal ! dit le duc de Richelieu en s'avançant.

—Ce doit être des bourgeois de Paris qui dansent là ! dit Louis XV.

—Evidemment, sire. Il n'y a qu'eux capables de sauter aussi gaiement, la veille d'une bataille.

—Sire, vous allez être reconnu ! répéta le maréchal."

Le roi voulut reculer : il n'était plus temps. A la vue

des cavaliers apparaissant dans la nuit, quelques personnes s'étaient approchées.

"Ah! dit l'une. C'est le roi!

—Le roi! répéta une autre voix.

—Le roi! dit une troisième."

Un groupe se forma autour de Louis XV avec une rapidité étonnante, et toutes les mains se levaient, tandis que toutes les bouches s'ouvraient pour crier...

"Silence!" commanda brusquement le maréchal de Saxe, en étendant son épée nue.

Le cri qui allait être lancé expira sur les lèvres. Il y eut un murmure, et ce fut tout. Le maréchal promena sur l'assemblée un regard sévère.

"Ne criez pas! le roi le défend! reprit-il."

Puis s'apercevant de l'embarras, de l'inquiétude de tous ces gens qui ne savaient pas ce que signifiait cette brusque et impérieuse défense, de saluer le monarque Bien-Aimé, le maréchal changea de ton.

"Si je vous impose silence, mes amis, dit-il, ce n'est point pour vous empêcher de manifester votre amour pour notre roi, mais c'est que vos cris, se prolongeant, éveilleraient l'attention de l'ennemi qui n'est pas loin.

—Alors, dit une voix. On peut crier tout bas, en dedans, pourvu que cela ne fasse pas de bruit?

—Oui," dit le maréchal.

La voix cria:

"Vive le roi!"

Mais ce cri de: *Vive le Roi!* fut prononcé à un diapason si peu élevé, qu'il ne pouvait être entendu à dix pas. Tous les assistants répétèrent le même cri sur le même ton.

"Très-bien!" dit le maréchal.

En ce moment une femme, se glissant dans la foule, accourut et vint se jeter à deux genoux devant le roi.

"Sire, dit-elle, accordez-moi une grâce."

Cette femme qui demeurait les mains jointes, le re-

gard suppliant, le visage inondé de larmes, c'était Armande Joncières la parfumeuse.

Louis XV la regarda avec étonnement :

"Relevez-vous ! dit-il, et dites-moi quelle est la grâce que vous sollicitez. Que voulez-vous ?

—Rien pour moi, sire répondit Armande. Il s'agit d'une fille que Votre Majesté connaît.

—Une jeune fille que je connais ?

—La fille de Dagé.

—Il s'agit d'elle ?

—Oui, sire. En ce moment elle est à Saint-Amand.

—Je le sais : Dagé me l'a dit.

—Mais ce qu'il n'a pu dire à Votre Majesté ! car il ne le sait pas, c'est que la pauvre Sabine est malade, bien malade hélas ! si malade même qu'hier elle n'a pu ni marcher, ni se tenir sur un cheval, et cependant elle veut venir, elle sait que la bataille va avoir lieu, elle sait que son frère veut se faire tuer, et elle aussi veut mourir, si elle ne vient pas pour voir une dernière fois Roland.

Dagé m'a fait part de tous ses chagrins, dit Louis XV, je n'ignore rien de tout cela, mais que puis-je faire ?

—Sire, reprit Armande après un silence, je voulais ce soir partir pour Saint-Amand avec une voiture, des matelas pour y étendre Sabine et la ramener près de nous et près de son frère. Elle est là-bas, privée de soins, et, dans l'anxiété de la bataille, elle mourra si je n'arrive à temps.

—Qui vous empêche de partir ?

—Hélas, sire ! l'artillerie a pris nos chevaux, puis il est défendu à une voiture de sortir d'ici et les routes sont gardées : si je pouvais partir je ne sais quand j'arriverais ni quand je reviendrais. Aussi je supplie à deux genoux Votre Majesté, de m'accorder la grâce d'aller chercher la pauvre Sabine.

—Quand voulez-vous partir?

—Oh! tout de suite, sire, si vous le permettez.

—Je le permets et je vais donner des ordres."

Tavanne qui, de même que les seigneurs qui accompagnaient le roi, avait tout entendu, s'avança vivement.

—Sire, dit-il, je m'intéresse beaucoup à cette petite Sabine Dagé et je serais heureux d'être chargé de l'exécution des ordres que vous voudrez bien donner.

—Faites, vicomte. Qu'on attèle sur l'heure une de mes voitures, que madame y monte, et que sous bonne escorte elle se rende immédiatement à Saint-Amand. Elle ramènera Sabine Dagé, et au retour elle l'installera dans une chambre de la maison que j'habite à Calonne et que Binet mettra à sa disposition.

—Oh! sire! dit Armande en levant ses mains jointes vers le roi.

—La Peyronie! appela Louis XV.

—Sire? répondit le chirurgien en s'avançant.

—Vous allez vous rendre à Saint-Amand...

—Désolé de vous désobéir, sire, mais je n'irai pas.

—Hein? fit le roi, avec une expression de hauteur qui fit frissonner les assistants.

La Peyronie demeura impassible.

"Sire, dit-il, simplement, je ne vous quitterai qu'après la bataille! Jusqu'à ce moment je ne vous perdrai pas de vue l'espace d'une minute."

Le roi sourit: il comprenait tout le dévouement qu'il y avait dans cette ténacité du chirurgien qui, au moment du danger, ne voulait pas se séparer de lui.

"Cette jeune fille est malade cependant, reprit Louis XV, il lui faut des soins.

—Elle en aura. Je vais donner l'ordre à un de mes aides de partir pour Saint-Amand avec madame, et il accompagnera Sabine Dagé au retour."

Le roi fit un signe d'approbation.

"Mon cher Tavanne dit le Maréchal de Saxe, puisque

vous voulez bien vous occuper de cette affaire, ayez l'obligeance de choisir l'escorte que vous enverrez, dans le régiment des Chevau-légers qui est à l'entrée de Calonne: vous y joindrez trois gardes françaises et un sergent qui monteront sur le siège de la voiture, ceux qui sont de service dans la maison du roi, cette nuit. Les sergents connaissent les mots d'ordre et les mots de passe qu'il y a à échanger cette nuit sur la route.

—C'est convenu! dit le roi à Armande qui ne pouvait retenir ses larmes de reconnaissance.

—Dans dix minutes je vais vous prendre en sortant de Calonne, dit Tavanne à Mme Joncières.

Tavanne partit au galop.

Le roi adressa de la main un salut amical à ceux qui l'entouraient, puis il s'engagea avec le dauphin, le maréchal et les seigneurs de l'escorte dans la rue de la ville qui aboutissait au pont.

"Vive le roi!" répétaient à voix basse ceux qui avaient crié déjà.

Tous étaient demeurés immobiles, les regards rivés sur le petit cortège qui disparut dans l'épaisseur des ténèbres.

Quand on ne vit plus rien, Armande et Ursule se jetèrent dans les bras l'une de l'autre avec une tendre effusion:

"Oh! dit Armande, que Louis le Bien-Aimé est Louis le bien nommé!

—Vous allez partir?

—Tout de suite!

—Pauvre chère Sabine!

—J'avais peur de la laisser là-bas!

—Elle est si malade!

—Ce n'est pas cela seulement.

—Quoi donc encore?

—Ce matin, quand j'ai quitté Sabine, j'ai rencontré un homme qui avait un visage si farouche, que cela

m'a fait peur, car ce vilain homme avait les yeux fixés sur la maison de Sabine!

—En vérité? Et quel est cet homme?

—Je ne sais pas, mais je me suis senti le coeur serré en le voyant.

—Ah! la pauvre enfant!

—Elle qui a eu tant de malheurs, vous comprenez, ma chère?

—Je crois bien! Mais heureusement que vous allez être dans une voiture du roi: il n'y aura pas de danger.

—Et puis j'aurai une escorte!

—Que je commanderai! dit une voix.

—Ah! monsieur la Tulipe!"

C'était effectivement le sergent qui venait de quitter l'abri d'un auvent en planches, derrière lequel il s'était jusqu'alors tenu caché.

"Vous étiez là? dit Roupart. Et vous n'êtes pas venu voir le roi?

—Il y avait avec le roi, le maréchal et je me suis tenu coi à l'écart sans faire un mouvement.

—Le maréchal vous fait peur.

—Non! mais j'étais de service ce soir à Calonne, j'ai mangé la consigne pour venir pincer un rigodon avec les aimables parisiennes dans ce séjour de bonheur, et si le maréchal m'avait aperçu, il m'eut reconnu, et s'il m'eut reconnu il m'eut puni sans dire: gare! Or, je connais le maréchal et il me connaît, il aurait été capable de me flanquer dans la réserve pour me punir! Fanfan-la-Tulipe dans la réserve un jour de bataille! Cré mille... tout ce que vous voudrez! j'aimerais mieux avaler mon sabre de bout en bout, savez-vous bien!

—Alors vous vous êtes caché?

—Oui. Et maitenant que Sa Majesté est passée avec le maréchal, je file et je contre file. Je pince un entrechat de longueur jusqu'au poste, un battement pour pas-

ser par la fenêtre et un chassé-croisé pour grimper sur la voiture et commander l'escorte. Je vais aller chercher la jeunesse avec vous, ma belle madame Armande et si, par hasard, nous rencontrons sur la route le particulier à la mine de chat fâché dont vous avez parlé; je le découpe aussi proprement que j'ai découpé le poulet dont auquel nous avons fait honneur ce soir!"

En achevant ces mots, Fanfan-la-Tulipe fit une pirouette, une révérence à la troisième position et, s'élançant, il disparut dans la direction de Calonne.

XIV

PROMENADE NOCTURNE

Le roi et son escorte traversaient le pont de Calonne.

"Sire, disait le maréchal, mes renseignements sont précis. L'armée ennemie est forte de cinquante-cinq mille hommes. Elle se compose de vingt bataillons et de seize escadrons hanovrien formant vingt mille hommes sous le commandement du duc de Cumberland...

—Celui qui, il y a deux ans, dit le dauphin qui écoutait et regardait tout avec une entière attention, a fait sous le roi son père, ses premières armes à la bataille de Dettinghen?

—Exactement, monseigneur, comme vous allez faire les vôtres à Fontenoy.

—Après? dit le roi.

—Le corps hollandais, reprit Maurice, sous les ordres du prince de Waldeck, se compose de quarante escadrons et de vingt-six bataillons, et enfin quatre escadrons de cavalerie légère autrichienne et quatre escadrons de hussards hongrois. C'est peu pour l'Autriche, mais ces escadrons sont commandés par un homme qui, je dois le reconnaître, a fait fort habilement la guerre en Hongrie contre les Turcs, en Italie et en Allemagne contre la France: c'est le vieux général Koenigseck. Ma conviction c'est que, sans être ostensiblement généralissime, Koenigseck a une grande influence. Les deux jeunes

princes ont dû être invités à prendre son avis et à s'éclairer de sa grande expérience. On a placé leur impétuosité sous la garde de la sagesse et on a bien fait.

—En tout, demanda le roi, l'armée ennemie se compose de?...

—De cinquante-cinq mille hommes, sire!

—Oh! dit le dauphin avec joie, alors notre armée est plus considérable.

—Oui et non! répondit la maréchal.

—Comment?

—Le roi a effectivement placé sous mes ordres cent six bataillons, soixante-douze escadrons complets et dix-sept compagnies franches, plus la Maison du Roi que le roi a amenée avec lui. Cela, en tout, fait un total de soixante-dix mille hommes, mais nous avons sur ces soixante-dix mille hommes, di-huit mille hommes devant Tournai et six mille hommes gardant l'Escaut et les frontières de la France. En somme, nous avons quarante-six mille combattants à placer en face de l'ennemi.

—Neuf mille hommes de moins que l'armée alliée! dit le roi.

—Mais ce sont des Français! dit vivement le dauphin.

—Et qui ont pour chef un général dont la gloire et l'expérience sont une large compensation. Je préfère neuf mille hommes de moins et Maurice de Saxe à la tête de mes armées."

Louis XV et sa suite atteignaient la tête du pont sur la rive droite de l'Escaut.

Le maréchal guida le roi. Ils avancèrent au milieu des soldats endormis, traversant ou franchissant les épaulements derrière lesquels les canonniers établissaient leurs pièces.

Là, ce n'était plus comme sur l'autre rive du fleuve. Là, les préparatifs du combat étaient achevés ou s'ache-

vaient avec un soin tout particulier. Sur la rive gauche, il y avait l'armée de réserve qui pouvait dormir sur ses deux oreilles, car elle n'avait rien à redouter. Sur la rive droite sommeillait, les yeux à demi-ouverts, l'armée militante qui savait l'ennemi à deux lieues d'elle.

Officiers et soldats se reposaient tout habillés, tout armés, la main sur le fusil ou sur l'épée; les cavaliers couchaient sur l'herbe, leurs chevaux au piquet devant eux; les artilleurs ronflaient sur l'affût de leurs pièces, les boulets à leurs pieds et la lance plantée près d'eux.

Les sapeurs, les pionniers, tous les ouvriers enfin et tous les hommes de ce corps si utile du *Génie* que Vauban avait fondé soixante ans plus tôt, dormaient sur les terres remuées de la veille, dans les fossés creusés devant les épaulements, leurs outils placés sous leur tête pour servir d'oreiller.

Çà et là, quelques tentes dressées et garnies à leur sommet d'une oriflamme, indiquaient la présence des lieutenants-généraux.

Tous les autres officiers couchaient à la belle étoile comme leurs soldats.

On devinait facilement qu'au moindre bruit, au moindre signal, au premier commandement, tous ces yeux allaient s'ouvrir, tous ces corps se dresser, toutes ces mains saisir les armes placées à leur portée. La surprise était impossible.

Un peu à gauche s'étendait le bois de Barri: c'était à ce bois épais et touffu qu'était adossée toute la gauche de l'armée. Le régiment des Gardes françaises, le régiment des Grenadiers de France et les Suisses occupaient le bois. A droite était le village de Fontenoy autour duquel était campé tout le centre. L'extrême droite du bois de Barri était protégée par deux redoutes nombreuses. Ces redoutes et celles du bois de Barri étaient disposées de manière à croiser leurs feux.

"Ces batteries, sire, dit le maréchal, doivent défendre

le défilé qui se trouve entre le bois de Barri et Fontenoy.

—Entrons dans ce bois! dit Louis XV."

Sur l'invitation du maréchal, le roi et le dauphin mirent pied à terre. On réveilla un soldat auquel on donna les chevaux à garder, puis les autres seigneurs demeurant en arrière, le roi et son fils s'avancèrent à pied, accompagnés seulement du maréchal de Saxe, de d'Argenson et du prince de Conti.

On approcha de la lisière du bois, à l'endroit le plus voisin des redoutes, par conséquent de la plaine et de l'ennemi. La nuit était profonde...

"Avançons doucement, dit le maréchal à voix basse, et voyons si nous pouvons surprendre les Gardes françaises ou les Grenadiers de France qui sont campés là.

Le dauphin, dont le coeur tressaillit et dont l'animation était visible, précédait presque son père.

"A mes côtés, mon fils, mais pas en avant, même sur le champ de bataille!" dit le roi.

Le dauphin rougit et ralentit sa marche.

Pour mieux tromper les sentinelles des postes de la surveillance desquelles il voulait s'assurer, le maréchal recherchait les endroits les plus ombragés, marchant avec un redoublement de précautions qu'imitaient le roi, le dauphin, le prince de Conti et le ministre de la guerre. Un religieux silence régnait dans cette partie du bois. Tout-à-coup un léger bruit retentit:

"Qui vive?" cria une voix.

Le canon d'un mousquet brilla dans l'ombre. Le maréchal fit signe au roi et au dauphin de demeurer immobiles, et sans répondre, il fit deux pas en avant.

"Qui vive?" dit une seconde fois la même voix.

Le claquement de la batterie retentit nettement.

Le maréchal, toujours sans répondre, s'avança encore.

"Qui vive?" dit la voix pour la troisième fois.

Le canon du mousquet s'abaissa rapidement dans la direction du maréchal.

"Officier! répondit Maurice.

—Halte alors, et immobile! Si vous avanciez d'un pas, fussiez-vous le maréchal de Saxe en personne, je vous enverrais une balle dans la tête."

Et sans abaisser son fusil dont le canon menaçant demeura braqué, il appela à voix haute:

"Sergent!"

Le sergent arrivait avec quatre hommes, tenant leurs fusils et prêts à faire feu.

"Avancez à l'ordre!" commanda le sergent d'une voix brusque.

Le maréchal s'avança et en approchant, il écarta son manteau.

"Monseigneur!" dit le sergent en se mettant vivement en position et en présentant les armes avec sa hallebarde.

Les Grenadiers de France imitèrent aussitôt le sous-officier avant même que l'ordre ne leur fut transmis. La sentinelle, immobile à son poste, rendait les mêmes honneurs. Le roi, le dauphin, le prince de Conti et d'Argenson se rapprochèrent. Le maréchal s'arrêta devant le grenadier placé en sentinelle et le regarda fixement.

"Si je n'avais pas répondu la troisième fois, lui dit-il, tu eusses tiré?

—Oui, monseigneur, répondit le grenadier sans hésiter.

—Ton nom?

—Roland Dagé.

—Roland Dagé!" répéta le roi en s'avançant.

Le jeune grenadier tressaillit violemment.

"Le roi!" murmura-t-il.

Louis XV s'approcha de lui.

"Vous êtes le fils d'un fidèle serviteur, dit-il. Votre

père est désolé de vos chagrins. Votre soeur est en proie à un vif désespoir, et je viens de donner l'ordre de l'envoyer chercher à Saint-Amand. Il faudra venir demain voir à Calonne votre père et votre soeur.

—Sire! dit Roland en s'inclinant comme pour s'agenouiller, ma consolation suprême sera de mourir pour vous!

—Si un boulet vous frappe, monsieur, si vous êtes tué en combattant franchement et loyalement, vous serez mort comme un homme doit mourir, mais pas autrement!"

Roland baissa la tête avec un mouvement triste.

"Monsieur Roland, continua Louis XV, si vous n'êtes ni tué, ni blessé comme un soldat doit être blessé ou tué, vous viendrez vous présenter à moi le soir même de la bataille: je vous l'ordonne!"

Roland s'inclina profondément.

"Ah! c'est vous, mon cher d'Hauteroche?" reprit le roi, en voyant arriver précipitamment un officier des Grenadiers de France.

—Sire! répondit le jeune officier, un des plus braves de l'armée, je suis heureux de voir ce soir Votre Majesté.

—Et pourquoi plus heureux ce soir qu'un autre soir?

—Parce qu'après demain on se battra, sire, et que si je suis tué, au moins je quitterai la vie après avoir dit adieu à Votre Majesté.

—Vous vivrez, d'Hauteroche, aussi n'est-ce pas adieu qu'il faut me dire, mais au revoir!

—Oh! je n'ai pas peur de mourir, sire, surtout dans une bataille comme celle qui doit avoir lieu; mais si je dois mourir, je serais encore bien heureux d'obtenir une dernière faveur.

—Laquelle?

—Baiser la main de Votre Majesté."

Louis XV tendit sa main au comte d'Hauteroche. Le

jeune officier se pencha comme pour s'agenouiller, mais le roi l'attirant vivement à lui, l'embrassa sur les deux joues.

"Oh! dit d'Hauteroche. La mort sera douce!

—Que n'ai-je vingt mille hommes comme vous! dit le roi.

—Corbleu! dit le maréchal. Vingt mille hommes comme d'Hauteroche et cent mille Anglais devant moi, je répondrai vingt mille fois de la victoire!"

Le roi adressa un geste amical à d'Hauteroche, le capitaine aux Grenadiers de France, et après avoir examiné attentivement le bois de Barri, il regagna l'endroit où l'attendaient les seigneurs d'escorte.

D'Hauteroche l'avait suivi d'un regard humide!

"Belle oraison funèbre! murmura-t-il.

—Et le roi me défend de me faire tuer exprès! se dit Roland en s'appuyant sur son mousquet."

Après avoir passé devant les redoutes de Fontenoy et avoir traversé le centre de l'armée, le roi atteignit les abords du village d'Antoing sur lequel l'armée appuyait sa droite. Plus encore que le bois de Barri et Fontenoy, Antoing était fortifié et entouré d'abattis d'arbres. De nombreux canons défendaient ces redoutes établies à la hâte, mais solidement cependant. Quand le roi eut tout vu, il tendit la main au maréchal et il lui dit ce simple mot:

"Merci!

—J'ai fait mon devoir! répondit Maurice, maintenant c'est à l'armée à faire le reste.

—Elle le fera!

On reprit la route de Calonne. Sur le pont le roi trouva Tavanne qui attendait.

"Eh bien? lui dit-il.

—Tous les ordres ont été donnés et exécutés, sire! répondit le vicomte."

Le roi continua sa marche. Arrivé à la porte de la maison qui était à la tête du pont, il salua Maurice.

"Mon cher maréchal, lui dit-il, cette nuit vous avez encore surmonté vos souffrances, j'y ai consenti, mais demain cela est différent : je vous donne l'ordre exprès de demeurer chez vous, dans votre lit, toute la journée.

—Mais sire... commença Maurice.

—La bataille n'aura lieu qu'après demain, reposez-vous demain : il le faut, c'est l'avis de La Peyronie et, je le veux!"

Quand le roi disait : *je le veux,* il n'y avait qu'à s'incliner et à obéir, à quelque rang qu'on appartînt. Le maréchal salua profondément Louis XV au moment où le roi entrait dans sa demeure, il traversa la rue et pénétra dans la maison placée en face.

En entrant dans une vaste pièce, il se laissa tomber lourdement sur un fauteuil en poussant un profond soupir. Des valets l'entouraient :

"Deshabillez monseigneur et portez-le dans son lit! dit La Peyronie qui avait suivi le maréchal sur un signe impérieux du roi.

—Qu'y a-t-il à faire? demanda Maurice.

—Ce que je vous ai dit : tout ou rien!

—Rien alors!

—C'est facile."

Et La Peyronie sortit avec sa brusquerie ordinaire.

"Une hydropisie à son troisième degré!" se dit-il à lui-même en haussant les épaules. Après cela... les émotions de la journée d'après demain remplaceront peut-être les avantages de la ponction dont il ne veut pas entendre parler! Nous verrons! Ce sera une expérience!"

Et, traversant la rue, il pénétra dans la maison qu'habitaient le roi et le dauphin.

Louis XV après avoir congédié tous les gentilshommes qui l'avaient accompagné, était demeuré seul avec

Richelieu. Il ouvrit le tiroir d'un bureau et prit une lettre cachetée qu'il donna au duc:

—Faites partir cette lettre au plus vite, mon cher duc, et en même temps, chargez le courrier de ce petit écrin."

Louis XV avait tiré de l'une de ces poches un écrin en maroquin vert:

"Qu'il remette ceci à Mme de Pompadour, en main propre!

—Je lui ferai la recommandation.

—Ah! voici mon service de nuit, dit le roi en voyant entrer ses pages de la chambre et les valets avec Binet à leur tête: Au revoir duc!

—Toutes les joies du rêve dans le sommeil, sire! répondit Richelieu.

Il salua et quitta les appartements et la maison. Il était plus de minuit lorsqu'il s'engagea dans la rue sombre et déserte de Calonne. Il gagna rapidement sa demeure qui était voisine de celle du roi. Au moment où il franchissait le seuil de sa maison, le valet de chambre qui venait de lui ouvrir, lui dit:

"Il y a quelqu'un qui attend monsieur le duc!

—Qui? demanda Richelieu.

—Un gentilhomme qui a refusé de dire son nom.

—Où est-il?

—Au premier, dans le salon."

Richelieu monta lestement les marches de l'escalier; arrivé au premier étage, il ouvrit une porte.

Dans une chambre éclairée par deux bougies seulement et fort mal meublée, était assis un homme enveloppé dans les plis d'un grand manteau. En apercevant Richelieu qui entrait, il se leva en écartant le manteau.

"Le comte de Saint-Germain! dit Richelieu avec une surprise qui n'avait rien de désobligeant. Et depuis quand êtes-vous arrivé?

—Depuis dix minutes.

—D'où venez-vous?

—De Paris.

—Soyez le bienvenu, monsieur le comte. Quel bon vent vous amène?

—Cette lettre que je suis chargé de vous remettre en main propre."

Saint-Germain tendit à Richelieu une lettre finement pliée, toute parfumée et sentant le boudoir à dix pas de distance. Richelieu la décacheta:

"Une lettre de Mme de Pompadour!" dit-il.

Il la lut attentivement, puis, laissant retomber le bras qui tenait le papier, il regarda fixement le comte de Saint-Germain dont le visage était impassible.

"Ah bah! fit-il avec une expression d'étonnement profond. C'est vrai? Et elle vous a remis cette lettre?

—Avant hier soir.

—Et vous êtes parti?

—Immédiatement.

—Peste! sa résolution a été vive."

Richelieu parut réfléchir.

"Après cela, dit-il en changeant de ton, ce peut être une excellente chose.

—Evidemment.

—Mais, pardonnez-moi ma curiosité: Pourquoi vous a-t-elle chargé de cette mission?

—Parce que le conseil qu'elle a suivi venait de moi.

—Ah! très-bien!

—Je n'ai pas voulu vous envoyer un courrier, je suis venu moi-même afin d'aplanir en route toutes les difficultés.

—Vous avez fait sagement."

Richelieu réfléchit encore, puis se redressant et tendant la main à Saint-Germain:

"Mes compliments! dit-il."

XV

LE GENERAL ANGLAIS

A cette même heure et au même instant où Richelieu, rentrant dans son logis, rencontrait le comte de Saint-Germain, cet étrange personnage dont la France entière commençait à s'occuper, une conversation mystérieuse avait lieu dans une chambre étroite et basse de plafond, deux maisons plus haut que celle du duc. C'était dans cette maison, qu'après avoir quitté le roi, le comte de Charolais était entré, et c'était dans une pièce de cet appartement qu'avait lieu la conversation.

Le comte était assis dans un fauteuil devant une table. En face de lui était un autre homme de grande et haute taille, large d'épaules et bâti en colosse. Cet homme avait la tête de forme anguleuse, le visage assez beau avec des traits profondément accentués, et une chevelure abondante, naturelle et sans poudre, lui couvrait le crâne, tandis que deux moustaches énormes, longues, pointues et fournies descendaient à droite et à gauche plus bas que le menton. Cet homme était debout et tenait plusieurs papiers à la main:

"C'est bien tout? dit-il.

—Oui," répondit le comte.

Charolais se leva.

"Quand reviendrez-vous?" demanda-t-il après un silence.

"Après la défaite de l'armée française!

—Et... alors?

—Nous partirons, prince, nous serons à Varsovie dans quinze jours et vous sur le trône, moi sur les marches du trône, je crierai: *Vive le roi!*"

Le visage du comte rougit légèrement, et ses yeux s'animèrent.

"Knès! dit-il en se levant, tu ne mens pas?

—Et pourquoi mentirais-je? Vous avez besoin de moi et j'ai besoin de vous. Nous pouvons donc compter l'un sur l'autre.

Il fit un mouvement pour sortir.

"Où allez-vous? demanda Charolais.

—Où il faut que j'aille. Et il montra les papiers.

—Que mon nom ne soit pas prononcé dans tout cela! Venez demain soir à neuf heures."

Le knès et le comte échangèrent un geste rapide, puis le knès quitta l'appartement. Il atteignit l'escalier et il le descendit avec une légèreté telle, qu'il était absolument impossible d'entendre le bruit de ses pas. Dans le vestibule, il ouvrit la porte avec une clef qu'il tenait à la main, et il sortit, glissant comme un fantôme.

Il traversa le jardin en biais e il atteignit la haie plantée du côté opposé à celle bordant la rue. Il grimpa lestement, l'enjamba, et il sauta dans un champ. Il n'avait pas fait trois pas qu'une ombre se dressait devant lui.

C'était un homme de taille petite et mince: il fit un geste rapide avec la main comme un muet qui exprime sa pensée. Le knès répondit de la même manière. La conversation silencieuse fut courte; l'homme disparut.

Le knès traversa le champ et atteignit un petit bouquet de bois situé sur la gauche de l'endroit où étaient campés les charrois de l'armée française.

Au troisième arbre, il s'arrêta; un léger craquement retentit et un petit garçon leste et agile comme un singe

glissa le long du tronc de l'arbre; il descendait des branches supérieures.

"Cette nuit à Saint-Amand!" dit simplement le knès.

L'enfant, se faufilant dans les haies comme une couleuvre, disparut sans répondre.

Alors le knès continua sa marche. Contournant le campement des charrois, il fit un long détour, puis il se rapprocha de l'Escaut. La nuit était noire et des saules bordant la rive rendaient le passage plus facile pour un homme voulant dissimuler sa présence. Le knès était beaucoup plus bas que le bois de Barri. Il était sur la rive gauche, entre ce bois et Tournai. Les feux des assiégeants étaient visibles et ceux de la ville apparaissaient à courte distance.

Se courbant pour passer sous les feuillages retombant des saules, il descendit sur le bord de l'Escaut. Des masses de roseaux encombraient cette partie du fleuve. Le knès entra dans l'eau jusqu'à mi-jambe; il se dirigea vers les roseaux et les écartant doucement, il attira à lui un léger bateau.

Il monta dans l'embarcation, il prit les rames, les dégagea, et il poussa en avant.

La lune venait de se dégager de derrière un nuage, et elle envoyait sur les eaux de l'Escaut son reflet pâle et argenté. Couché en deux dans son canot étroit et allongé, le knès n'avait point encore quitté les roseaux. Manoeuvrant dans ces touffes vertes, en homme connaissant admirablement sa route, il passait sous ces bosquets humides sans produire la moindre oscillation des tiges.

Deux fois il s'arrêta pour explorer le fleuve, mais chaque fois la lune, éclairant en plein la surface des eaux, il continua sa route sous les roseaux.

Une heure du matin sonnait à la cathédrale de Tournai, et, dans le silence de la nuit, le bruit du timbre sonore arriva jusqu'à l'endroit où était arrêté le bateau.

"Une heure! dit le knès. Il faut que je passe! Mais comment faire avec ce damné clair de lune? Ces maudits Français veillent sur les deux rives; le moindre signal donné, et je suis traqué comme un renard dans son terrier!"

Tout en se parlant à lui-même à voix basse, le knès écartait doucement les roseaux, avec précaution, et examinait l'horizon.

"Ah! fit-il, qu'est-ce que cela?"

Il apercevait une masse noirâtre se dessinant à la surface de l'eau. Cette masse, dont il était impossible de distinguer la forme, suivait le courant, obéissant au mouvement du flot qui la poussait et tournant sur ellemême à chaque obstacle qu'elle rencontrait. Le knès, écartant un peu plus les roseaux, avança la tête pour mieux voir. La masse noire arrivait lentement.

Là où stationnait le bateau, les roseaux serrés formant obstacle, le courant était plus fort dans la partie libre de la rivière: la masse noire commença donc à descendre plus vite. Le knès se baissa, prit un long croc placé au fond du bateau, et attendit que la proie qu'il convoitait fut à portée d'être saisie et enlevée.

Le moment vint: le croc happa la masse noire au passage, et le knès l'attira à lui. Cette masse était une outre énorme solidement attachée et hermétiquement fermée. Le knès la saisit et voulut l'attirer à lui dans le bateau, mais elle présenta de la résistance. Bien que surnageant, elle était fort lourde.

En ce moment la lumière de la lune disparut soudainement; un nuage poussé par le vent d'Est s'interposait entre elle et la terre; ce nuage était petit de forme et allait passer rapidement. Le knès comprit qu'il n'avait que quelques instants pour profiter de cette obscurité favorable qu'il attendait avec une si vive impatience. Poussant vivement e violemment l'outre, il la fit entrer dans une touffe épaisse de roseaux.

"Le courant ne peut l'entraîner, dit-il; je la retrouverai là au retour et je saurai ce qu'elle contient."

Dégageant la barque, il quitta les roseaux et, ramant avec vigueur, il traversa le fleuve presque en droite ligne. Au moment où il atteignait l'autre rive, la lune se dégageant du nuage apparaissait plus splendide et plus argentée.

Là ;où le knès avait abordé, il y avait une excavation assez profonde. Il y cacha son embarcation, et, sautant sur la terre ferme, il examina la campagne autour de lui. A sa droite il avait le bois de Barri, à sa gauche une grande plaine à l'extrémité de laquelle était Tournai, la ville assiégée.

Certain qu'aucun être humain n'était là pouvant espionner sa démarche, il marcha droit vers une habitation isolée, sorte de ferme qu'entourait un vaste jardin enclos de murs. La porte de cette ferme était ouverte: il entra. A peine eut-il fait un pas dans la cour, qu'un valet sortit d'une écurie voisine tenant par la bride un cheval tout sellé. Le knès 'sélança en selle et, quittant la ferme sans dire un mot, sans adresser un geste au valet, il partit au galop.

Laissant le bois de Barri à sa droite, Tournai à sa gauche, il s'avança en ligne droite vers Leuze, la petite ville qui forme le sommet du triangle dont les autres angles sont Tournai et Fontenoy.

Bientôt apparut dans la plaine, sur une étendue immense, tout un amas de tentes, de charrois et d'artillerie, avec des nuées de soldats aux uniformes éclatants. C'était le campement de l'armée anglo-hanovrienne. Au centre du camp se dressait, majestueuse, la tente du duc de Cumberland.

Cette partie de l'armée alliée menaçait le bois de Barri et Fontenoy; l'autre partie, celle des Hollandais, commandés par le prince de Waldeck, devait attaquer Antoing. Les Autrichiens occupaient le centre.

Dans ces camps, comme dans le camp français, les feux étaient éteints.

Le knès ne ralentissait pas l'allure de son cheval, il le poussait au contraire. Bientôt il arriva en vue des avant-postes. Là aussi on veillait, comme on veillait dans le bois de Barri.

Interrogé en anglais, le knès répondit dans la même langue: il donna le mot d'ordre et le mot de passe, et il entra dans le camp. Un officier vint à sa rencontre. Le knès sauta à terre. Lui et l'officier se serrèrent cordialement la main, puis l'officier, donnant l'ordre à un soldat de tenir le cheval, prit le knès par le bras et il l'entraîna rapidement.

Tous deux atteignirent et quelques minutes la tente du duc de Cumberland. Des cavaliers de la garde veillaient autour de cette tente. L' officier qui accompagnait le knès était un aide de camp du duc, aussi passa-t-il sans difficulté avec celui qu'il conduisait; tous deux pénétrèrent sous la tente.

Cett tente, admirable construction de toile, était aussi confortable qu'un Anglais, ami de ses aises, même et surtout en campagne, pouvait le désirer. Divisée par trois cloisons de toile, la tente avait une salle à manger, un salon et une chambre.

L'officier fit attendre le knès dans la salle et il passa dans le salon, servant également de cabinet de travail et de salle de conseil. Le knès demeura immobile au milieu des nombreux officiers d'état-major qui encombraient la pièce. Tous les regards étaient fixés sur lui; il ne paraissait pas remarquer cette attention dont il était l'objet. L'officier qui l'avait amené souleva la portière de toile:

"Entrez!" dit-il.

Le knès franchit le seuil du salon en s'inclinant profondément.

Le duc Auguste-Guillaume de Cumberland avait

alors vingt-quatre ans à peine. Troisième fils du roi d'Angleterre, Georges II, il s'était destiné de bonne heure au métier des armes, et en 1743, à la bataille de Dettingen, il avait été blessé au côté de son père. Nommé général en chef de l'armée anglaise sur le continent, il était, par son rang, sa position et sa puissance, le plus influent des trois chefs de l'armée alliée. Grand, bien fait, roux de cheveux, le prince anglais était bien le descendant de cet Ernest-Auguste, prince électeur de Hanovre, auquel on avait donné le surnom d'Hercule-le-Blond.

Au moment où le knès entrait dans le petit salon, le duc était assis sur un siège pliant, ayant devant lui une table ronde et basse, sur laquelle était étalé un plan de grande dimension.

"Approchez," dit-il au knès.

Celui-ci s'avança: la portière retomba derrière lui. L'aide de camp du duc était debout près du knès.

"Avez-vous réussi? demanda le duc de Cumberland après un court silence.

—Oui, prince! répondit le knès.

—Vous avez des nouvelles?

—Certaines.

—Et j'ai, moi, l'argent promis."

Le knès prit dans sa poche les papiers qu'il y avait placés chez le comte de Charolais, et il les présenta au prince anglais qui s'en saisit avec une grand empressement. Il les déplia, les ouvrit et les lui. Puis, relevant la tête, il braqua ses regards sur le knès avec une fixité perçante. Le knès supporta le poids de ses regards avec une impassibilité complète.

"Ces détails sont exacts? dit le duc en frappant sur les papiers.

—Parfaitement exacts, prince.

—Quand ces déterminations ont-elle été prises?

—Ce soir même: il y a trois heures à peine, au grand

conseil de guerre qui a eu lieu à Calonne. Ce conseil, auquel assistaient le maréchal de Saxe, le prince de Conti, le duc de Noailles et tous les lieutenants généraux de l'armée, a arrêté le plan de la bataille."

Le duc de Cumberland avait repris les papiers et il lisait avec une attention profonde:

"Soixante-dix mille Français, se dit-il, c'est bien cela. Mais dix-huit mille à Tournai, six mille à Calonne, de l'autre côté de l'Escaut!... Quarante-six mille hommes en face de nos cinquante-cinq mille! Toutes les chances sont pour nous!"

Le duc s'était levé et il parcourait le salon: puis s'arrêtant brusquement devant l'aide de camp demeuré immobile à la même place:

"Mon cher Campbell, dit-il, veuillez faire appeler sur l'heure, je vous prie, lord Charles Hay, le capitaine au régiment des Gardes royales.

—Faut-il ramener lord Hay avec moi? demanda l'aide de camp.

—Oui, mon cher Campbell!"

L'aide de camp salua et sortit précipitamment. Le duc de Cumberland reprit sa place sur le siège pliant, et, reprenant les papiers, il les examina avec une attention plus grande:

"Oui," se dit-il a lui-même comme un homme qui discute intérieurement, posant devant sa raison tous les *pour* et tous les *contre*.

Il écarta les papiers et se pencha sur le plan. Saisissant un instrument long et aigu en forme de poinçon, il le promena lentement sur le plan, faisant çà et là des légères piqûres. L'aide de camp souleva la portière et rentra.

"Milord Charles Hay, dit-il, attend les ordres de Votre Grâce!

—Qu'il entre!" dit le duc.

Lord Hay, capitaine aux Gardes anglaises, ce gentle-

man touriste que nous avons rencontré à Paris au bal de l'Hôtel-de-Ville, la nuit du triomphe de Mme d'Etioles, pénétra dans le salon du duc de Cumberland.

"Bonsoir, Charles, dit le prince en tendant familièrement la main à lord Hay. Comment va?

—Toujours bien, milord duc, répondit le capitaine, quand il s'agit du service de l'Angleterre.

—Mon cher Campbell, reprit le duc en se tournant vers l'aide de camp, veuillez emmener avec vous cet homme, mettez-le aux mains des *horseguards*, et qu'il ne puisse communiquer avec qui que ce soit jusqu'à ce que j'aie donné l'ordre contraire."

Lord Campbell adressa un geste impérieux au knès: "Venez," dit-il.

Le knès fit un pas, et s'arrêta:

"Prince, dit-il au duc de Cumberland, il faut absolument que dans une demi-heure je sois libre ou mort.

—Ah! fit le duc, pourquoi?

—Je ne puis répondre, mais ce que je suis en mesure d'affirmer, c'est que la cause qui me fait exiger ma liberté est absolument étrangère à la bataille qui va avoir lieu."

Et après un nouveau silence:

"Prince reprit le knès, je le répète: il faut que dans une demi-heure je sois libre ou mort.

—Eh bien! vous serez libre ou mort, monsieur, répondit le prince.

—Bien!" répondit le knès.

Et saluant profondément le duc, il fit signe à l'aide de camp qu'il était à ses ordres. Tous deux sortirent alors du salon.

Demeuré seul avec lord Hay, le duc de Cumberland, sans mot dire, lui tendit les papiers que lui avait remis le knès. Lord Hay les prit, les lut et fit un mouvement de surprise:

"Est-ce vrai? dit le duc.

—Oui! répondit lord Hay.

—Alors, montez à cheval, mon cher Charles, courez auprès du prince de Waldeck et du général Koenigseck et priez-les de se rendre immédiatement ici. Vous leur direz que j'ai des communications de la dernière importance à leur faire."

Lord Hay partit précipitamment. Le duc de Cumberland revint vers la table sur laquelle étaient les papiers et le plan de la plaine de Fontenoy.

"Si ces renseignements sont exacts, dit-il, le centre de l'armée est plutôt appuyé sur Antoing que sur le bois de Barri..."

Il alla soulever la portière qui servait de porte:

"Où est lord Campbell? demanda le duc.

—Me voici, prince! répondit l'aide de camp qui en ce moment entrait dans la salle.

—L'homme que vous avez amené?

—Est sous bonne garde.

—Envoyez l'ordre qu'on l'amène vers moi."

Et le duc laissa retomber la portière. Quelques instants ne s'étaient pas écoulés que lord Campbell faisait rentrer le knès dans le cabinet de travail du duc. Le duc regarda fixement le knès.

—Ecoute! dit-il, si tu es de bonne foi, si tes renseignements sont exacts, tu auras acquis à jamais la protection du gouvernement anglais! Si au contraire, tu nous trompes, tu mourras."

Le knès se croisa les bras sur la poitrine avec un geste de grande dignité. Le duc ne l'avait pas quitté un seul instant des yeux.

"Prince Trespatky! lui dit-il, vous êtes libre!"

Le knès s'inclina profondément.

XVI

LE SAULE.

Enveloppé dans les plis de son grand manteau, le knès avait traversé le camp anglais sans adresser une parole à l'officier qui l'accompagnait. Il atteignit l'endroit où il était descendu de cheval : un soldat se promenait à peu de distance tenant l'animal par la bride. L'officier adressa, en anglais, quelques mots au soldat et au sous-officier qui commandait l'avant poste, puis il salua le knès et il se retira.

Le knès monta à cheval et quitta le camp sans rencontrer le moindre obstacle. Reprenant en contre-sens la même route qu'il avait prise pour venir, il traversa la grande plaine qui s'étend du bois de Barri à Leuze et à Tournai.

La nuit était devenue plus noire, plus obscure, plus profonde. Bientôt il atteignit la porte de la ferme. Cette porte était encore ouverte. Il entra...

Le même homme, qui avait mené le cheval au knès, veillait dans la cour. Le knès mit pied à terre. Sans s'occuper ni du cheval ni de l'homme, il quitta la ferme et reprit à pied le sentier qui conduisait à l'Escaut. Des haies vives, de hautes herbes, des bouquets de bois touffus abritaient ce sentier tracé en contre-bas des champs. On entendait le murmure incessant du fleuve. Bientôt

on aperçut les rides d'écumes blanches se dessinant sur la teinte noire des eaux.

Le knès posa le pied sur le surplombement de terrain sous lequel il avait caché son bateau et, se baissant, il se laissa glisser sur la berge humide.

Il prit la corde et tira doucement: le batelet glissa et s'approcha... Le knès passa rapidement la corde de la main droite dans la main gauche, et saisissant un pistolet, il se recula d'un pas...

C'est que dans le fond de la barque, le knès venait d'apercevoir une ombre noire étendue, et que cette ombre était celle d'un homme. Les craquements de la batterie de l'arme retentirent sèchement dans le silence. L'ombre se dressa: le knès abaissa le chien du pistolet.

"Ah! c'est toi! dit-il.

—Oui! répondit l'homme qui demeurait debout dans le bateau.

—Tu m'attendais?

—Depuis une heure.

—Tu savais donc où j'étais?

—Tu étais au camp anglais. Tu as passé l'Escaut il y a deux heures: tu as pris ton cheval à la ferme, tu t'es rendu au camp. Lord Campbell t'a conduit près du duc de Cumberland, auquel tu as révélé tout ce que le comte de Charolais avait appris de son frère le prince de Conti. Le duc de Cumberland avait voulu te faire arrêter, puis il t'a rendu la liberté, se contentant de garder par devers lui la jeune femme que tu lui as confiée. Est-ce cela?"

Le knès regarda son interlocuteur avec un profond étonnement.

"Est-ce cela? répéta l'homme qui demeurait impassible.

—Oui! dit le knès.

—Tu ne dois donc plus t'étonner de me trouver ici.

Puisque je savais tout. Je savais aussi que tu reviendrais."

Le knès se rapprocha de la barque:

"Ecoute! dit-il. J'ai en toi une grande confiance; mais depuis une heure, il y a une pensée qui me torture. C'est toi qui m'a fait remettre Nicette, la seule femme que j'aie aimée, entre les mains du duc de Cumberland.

—Oui.

—Dans quel but as-tu agi ainsi?

—Je te croyais plus fort que cela! dit l'inconnu en haussant les épaules! Tu aimes Nicette depuis longtemps: c'est une fatalité heureuse pour moi que celle qui a fait naître cet amour. Tu savais qu'elle en aimait un autre, et tu savais mieux encore que son frère Gilbert la tuerait plutôt que de te la donner pour femme... Je t'ai procuré les moyens d'enlever cette jeune fille. Et pour la mettre à l'abri de toutes poursuites, pour nous laisser libre d'agir sans nous occuper d'elle, pour la faire passer pour morte aux yeux de tous ceux qui l'avaient connue à Paris, je l'ai fait conduire dans les Pays-Bas, et je l'ai confiée en otage au duc de Cumberland. Dis-moi! Pourrais-tu agir plus habilement?

—C'est vrai, dit le knès en secouant la tête.

—Puis, peux-tu penser que j'aie pu chercher à te nuire, toi qui m'as arraché à une mort certaine et horrible, toi qui m'as retiré de la tombe où j'étais enseveli?

—Je sais que tu m'aimes et je sais que tu es fort, puissant et habile! Mais les plus forts, les plus puissants, les plus habiles peuvent être trompés par le destin.

—Sans doute, dans ce cas c'est à l'homme intelligent à tout prévoir.

—Et tu as tout prévu?

—Je le crois. Le point essentiel pour assurer ton bonheur, c'est de te faire aimer de Nicette et d'empêcher son frère et celui qui devait être son mari de son-

ger à elle. Le moyen le plus simple était de la faire passer pour morte. Je ne coris pas qu'après l'ingénieuse invention du fiacre tombé dans la Seine, un doute puisse être permis. Est-ce ton avis?

—Oui.

—Si Gilbert et Roland croient Nicette morte, et ils doivent le croire, quel danger peut la menacer?

—Elle est aux mains des Anglais.

—Eh bien?

—Si l'armée anglaise est battue?

—Elle ne le sera pas puisque tu as pu prévenir le duc.

—Mais si contre mes prévisions elle était battue.

—Elle le serait et Nicette ne retomberait pas aux mains des Français, je te le jure!

—Pourquoi? Comment!

—Mes précautions sont prises!

—Pour conserver Nicette prisonnière.

—Oui, et d'ailleurs elle ne sera pas seule! Avant quarante-huit heures, tu le sais bien, Sabine sera réunie à elle.

—Sabine! s'écria le knès, Sabine que tu aimes comme j'aime Nicette, moi! Sabine que tu as voulu faire tuer d'abord et dont tu es devenu follement épris ensuite.

—C'est un amour de famille. J'ai aimé la mère qui m'a repoussé.

—Si Sabine est enfin enlevée, si elle est entre nos mains, reprenons Nicette, délivrons-la de force si les Anglais ne veulent pas nous la rendre et partons! Retournons en Russie.

—En Russie?

—Ne serons-nous pas heureux là-bas?

—Nous serons plus heureux à Paris.

—A Paris! dit le knès avec étonnement. Tu veux habiter Paris? Toi!

—En trouves-tu le séjour désagréable?

—Habiter Paris quand nous avons enlevé Nicette et que nous allons enlever Sabine! Habiter Paris quand nous aurons à nos trousses toute la terrible bande de Poulailler aux griffes duquel nous avons échappé je ne sais par quel miracle!

—Je le sais, moi.

—C'est possible, puisque c'est toi qui donnais les ordres, mais je..."

L'homme, auquel le knès n'avait encore donné aucun nom, ni aucun titre, avait tiré sa montre de la poche de sa culotte et se penchant en avant, il interrogea le cadran à la lueur douteuse de la nuit.

Au moment où son interlocuteur parlait, il se redressa et l'interrompant brusquement:

"Monte dans la barque! dit-il. Il est temps!"

Le knès enjamba le bord du petit bateau; il prit les avirons et s'assit à l'arrière, tandis que son compagnon prenait place à l'avant avec une longue perche.

"Nous traversons l'Escaut? dit le knès.

—Oui! Rame vigoureusement.

La barque glissa rapidement. Les ténèbres étaient toujours aussi épaisses. L'Escaut fut traversé et on atteignit les roseaux précisément à l'endroit où le knès, à son départ, avait laissé l'outre qu'il avait accrochée au passage. En s'enfonçant dans la masse des roseaux, le knès qui avait enlevé ses avirons, se pencha pour chercher l'outre. Il ne vit rien. Se tournant de l'autre côté, il examina les autres touffes d'herbages aquatiques.

"C'est singulier! dit-il.

—Elle n'y est plus! dit son compagnon en souriant.

—Quoi? demanda le knès.

—L'outre que tu as accrochée au passage et que tu as placée là.

—Comment! tu sais... Mais j'étais seul!

—Tu croyais l'être!"

La barque atteignit le bord. Le knès l'attacha à un tronc d'arbres, puis les deux hommes sautèrent sur la terre ferme. Marchant d'un pas rapide, il s'engagèrent sous un petit bois.

"Pas un mot! Silence complet!" avait murmuré à voix très-basse le compagnon du knès.

De l'Escaut, entre Tournai et Fontenoy sur la rive droite, à Cysoing, sur la rive gauche, il y a en ligne droite une distance fort courte, mais il n'y a aucune route tracée.

Cysoing n'a jamais communiqué et ne communique encore aujourd'hui avec Tournai que par la route de Lille qui passe au-dessus d'elle à Astaing, et par la route d'Orchies qui passe au-dessous à Mouchin.

Les deux hommes, à demi courbés et marchant sûrement dans les terres, sous les bois, en gens habitués au pays, atteignirent Camphin, petit hameau qui s'élève aux portes de Cysoing. Avant d'arriver à Cysoing, entre cette ville et Camphin, il y a un charmant petit ruisseau traversant dans son entier, à son centre, une prairie verdoyante. Ce petit ruisseau aux eaux limpides et harmonieusement murmurantes était bordé d'une double rangée de saules formant allée à droite et à gauche.

Ces saules étaient magnifiques, mais, parmi eux, il en était un, centenaire respectable, dont le tronc avait au moins cinq mètres de tour. Ce tronc noueux, rempli d'aspérités, était une masse véritablement imposante; en contemplant ce produit de la végétation, cet enfant de la terre et de l'eau, on sentait un certain sentiment de respect et de vénération s'emparer de soi.

A deux cents pas du ruisseau, sur la gauche et à l'extrémité de la prairie, s'élevait un château bâti en lignes droites comme le veut le style flamand.

Le knès et son compagnon avaient atteint le bord du

petit ruisseau. En s'approchant de l'arbre à l'aspect vénérable, ils s'arrêtèrent. Ils se retournèrent et regardèrent attentivement autour d'eux.

Convaincus qu'aucun espion ne pouvait les surprendre, ils se rapprochèrent encore de l'arbre.

Au reste, les ténèbres étaient alors et en cet endroit surtout tellement impénétrables, qu'il était matériellement impossible de distinguer quoi ou qui que ce fut à la distance de trois pas.

"Monte!" dit le compagnon du knès.

Le knès saisit une branche de l'arbre, mais avant de s'élancer il se retourna.

"Quel nom te donnerai-je aujourd'hui? lui demanda-t-il à voix basse.

—Somboï!" répondit l'autre.

Le knès roidit ses bras, il gravit lestement le gros tronc en s'accrochant aux branches. Quand il eut atteint le coeur de l'arbre, l'endroit où les branches du saule, partant en faisceaux, faisaient des rameaux immenses, il se baissa, il passa sa main sous une des premières branches, l'une des plus basses, il parut chercher en tâtonnant, puis sa main s'arrêta et il appuya fortement.

Aussitôt un morceau du tronc, celui qui recouvrait la grosse masse et autour duquel partaient les branches, se redressa lentement, laissant à découvert une ouverture profonde. Le tronc était creux, mais absolument creux et vide comme cela arrive souvent aux saules. Seulement extérieurement, il était impossible de constater, même de supposer ce vide.

Le knès s'assit sur le bord de cette excavation enfonçant ses jambes dans le trou. Puis il se glissa lentement; ses mains s'accrochèrent au bord de l'excavation, son corps s'enfonça tout entier. Les doigts lâchèrent le bord et tout disparut.

Celui qui s'était fait donner le nom de Somboï monta à son tour, et s'enfonçant comme s'était enfoncé le knès, il disparut. Alors, le morceau soulevé du trone s'abaissa lentement, de lui-même, et reprenant sa place avec une précision merveilleuse, il effaça toute trace du passage mystérieux.

XVII

SOMBOÏ.

La grille du parc du petit château, dont la toiture se dressait au-dessus des arbres, à l'extrémité de la prairie, s'ouvrit, et une voiture attelée de deux vigoureux chevaux montés par un postillon, roula sur la route. Les chevaux trottaient avec une vitesse de cinq lieues à l'heure. La voiture, partant en droite ligne, se dirigeait vers Bourghelles, le premier point de la route de Cysoing à Saint-Amand.

"Nous arriverons! dit le knès qui était assis dans la voiture auprès de Somboï.

—Tu commences à croire? répondit Somboï en souriant.

—Je crois à tout quand tu affirmes, car tu es capable de tout.

—Même de te faire habiter Paris avec Nicette, tandis que j'habiterai, moi, avec Sabine.

—Cela est plus difficile à croire, mais...

—Mon cher Trespatky, dit Somboï en changeant de ton et en s'appuyant dans l'angle de la voiture, de façon à se mettre presque en face pour parler au knès; mon cher Trespatky, il est l'heure, je crois, de causer sérieusement. Nous sommes à la veille ou du moins à l'avant-veille d'un grand événement, et nous avons une heure devant nous pour prendre un parti définitif. Entre

nous, il est inutile de phraser et de paraphraser, n'est-ce pas? Nous nous connaissons mutuellement et nous avons tous deux pour l'espèce humaine, pour nos semblables, comme disent les philosophes, l'estime la moins grande et l'indifférence la plus profonde. Donc nous pouvons être clairs!

—Très-clairs même.

—Trespatky, à combien d'années remontent nos relations?

—A plus de vingt ans, je crois, car c'est le 30 janvier 1725 que j'ai eu le bonheur et la joie de te prouver mon affection sincère et tout mon dévouement. Tu m'avais sauvé la vie, j'ai voulu payer ma dette!

—Oui, je t'avais sauvé la vie," répondit Somboï en secouant la tête.

Puis changeant de ton:

"Et dire, reprit-il, que c'est parce que j'étais ivre cette nuit où je te rencontrai la corde au cou et les exempts te serrant de près, que tu me dois la vie et que je te dois la fortune!

—Oui! c'est vrai!

—Comment te nommais-tu à cette époque!

—Jacco! dit Trespatky en soupirant et en baissant les yeux.

—Et que faisais-tu?

—Un métier peu lucratif. J'étais tambourineur, flûteur et crieur d'un guérisseur de tous les maux, qui courait les villes et les villages avec des plumes sur la tête de ses chevaux et sur la mienne.

—Tu n'étais pas né pour ce métier?

—A vrai dire, je l'ignore. Comment suis-je né, où suis-je né, pourquoi suis-je né? Celui qui me donnerait des renseignements à cet égard m'apprendrait des nouveautés. Le guérisseur-docteur-équarrisseur m'avait trouvé couché dans un fossé boueux. Il pensa que je pouvais lui servir et le servir plus tard: il me ramassa,

et, de la boue du fossé, je passai sur la paille de la charette toute ornée de drapeaux et d'oripeaux.

—Tu restas longtemps avec cet homme?

—Cinq ans. Je l'avais tant entendu dire qu'il guérissait que j'avais fini par croire que je guérirais aussi, moi, et un jour, celui du 30 janvier 1725, après boire, je dis que j'étais tellement certain de ma science que j'allais me tuer et ressusciter ensuite, et comme on riait j'avalai le poison que je voulais prendre. Je fus laissé pour mort-ivre, et les exempts m'arrêtèrent. Ils m'emportaient quand tu me réclamas, et ce fut toi qui me sauvas à l'aide d'un contre-poison d'une force étonnante. De ce moment data notre amitié dont la nuit du 30 janvier fut le lien indissoluble.

—Tu as bonne mémoire, dit Somboï, et moi aussi, car si je t'ai sauvé la vie, tu m'as rendu le même service le 30 janvier 1730.

—Oui! dit le knès. Je savais tout: j'allai à l'endroit où tu venais d'être enterré et... je réussis mieux que je n'eusse osé l'espérer..."

Et changeant de ton:

"Ah ça, mon cher, reprit-il, comment diable a-t-on pu t'ensevelir sans être sûr que tu étais mort?

—On le croyait.

—Mais tu ne m'as jamais expliqué clairement...

—Je t'expliquerai plus tard, quand l'heure sera venue. Toujours est-il que tu m'as arraché à la mort et que je t'ai arraché, moi, à la condition indigne à laquelle tu avais été condamné par le destin. Je t'ai emmené en Pologne, en Russie, je t'ai instruit, et quand le knès Trespatky est mort me laissant ses roubles, je t'ai donné son nom!

—Je sais ce que je te dois, Somboï.

—Et tu m'es dévoué?

—Corps et âme.

—Comme je te suis dévoué moi-même."

Le knès soupira doucement et dit avec un accent de béatitude:

"C'est bon de se sentir confiance absolue dans un être fort et puissant, de savoir qu'on peut tout faire pour celui-là et que celui-là fera tout aussi."

Il serra la main de Somboï.

"Mais, reprit-il, tout cela ne nous explique pas comment nous pourrons vivre à Paris.

—Tu ne comprends pas? Tu vas comprendre. Pour vivre à Paris comme je l'entends il faut que nous ayons la tranquillité et la puissance: c'est-à-dire que Poulailler disparaisse et que j'hérite de son pouvoir.

—Hein? fit le knès en tressaillant.

—Tu trouves l'idée mauvaise?

—Non! excellente! mais comment l'appliquer?

—Tu le sauras."

En prononçant ces mots, Somboï se pencha vers la portière et examina la route.

Les chevaux marchaient à la même allure rapide. Ils trottaient avec une vigueur soutenue qui leur faisait dévorer l'espace.

On avait dépassé Bourghelles et Bachy, et l'on courait sur Rumégies.

"Dans vingt minutes au plus, reprit Somboï, nous serons à Saint-Amand.

—Et qu'y ferai-je? demanda le knès.

—Tu vas le savoir, mais avant tout rappelle-toi bien mes paroles: Nicette, Sabine, les secrets de Poulailler et la mort de Gilbert: voilà le but! Si tu me secondes, nous réussirons.

—Mais qu'allons-nous faire à Saint-Amand?

—Je vais te le dire!"

XVIII

LE SOIR DU 18.

Dans un cabaret de Calonne, renommé pour l'abondance de sa bière et l'excellence de son vin, Fanfan-la-Tulipe et ses amis chantaient et versaient rasades.

Tout le camp était en émoi, en préparatifs de tous genres et de toutes sortes. On savait que le lendemain au point du jour le canon tonnerait et la gaieté la plus vive brillait sur tous les visages, mais de tous ces joyeux visages le plus épanoui, à coup sûr, était celui de Fanfan-la-Tulipe le sergent aux Gardes françaises.

Assis devant une table en bois blanc sur laquelle s'étalaient les verres pleins et les brocs à demi vides, et qu'entouraient Bel-à-Voir, Tapin, la Grenade, Verrue-sur-le-Nez et quelques autres, Fanfan, son verre d'une main, sa pipe dans l'autre, chantait, parlait, apostrophait et répondait avec sa verve et son entrain habituels. Tous les verres se choquèrent.

"Comme ça, Fanfan, tu as fait un bon voyage? dit la Grenade.

—Je me suis promené dans la carriole dorée, répondit le sergent, balancé sur les coussins ni plus ni moins que Sa Majesté le roi très-chrétien en personne quand il va se promener dans sa bonne ville de Paris.

—Et la petite Dagé?

—Mlle Sabine? Elle est revenue à bon port!

—De sorte que vous n'avez couru aucun danger en route?

—Pas même l'ombre d'un!

—Et elle est maintenant?

—Dedans la maison du roi, ni plus ni moins!

—Et tu n'as pas eu d'affaires, sergent? demanda Verrue-sur-le-Nez.

—J'ai failli en avoir une avec un grand moustachu qui avait une frimousse de va-de-travers dont auquel on a du plaisir à dire: oh! que t'es laid!

—Et quoi qu'il a fait, ce grand moustachu?

—Il reluquait la belle petite Sabine avec un acharnement qui m'a fait monter la moutarde.

—Bah! tu aimes donc Sabine?

—Pas cela, mais quand j'ai celle d'escorter une belle, malade ou non, j'abhorre qu'on vienne la regarder dans le blanc des yeux!

—Et il la regardait de si près?

—Il le tentait tout au moins. Quand nous sommes arrivés à Saint-Amand, il flânait sur le pas de la porte. Ensuite il a regardé Sabine quand on l'a emportée dans le beau carrosse jusqu'à Rumégies et il a disparu, et puis je l'ai revu à Bourghelles. La première fois, je ne l'avais pas regardé du tout; la second, je l'ai regardé en face, la troisième, je l'ai regardé de travers et la quatrième, je lui ai dit: "Tu as des moustaches qui ont tout l'air de queues de serpents, je n'aime pas les bêtes! C'est tout te dire.

—Et qu'est-ce qu'il a fait? demanda Bel-à-Voir.

—Il m'a regardé à la fois de travers et en face et puis il s'en est allé.

—Et tu ne l'as plus revu?

—Non! et cela m'a ennuyé, car il avait une frimousse qu'on aime à voir au bout de son sabre."

Et se retournant sur son siège:

"Ah ça! dit-il en changeant de ton et en regardant autour de lui, où donc est Nanon?

—Nanon! répondit la Grenade. Depuis que tu es revenu, sergent, on ne l'a pas revue.

—Elle est auprès de la petite que tu as rameneé, Fanfan, dit Belle-à-Voir, et la preuve c'est qu'elle a couru chercher un tas de drogues aux ambulances."

En ce moment, et dominant le joyeux tumulte, un chant de coq rétentit. Fanfan-la-Tulipe levait son verre plein.

"A votre santé, les amis, dit-il, et bonsoir!

—Tu nous quittes? dit la Grenade.

—Oui! je vais me promener aux charrois.

—Tu vas encore danser... Tu as quelque belle làbas?

—Possible, l'ancien! Aussi, j'y vais seul."

Et jetant son verre sur la table, le sergent fit une pirouette et se dirigea vers la place de Calonne. La foule était nombreuse et animée. On savait que le roi allait monter à cheval et on se pressait là où l'on pensait qu'il passerait.

Fanfan se faufilait dans les rangs. En longeant la façade d'une maison basse, il passa près d'un personnage entièrement vêtu de noir qui se tenait sur le seuil de la porte, le dos tourné vers la rue. Le personnage s'enfonça dans l'intérieur de la maison: Fanfan, sans hésiter, entra à son tour.

Près de l'escalier, dans un endroit obscur, l'homme vêtu de noir se retourna: il était masqué.

"Celui que tu as vu pour la dernière fois à Bouchelles? dit-il.

—Il a toutes mes poules à ses trousses, répondit aussitôt Fanfan.

—Les nouvelles te seront transmises?

—D'heure en heure.

—Tu te rappelles les derniers ordres du chef?

—Oui! mourir et réussir, dans le délai de vingt quatre heures. Eh bien! ce sera l'un ou l'autre, vo[illegible] tout."

L'homme masqué fit un geste; Fanfan tourna sur ses talons et regagna la rue dans laquelle il s'engagea, continuant sa marche vers la place. Reprenant son allure vive et alerte, il posa le poing sur la hanche, en chantant à tue-tête ce couplet d'une nouvelle chanson de Favart:

Je veux au bout de la campagne
Me voir bien plus joli garçon:
Du héros que l'on accompagne
On saisit l'air, on prend le ton.
Des enn'mis, ainsi que des belles
On est vainqueur en l'imitant.
Et r'li et r'lan
On prend d'assaut les citadelles
Relan tamplan, tambour battant

Comme il tournait l'angle de la rue en lançant le dernier mot dans les airs, il s'arrêta brusquement, et, saluant galamment une jeune et jolie femme qui venait à sa rencontre:

"C'est vous ma belle compagne de route!" dit-il en se frisant la moustache.

Armande fit une belle révérence.

"Moi-même, dit-elle.

—Et comment est-ce que vous allez depuis que [illegible] celle de vous entrepercevoir

—Cela va bien, sergent, car je suis conte[illegible] [illegible] petite Sabine a supporté le voyage [illegible] mieux que je ne l'espérais, et elle est [illegible] ment.

—Pour lors, vous allez vous promener un brin?

—Moi? je vais chez M. La Peyronie.

—Ah! ce médecin-chirurgien d'amour qui, vous coupe un bras et une jambe comme...

—Vive le roi!" cria-t-on.

Ce cri, éclatant tout à coup, retentit avec un entrain et un ensemble à faire croire que le camp tout entier le poussait avec un même élan. Fanfan-la-Tulipe et Armande s'étaient effacés: tous les soldats, les officiers et les sous-officiers formaient un double rang de chaque côté de la rue.

"Vive le roi!" répétait-on.

Louis XV apparut à cheval, ayant à sa gauche le duc de Richelieu, et accompagné par une cour nombreuse et brillante. Le roi répondait aux cris par des saluts gracieux. Il s'avançait au pas de sa monture.

Le roi revenait de visiter la batterie de six pièces de seize placée en face de la plaine de Péronne et il rentrait en ville. Suivant la rue qui traversait Calonne dans toute sa longueur, il s'arrêta près de la tête du pont, devant la maison du maréchal de Saxe. Là, le roi mit pied à terre: il désigna Richelieu, le prince de Conti, d'Argenson, Créqui, de Noailles, de Brissac et quelques autres grands seigneurs pour l'accompagner. Il monta l'escalier conduisant à l'appartement de Maurice de Saxe.

Sur l'ordre formel du roi, le maréchal était demeuré couché toute la journée et l'ordre ayant même été conçu ainsi: "Lors même que je viendrai vous visiter vous ne vous lèverez pas!" Maurice ne quitta pas sa couche.

Le roi entra en souriant dans la chambre: le maréchal se souleva sur son lit:

"Vous sentez-vous mieux, monsieur de Saxe? demanda Louis XV.

—Oui, sire, puisque je vous vois, répondit le maréchal.

—Demain, vous pourrez monter à cheval?

—Très-sûrement. J'ai fait sa leçon à la fièvre pour laquelle j'ai eu quelque condescendance aujourd'hui.

—Ah! dit le roi en s'asseyant près de la tête du lit de l'illustre malade. Et que lui avez-vous dit à cette damnée fièvre?

—Je lui ai dit: Aujourd'hui encore passe, madame la fièvre, mais demain je n'aurai plus le temps de vous écouter. A moins, morbleu! que vous n'obteniez l'assistance d'un boulet, je jure que vous n'aurez pas raison!

—Bravo! maréchal!

—Vous avez parcouru le camp, sire?

—Oui, maréchal.

—Et tous les ordres ont été exécutés?

—Avec un ensemble parfait.'

Maurice poussa un soupir de soulagement.

"Ah! dit-il, que ne puis-je être guéri?

—Vous le serez.

—Je donnerais dix ans de ma vie, sire, pour être guéri à l'instant même.

—Si l'on pouvait donner quelque chose pour cela, monsieur, répondit le roi du ton le plus affable, je donnerais beaucoup.

—Enfin, sire, quoiqu'il arrive, demain je ferai mon devoir.

—Je n'en doute pas, maréchal. Demain doit être un grand jour, messieurs, continua Louis XV en se tournant vers ceux qui l'entouraient. "Ce sera la première fois depuis la bataille de Poitiers, disait tout-à-l'heure Monsieur le dauphin, qu'un roi de France aura combattu avec son fils à ses côtés." Monsieur le dauphin avait raison, mais j'ajouterai, moi, que depuis la bataille de Taillebourg, gagnée par saint Louis, aucune victoire importante n'a été remportée par ses descendants sur les Anglais en grande bataille rangée: demain nous aurons donc deux revanches à prendre!

—Et nous les prendrons! dit le maréchal d'une voix ferme.

—Oui! oui! crièrent les seigneurs avec enthousiasme. Vive le roi!

—Vive le roi! répéta-t-on dans la rue.

—Monsieur de Saxe, reprit Louis XV, nous allons vous quitter afin de ne pas troubler votre repos jusqu'à demain.

Il prit la main du maréchal et la serra cordialement. Maurice voulut se pencher sur cette main royale pour la baiser, mais Louis XV l'en empêcha:

"Demain, dit-il, nous nous embrasserons!"

L'émotion des assistants commençait à devenir vive. En ce moment un des seigneurs sortit des rangs et s'approcha du roi. C'était le duc de Noailles.

Le duc de Noailles, l'un des hommes les plus remarquables de l'époque, avait alors soixante-sept ans, et sa première bataille datait de 1693. Maréchal de France depuis dix ans, c'était une des gloires du pays et le roi l'aimait fort.

"Sire! dit-il, en s'avançant, j'ai une grâce à vous demander?

—J'écoute, M. le duc! répondit le roi. Quelle grâce [avez]-vous à me demander.

—La permission de parler devant Votre Majesté à [M]onsieur de Saxe.

—Faites, monsieur.

Le duc s'approcha gravement du lit:

"Monsieur de Saxe, dit-il, bien que je sois votre ancien comme âge et comme grade, bien que j'aie sur vous le rang de la pairie, bien qu'enfin je sois libre de ma personne puisque Sa Majesté m'en a laissé maître, je viens vous prier de me prendre demain pour votre premier aide de camp."

Il y eut un moment de profond silence. Cette noble abnégation d'un homme puissant rendant hommage à

la souveraineté du talent avait quelque chose de grandiosement beau, qui frappa tous ceux qui étaient-là.

Le maréchal de Saxe fit un effort pour se dresser sur son lit.

"Monsieur le duc, dit-il, je serais bien glorieusement fier de l'honneur que vous me faites, mais je n'ose accepter sans la permission toute spéciale de Sa Majeste le roi, notre maître!

—Cette permission, dit Louis XV, je la donne sous la condition expresse que le premier boulet français envoyé demain à l'ennemi, le sera par l'ordre du duc de Noailles.

—Vive le roi! cria le noble vieillard.

—C'est convenu, Sire! dit Maurice.

—Vive le roi! répétait-on avec un redoublement d'élan, d'émotion et d'amour.

—Et maintenant, reprit le roi, laissons reposer le maréchal, messieurs."

Il serra la main une dernière fois à Maurice de Saxe, et lui adressant un gracieux et amical sourire:

"A demain! dit-il."

Le roi sortit, suivit de tous les seigneurs. Il descendit les marches de l'escalier ayant toujours Richelieu à sa gauche.

"Qu'allons-nous faire ce soir? dit-il au duc en s'arrêtant sous le vestibule. Cette soirée et cette nuit vont me sembler bien longues! Je voudrais être distrait et je ne sais que faire?

Richelieu sourit doucement.

"Sire! dit-il, voulez-vous me permettre de conduire Votre Majesté quelque part?

—Où cela?

—Sire vous ne le saurez qu'en arrivant.

—C'est donc un mystère?

—Oui, Sire.

—Une surprise?

—Peut-être.

—Duc! vous m'intriguez.

—Votre Majesté consent à venir, à se laisser guider?

—J'y consens, duc, je me fie à vous?

—A vos ordres, sire! dit Richeliu en se baissant pour tenir l'étrier au roi."

Louis XV sauta lestement en selle.

"Nous allons?

—Chez moi, sire?

—Et faut-il emmener tous ces messieurs?

—Oui, sire!

—Mais c'est donc une fête?"

Richelieu sourit encore sans répondre.

Le cortège royal se mit en marche, remontant la grande rue de Calonne qu'encombraient les soldats, les officiers, les fournisseurs, les paysans. C'était une foule compacte allant, venant, se poussant, se pressant, se bousculant. Il y avait cependant un mouvement général dans un même sens: celui de la place. Sur le passage du roi tous s'arrêtaient, tous s'écartaient, mais le mouvement était visible.

"Décidément je suis très intrigué!" dit le roi, au milieu des cris que provoquait sa présence.

On atteignait la place de Calonne. Cette petite place était envahie par une foule dix fois plus compacte que celle qui se pressait dans les rues.

"Ah!" dit le roi en poussant un cri de surprise.

C'est qu'en face du cortège, au centre de la place, se dressait une grande maison de belle apparence qui devait évidemment appartenir à quelque riche cultivateur, et que, sur cette maison pavoisée de drapeaux et d'oriflammes aux mille couleurs qui dominaient le drapeau de la France, était placardée une immense affiche sur papier rouge.

Cette affiche, collée sur la façade, au-dessus de la

porte d'entrée et occupant à elle seule toute la largeur d'une fenêtre était ainsi conçue:

Aujourd'hui 10 *mai* 1745

Les comédiens ordinaires de l'armée française

LE COQ DU VILLAGE

Pièce en un acte, par Favart.

LES DEUX JUMELLES

Vaudeville par Favart.

LA CHERCHEUSE D'ESPRIT

Opéra comique, par Favart.

Les principaux rôles seront joués par:

M. Dehesse.	Mlle Duronceray.
M. Favart.	Mlle Linda.
M. Justin.	Mlle Chantilly.
M. Langlois.	Mlle Allard.
M. Salleville.	Mlle Bastienne.

On commencera à 7 heures.

Au moment où le roi était apparu sur la place, la musique, qui avait cessé de jouer, reprit avec un redoublement d'ardeur.

"Vive le roi! cria-t-on.

Richelieu s'approcha du roi:

"Sire! dit-il. Plaît-il à Votre Majesté d'aller ce soir au théâtre?

—Ah! dit Louis XV, vous êtes un adroit enchanteur, monsieur de Richelieu."

XIX

LA REPRESENTATION.

Depuis que Tournehem, le riche financier, avait pris sous sa protection Favart, le poète musicien, la fortune du pâtissier, devenu directeur de théâtre, n'avait fait que croître et embellir. Toute la cour et par conséquent toute la ville avait raffolé des opéras-comiques, et, en quelques mois, le succès était devenu tel que les comédiens Français et les comédiens Italiens s'en étaient violemment émus et inquiétés. Tous se réunissant pour vaincre l'ennemi commun, les comédiens français et les comédiens italiens, avaient sollicité la suppression de ce nouveau théâtre.

Se sentant attaqué par des forces impuissantes, Favart avait eu une idée: Mlle Duronceray, la célèbre chanteuse, celle dont il avait demandé la main et qui devait l'épouser au mois de juillet suivant, pour devenir Mme Favart. Mlle Duronceray avait pour admirateur enthousiaste le maréchal de Saxe; admiration dont le mari, pas assez prévoyant, ne comprit que trop tard toute la portée.

Favart pensa à aller donner des représentations au camp. Il écrivit au duc de Richelieu qui s'occupait déjà, presqu'officiellement, de la direction générale des théâtres de Paris. Richelieu accueillit l'idée avec empressement, et il fit mettre à la disposition du directeur

de l'Opéra-Comique tous les chariots et toutes les voitures nécessaires au transport. Puis, sans que le roi le sut, et afin de lui ménager une surprise agréable, Richelieu fit arranger dans la maison qu'il habitait à Calonne, une sorte de salle de théâtre dont se contenterait certes, même aujourd'hui, bien des comédiens. Une grange était adossée à cette maison de riches cultivateurs, grange énorme, vaste et spacieuse et rendue absolument vide par les besoins de l'armée. Cette grange avait puissamment secondé les idées de Richelieu et avait offert de grandes ressources à Favart.

Le 10 mai tout avait été prêt, et le roi était assis dans une sorte de loge ou plutôt de salon de verdure, car l'entourage avait été formé à l'aide de feuillages et de fleurs. Toute la salle, fort bien éclairée, garnie en vieilles tapisseries était ornée de bouquets et de guirlandes.

Le parterre était encombré d'officiers en grands uniformes: les maréchaux, les lieutenants-généraux occupaient les places d'honneur. Les quelques dames élégantes qu'on était parvenu à faire venir de Lille et de Cysoing et auxquelles on avait adjoint les plus jolies et les plus riches des femmes des fournisseurs de l'armée, trônaient dans des places disposées habilement sous les regards de Louis XV

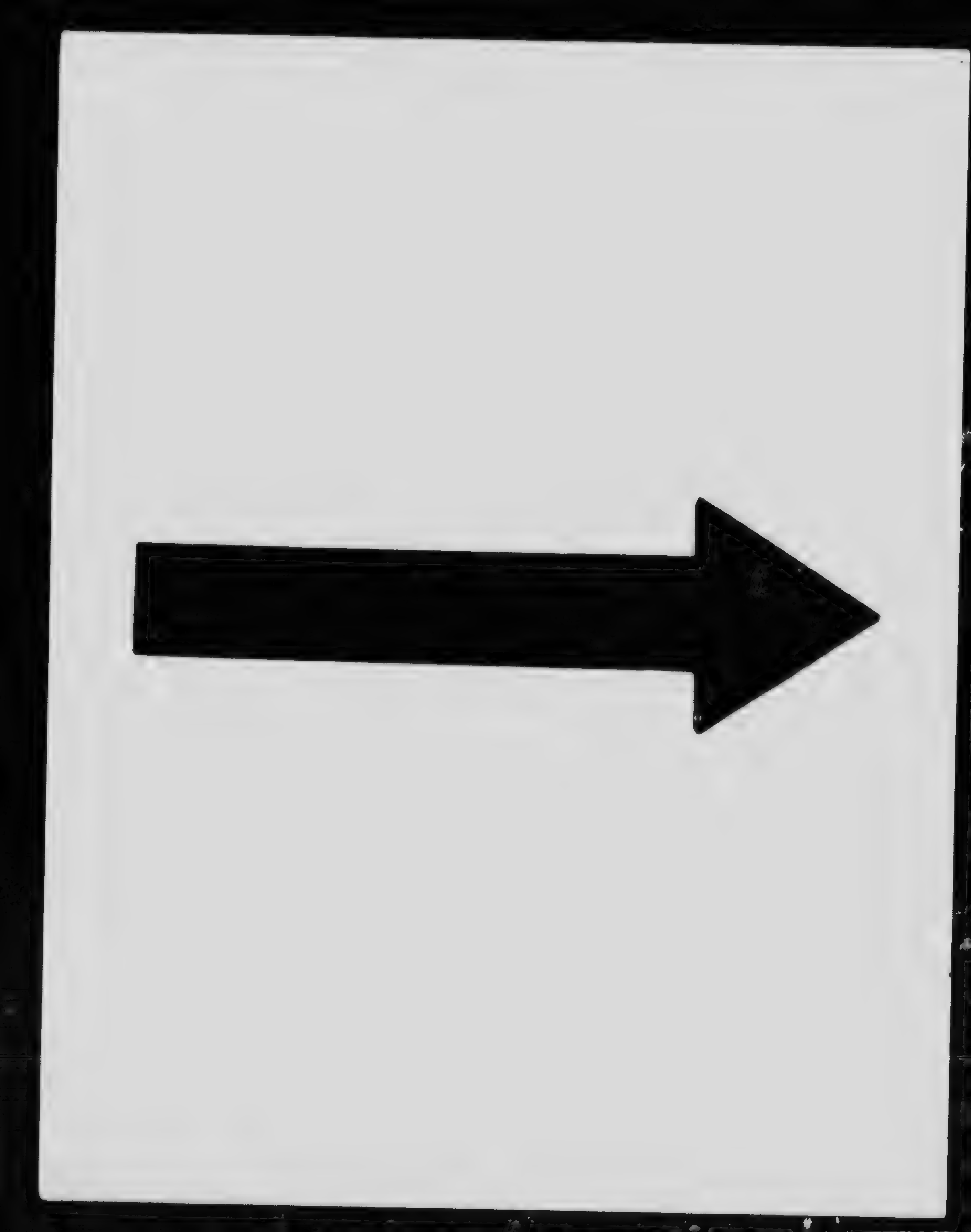
"Mais c'est charmant!" disait le roi dont le visage rayonnait de joie.

Jamais Louis XV ne s'était montré aussi gai que cette veille de la bataille de Fontenoy.

"Dites qu'on peut applaudir!" dit le roi au duc de Richelieu.

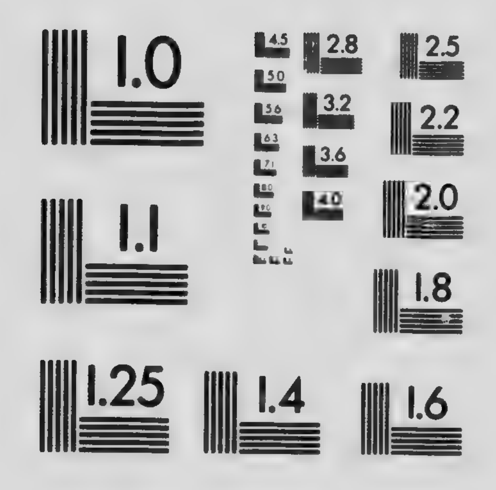
Cette nouvelle qui courut dans les rangs pressés de la foule eut l'effet d'une étincelle électrique.

Précisément la toile se levait alors: Mlle Duronceray, l'artiste adorée, apparut au milieu d'un murmure flatteur. On jouait le *Coq du Village*.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





"A propos de coq, dit le roi en souriant, je pense souvent à ce singulier petit coq qui m'est venu voir à Choisy.

En parlant, Louis XV laissait errer ses regards sur toute la salle: il se pencha et il fit un mouvement.

"Eh mais! reprit-il, en s'adressant à Richelieu, je ne savais pas que j'avais d'aussi jolis garçons dans mes Mousquetaires!

—Comment, sire? dit Richelieu en jouant l'étonnement.

—Regardez, duc, là-bas, dans cette loge. Il y a une dame assise.

—Oui, sire, et elle n'est pas belle.

—C'est vrai. Mais derrière elle, regardez un peu ce petit mousquetaire noir qui tourne le dos. Quelle taille fine! quelle jolie petite main posée sur le rebord de la loge."

Le Mousquetaire se tourna de trois quarts; le roi tressaillit et ses yeux s'illuminèrent:

"Mon cher Richelieu, dit-il, vous êtes plus qu'un homme aimable, vous êtes un ami dévoué!

—Sire, je suis ce que je dois être.

—Quoi! dit le roi à voix basse. Madame de Pompadour ici!

—Oui, sire! Elle n'a pu résister à la douleur de la séparation! Elle a quitté Paris en laissant croire qu'elle y restait, et elle a pris incognito la route de Tournai. J'avais fait tout préparer sur la route. Pour éviter bruit et scandale, elle ajugé à propos de prendre un déguisement.

—Qui l'embellit encore!

—C'est ingénieux alors.

—Depuis quand est-elle arrivée?

—Depuis ce matin, sire.

—Et où habite-t-elle?

—Dans cette maison que je lui ai cédée.

—Richelieu ! Richelieu ! vous êtes un grand maitre d'habileté.

—Votre Majesté me comble. D'ailleurs que ne ferait-on pas pour elle.

—Allez la trouver de ma part, et dites-lui qu'elle vienne recevoir mes remercîments de bienvenue !"

Richelieu se leva, quitta la loge et se glissa dans les couloirs pratiqués autour de la salle. Il n'avait pas fait trois pas, qu'il se trouvait face à face avec un homme de haute taille très élégamment vêtu.

"Vous ici, Saint-Germain, dit le duc avec surprise.

—Oui, monsieur le duc, répondit le comte. Cela vous étonne ?

—Oui et non, vous êtes un homme tellement étrange, tellement singulier.

—Tout va bien ?

—Admirablement, et je suis enchanté.

—Le roi a reconnu Mme de Pompadour ?

—Oui.

—Il est content ?

—Je vais la chercher."

Le comte de Saint-Germain s'effaça pour laisser passer le duc. Richelieu se dirigea vers la loge occupée par le jeune mousquetaire.

Demeuré seul dans le couloir, Saint-Germain s'approcha de l'entrée de la galerie. Un sergent aux Gardes françaises était debout sur le dernier rang, s'efforçant de se hausser pour contempler le spectacle. Ce sergent, c'était le pimpant Fanfan-la-Tulipe. Saint-Germain se pencha vers lui :

"Mes ordres ?" dit-il.

L'attention de tous les spectateurs étant concentrée sur la pièce qu'on représentait, personne n'entendit ces paroles prononcées à voix très-basse.

Fanfan se retourna doucement :

"Sont exécutés, dit-il.

—Tout sera prêt pour demain pendant la bataille?

—Sans doute! Les Gardes françaises sont placés dans le bois de Barri.

—Je puis compter sur toi!

—Jusqu'à et y compris la mort!

—C'est plus que cela que je te demande!

—Je suis à vous corps et âme.

—Et rappelle toi que c'est l'âme plus que le corps qui doit me servir, qui doit payer sa dette.

—Elle servira! Elle payera ou elle s'anéantira!"

Saint-Germain fit un signe et se recula dans le couloir. En ce moment Richelieu revenait tenant par la main la marquise. En passant devant le comte, elle quitta la main de Richelieu et s'approcha de Saint-Germain.

"Vous êtes un homme habile, dit-elle, un ami sincère et un personnage bien étrange. Quand donc me mettrez-vous à même de vous prouver que je serai heureuse de vous être agréable.

—Demain peut-être! répondit Saint-Germain, je vous remettrai en mémoire le serment du cimetière des Innocents.

—Demain soit. Quoique vous ayez à me demander, je l'accorde."

Et adressant un salut amical au comte, elle marcha vers la loge du roi.

En ce moment Mlle Duronceray chantait au public ce couplet de circonstance composé le matin par Favart:

Demain nous donnerons relâche,
Quoique le directeur s'en fâche;
Vous voir comblerait mes désirs:
On doit céder tout à la gloire.
Nous ne songeons qu'à vos plaisirs;
Vous ne songez qu'à la victoire.

Les applaudissements éclatèrent avec frénésie et on acclama l'artiste pour qu'elle recommença, ce qu'elle fit de la meilleure grâce du monde.

Saint-Germain était dans le couloir les bras croisés.

" Demain! dit-il. Oui, demain sera le dernier jour de la lutte! Demain je triompherai ou je serai brisé. Mais, reprit-il, si je suis brisé je ferai trembler dans mon agonie la terre qui supportera ceux que je hais!"

Et il leva les yeux et les mains vers le ciel comme pour le prendre à témoin de ce qu'il disait.

On entendait les acclamations joyeuses du public redoublant de force et d'entrain.

XX

QUATRE HEURES DU MATIN.

"Réveillez-vous d'Argenson!"

Le ministre de la guerre ouvrit les yeux; il tressaillit, et, bondissant hors de sa couche, il se leva vivement:

"Sire!" balbutia-t-il tout ahuri qu'il était de se voir surpris en tel état par le roi.

Effectivement, Louis XV était là, debout dans la chambre, botté, éperonné, l'épée au côté en costume de bataille.

Le soleil pointait à peine à l'horizon; ses rayons rougeâtres s'efforçaient, mais en vain, de percer les voiles brumeux et vaporeux d'un brouillard épais manant de la rosée abondante qui couvrait les prairies. Quatre heures du matin sonnèrent à l'église de Calonne; on était à l'aube du jour.

Ce matin là, Louis XV avait été le premier levé dans le camp, et, à peine levé, il était venu réveiller son ministre de la guerre. En un clin d'oeil d'Argenson s'habilla.

"Que commande Votre Majesté? demanda le ministre en saluant le roi.

—Rendez-vous immédiatement auprès du maréchal de Saxe pour lui demander ses ordres."

D'Argenson s'élança au dehors.

"Sire, dit une voix émue, vouliez-vous donc partir sans moi?"

C'était le dauphin qui venait d'entrer; ce jeune prince de seize ans, qui allait assister à sa première bataille, et qui, impatient, fiévreux, anxieux, attendait le premier coup de canon, comme un amant attend sa première maîtresse.

"Partir sans toi, mon fils, répondit Louis XV en embrassant le dauphin, non pas! J'avais quelques ordres à donner et j'allais te faire réveiller."

Le roi s'assit dans un fauteuil en tenant la main de son fils dans les siennes.

"Mon enfant, lui dit-il d'une voix à la fois douce et grave, tu vas assister à un grand événement dans ta vie; tu vas recevoir ton baptême de feu, comme le disait le roi François. Le sang de Henri IV, celui de Louis XIV coulent dans tes veines; tu es Français, tu es fils de roi et tu seras roi toi-même; tu seras donc sur le champ de bataille ce que tu dois être.

—En doutez-vous, mon père? dit le dauphin en rougissant.

—Dieu m'en garde, mon fils! Mais écoute-moi, Louis, les minutes sont précieuses: je veux te parler non pas comme un père parle à son enfant, mais comme un roi doit parler à son successeur."

Il y eut un moment de silence solennel:

"Dauphin à cette heure, reprit Louis XV, aujourd'hui tu peux être roi.

—Sire.

—Tu peux être roi, répéta Louis XV, et je puis d'autant mieux te parler ainsi que la mort n'a jamais effrayé aucun Bourbon. Si j'étais tué avant la fin de la bataille, cache ma mort! Que les soldats l'ignorent, et reconnais le maréchal de Saxe pour chef. Laisse-le agir, commander, ordonner à sa guise. Tu me le promets!

—Oui, sire!

—Si le maréchal était tué, donne le commandement au duc de Noailles, et à défaut à Lowendal ou à Richelieu. En cas d'insuccès ne fuis pas! Reste là où tu seras quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse. Là où est le roi, l'armée se rassemble et les fuyards n'oseraient te laisser, t'abandonner. Enfin, mon fils, songe que si je suis tué, là, sur ce champ de bataille, en combattant les ennemis de mon royaume, il me faut de glorieuses funérailles."

Louis XV s'était levé, et il avait prononcé cette dernière phrase avec une si noble fierté, que le dauphin fut profondément ému en dépit de la résolution qu'il affectait.

Ses yeux se mouillèrent et de grosses larmes coulèrent le long de ses joues.

Louis XV n'était pas d'une nature excessivement sensible, mais l'émotion de son fils le toucha. L'attirant doucement à lui, il le pressa sur sa poitrine et il l'embrassa tendrement, puis tous deux descendirent.

Les chevaux sellés attendaient sous le vestibule de l'escalier. Tout l'état-major du roi était groupé autour de la maison. Le brouillard épaisissait et le soleil apparaissait tout jaune comme un grand rond de cuivre sans projeter aucune lumière. D'Argenson venait d'arriver.

"Sire! dit-il, le maréchal de Saxe m'a chargé de dire à Votre Majesté qu'il avait pourvu à tout et que tout était prêt."

Le roi se mit en selle: le dauphin se plaça à côté de lui et ils s'avancèrent vers le pont, suivis de tous les gentilshommes de la cour.

Au moment où le roi s'engageait sur le pont, le brouillard qui commençait à tomber se dissipa presque subitement. Le soleil apparut radieux à l'horizon.

Au loin, dans la plaine, on voyait circuler les bataillons d'infanterie et les escadrons de cavalerie allant, les

uns ou les autres, prendre les diverses positions qu'il devaient occuper au moment décisif. Et de tous côté des myriades d'aides de camp courant, se précipitant, se croisant au galop de leurs chevaux, allant transmettre les ordres de leurs chefs aux légions combattantes.

A gauche s'étendaient les bois de Barri avec leurs deux redoutes et leurs canons. Au centre, autour de Fontenoy, des compagnies de canonniers cachés derrière les épaulements. A droite les redoutes d'Antoing.

Le roi s'était arrêté à la tête du pont pour contempler le magnifique coup d'oeil, et le groupe qu'il formait avec sa suite ajoutait au tableau un épisode splendide. Louis XV, seul, en avant, avec sa cuirasse étincelante, son chapeau aux plumes blanches balancées par la brise, et que tenait le régent posé en agrafe, était bien le roi d'un grand peuple. Louis XV, en présence de cette armée, de ces canons, était aussi calme, aussi souriant, il avait la physionomie aussi aimable que s'il eût été à Choisy, dans le salon des Roses.

Les soldats du régiment de la Fère et ceux de la brigade de Normandie, qui gardaient la double couronne de la tête du pont, s'étaient rangés sur deux lignes, à droite, à gauche, en bataille, leurs canons pointés, la mèche allumée:

"Vive le roi!" crièrent-ils, au moment où Louis XV et le dauphin franchissaient la dernière planche du pont; vive le roi! vive monseigneur le dauphin!"

Le roi et son fils saluèrent. Le comte Lowendahl, commandant les six mille hommes du corps de réserve, était à la tête de ses brigades.

En ce moment une troupe de soldats arrivaient au pas de course, portant sur leurs épaules une civière en osier. Sur cette civière matelassée était étendu, tout habillé, tout botté le maréchal de Saxe, et son écuyer suivait, tenant par la bride un puissant cheval anda-

lou, à l'encolure large, au cou court, à la tête petite, aux jambes fines.

Afin de ne pas se trop fatiguer d'avance et inutilement, le maréchal, dont les forces étaient tellement épuisées qu'il n'avait pu mettre sa cuirasse, avait fait le tour du camp, voyant tout, visitant tout, parlant aux généraux, leur donnant ses dernières instructions, emporté dans cette sorte de voiture-civière fabriquée en osier. Il ne devait monter à cheval qu'au premier moment même de l'action. En arrivant il salua le roi qui lui tendit la main.

"Toutes vos mesures sont prises, maréchal? demanda Louis XV.

—Toutes, sire! répondit Maurice de Saxe. J'attends l'ennemi.

—Je crois, monsieur, qu'il peut venir.

—Oui, sire! on le recevra!"

Le roi poussa son cheval en avant: le maréchal se fit porter près du roi, et tournant un peu à droite, ils avancèrent vers la troisième ligne de bataille.

A cinquante pas en arrière de cette troisième ligne, à trois quart de lieue environ du pont de Calonne, entre Fontenoy et le pont de Barri, était un mamelon charmant, verdoyant, dominant toute la plaine, et que l'on nommait: *la Justice-de-Notre-Dame-aux-Bois,* à cause d'une petite chapelle qui le couronnait. C'était là que le roi devait se placer et assister de ce point culminant à la bataille.

Depuis le lever du jour, le mamelon et les alentours de la chapelle étaient envahis par une foule épaisse, compacte, empressée de voir: c'étaient les fournisseurs de l'armée, les paysans, les paysannes des campagnes environnantes; ces habitants de Calonne, de Fontenoy, d'Antoing, qui allaient assister à la bataille et à l'anéantissement de leur fortune territoriale.

Un officier arriva au galop, c'était M. de Meuse, le

premier aide de camp du maréchal de Saxe, il s'approcha de Maurice.

"Monsieur le maréchal, dit-il, l'ennemi se met en mouvement.

—Vive Dieu! à cheval! dit le maréchal.

—Vous souffrez? lui demanda le roi.

—Non, sire! répondit-il en montant à cheval avec une énergie effrayante. Je ne souffre plus."

Et il partit au galop suivi de ses officiers. Il allait droit à la première ligne pour assister au premier feu. Le roi, le dauphin, la maison du roi, étaient à cheval; tous, prenant place sur le sommet du mamelon, interrogeaient l'horizon.

L'instant était suprême. Au loin, dans la plaine, on apercevait un immense nuage de poussière rougeâtre tourbillonnant sous le vent. C'était l'armée anglaise et l'armée hollandaise qui s'avançaient.

XXI

LE PREMIER BOULET

Cinq heures du matin allaient sonner.

Les deux armées ennemies étaient là, face à face, portée du canon, se regardant mutuellement et dans l'anxiété du moment fatal.

Rien n'est émouvant, terrible, solennel, comme ces quelques secondes qui précèdent le moment du combat. C'est la vie à pair ou non que le soldat va jouer en présence de ces fusils qui s'abaissent, de ces canons qui vont tonner, de ces cavaliers qui vont sabrer. L'officier général joue, lui, une partie plus sérieuse encore, car son honneur et sa gloire sont attachés à la réussite du combat.

Qui eût vu, la veille, le maréchal de Saxe cloué sur son lit par la souffrance, .. qui eût pu le contempler à cheval, galopant, parcourant les lignes, ne l'eût certes pas reconnu.

Le marquis de Meuse, son premier aide de camp, Croissi, Monterson, Tavanne et d'autres seigneurs illustres accompagnaient Maurice de Saxe. Avant le moment décisif du combat, le maréchal voulait parcourir toute la première ligne.

Suivant au pas de son cheval le front de bataille, Maurice salua, en passant, les drapeaux des régiments du centre groupés derrière les redoutes de Fontenoy.

De Fontenoy, le maréchal passa à Antoing où commandait le duc de Noailles qui avait en face de lui les Hollandais.

On était sous un bouquet de vieux ormeaux, placé devant la dernière redoute d'Antoing sur la gauche. Le duc de Noailles était à cheval près de Maurice de Saxe. Le duc de Grammont, le colonel de Royal-Piémont, le neveu du duc de Noailles, était également à cheval à peu de distance.

"Monsieur le duc, dit Maurice, je viens vous rappeler que le roi vous a accordé la faveur de faire tirer le premier coup de canon. Tout est prêt.

Le duc de Noailes s'inclina.

"Je vais avoir l'honneur, répondit-il, de tenir moi-même la lance!"

Et se retournant vers son neveu:

"Grammont! ajouta-t-il, allez dire au roi que j'attaque!"

Le jeune duc salua et s'apprêta à lancer son cheval.

"Viens m'embrasser avant de partir!" reprit le duc de Noailles.

M. de Noailles et Maurice de Saxe étaient alors presque botte à botte, à l'extrémité du petit bouquet d'ormeaux. Les Hollandais, les Anglais et les Autrichiens formant demie-lune, s'avançaient lentement. L'action allait s'engager.

Grammont s'approcha de son oncle, passant entre le duc et le maréchal qui lui tendit la main.

"Combattez comme à Dettingen! dit Maurice en faisant allusion à une bataille dans laquelle Grammont s'était montré très intrépide en s'élançant sur l'ennemi.

—Dites à Sa Majesté, reprit le duc de Noailles, que je serai fier aujourd'hui de vaincre ou de mourir pour son service!"

L'oncle se pencha pour embrasser son neveu. Gram-

mont, placé alors entre le maréchal et le duc, tenait dans sa main gauche la main droite du maréchal et se courbant sur sa selle, il présentait sa joue à M. de Noailles dont les lèvres s'entrouvrirent. En cet instant un éclair jaillit, une détonation retentit et Grammont tomba.

C'était le premier boulet de la journée lancé par un canon hollandais. Ce boulet, passant entre le maréchal de Saxe et le duc de Noailles, avait fracassé la poitrine du duc de Grammont qui était tombé sans vie le corps broyé, renversé sur la croupe du cheval.

Maurice avait senti dans sa main l'étreinte suprême des doigts de cette première victime de la bataille, et le duc de Noailles avait reçu le dernier baiser de cette bouche à jamais fermée.

M. de Noailles était pâle comme un linceul : il sauta à terre pour recevoir le corps sanglant de Grammont qui glissait sur la selle. Des officiers accoururent pour l'aider.

Le maréchal contempla cette scène d'un regard triste, et, secouant la tête :

“Vengez-le !” cria-t-il.

Et il partit au galop.

“Feu !” ordonna le duc de Noailles dont les yeux étincelaient.

La ligne française s'enflamma tout entière : un nuage de fumée rougeâtre roula sur la terre, déchiré par des myriades de zigzags de feu. Un bruit plus effrayant que celui d'un volcan en irruption éclata sur une étendue de six lieues, et le sol trembla, frissonnant sous les premiers élans de cette lutte.

XXII

LE BOIS DE BARRI.

Huit heures sonnaient : il y avait trois heures qu'on se battait sans relâche.

La victoire paraissait assurée aux Français. Deux fois les Hollandais avaient voulu s'emparer d'Antoing et deux fois ils avaient été repoussés en subissant des pertes énormes. Ils avaient voulu tourner les redoutes et passer par la plaine de Péronne entre Antoing et l'Escaut, mais le feu croisé de la dernière redoute d'Antoing avec celui de la batterie de seize placée de l'autre côté de l'Escaut, avait empêché la continuation de toute tentative.

Il y avait comme un sentiment de doute parmi les Hollandais. Devaient-ils tenter encore d'avancer, devaient-ils reculer ? Le prince de Waldeck sentait le désespoir pénétrer dans son coeur.

Quant aux Anglais, trois fois ils avaient attaqué Fontenoy, et trois fois aussi ils avaient été violemment repoussés, mais chaque fois, avec cette constante et impassible fermeté qui fait leur force, ils s'étaient reformés et ils étaient revenus à la charge.

Pendant ces trois heures de combat les pertes des deux parts avaient été grandes, mais celles des Français, abrités derrière les redoutes, n'étaient pas comparables à celles des Anglais et des Hollandais.

Une de nos brigades, *la Royale*, avait seule beaucoup souffert, car elle avait changé trois fois de position, et chaque fois sous le feu de l'ennemi. Son colonel avait eu la tête emportée par un boulet.

Repoussés deux fois en laissant une double couche de cadavres sur le sol, les Hollandais, convaincus qu'ils ne pouvaient pas s'emparer d'Antoing, se reculèrent, et, continuant à attaquer seulement à coups de canon, cessèrent de prendre une part active à l'action. Les Anglais seuls voulaient agir, mais fatigués, épuisés par trois attaques successives, eux aussi s'étaient arrêtés pour reprendre haleine.

Les canons continuèrent à tonner, mais avec moins d'ensemble, et il y eut comme un temps d'arrêt dans la bataille.

Jusqu'alors l'armée française était victorieuse et la joie des soldats commençait à devenir grande. Les cris de "Vive le roi!" retentissaient de tous côtés, partant de toutes les bouches.

Dans le bois de Barri surtout, là où l'armée française avait subi les plus dures attaques, la surexcitation était puissante. C'est qu'il y avait là des corps d'élite appartenant presque tous à la Maison du Roi et commandés par des gentilshommes de haute réputation militaire.

"Palsembleu! messieurs! disait le duc de Biron en riant, par la chaleur qu'il fait aujourd'hui, c'est une bien grande chance de se trouver à l'ombre sous ces bois touffus.

—On y est bien sur l'herbe! ajouta M. de Clisson, le colonel du régiment d'Artois.

—La preuve c'est qu'il y en a déjà pas mal! dit M. de Courten en désignant les cadavres étendus sur le sol.

—Ah ça! dit le marquis d'Aubeterre, colonel des Grenadiers de France, j'espère qu'après avoir prouvé à messieurs les Anglais qu'on ne pouvait venir chasser

dans ce bois sans notre permission, et prouvé trois fois encore, ils vont finir par nous laisser tranquilles.

—Il me semble qu'ils ne nous tourmentent pas trop dans ce moment-ci.

—C'est vrai, Croissi, et tes Grassins n'ont qu'à se croiser les bras.

—Vertu-choux! dit Biron. Si on avait au moins apporté à déjeuner, on se rafraîchirait pendant qu'on a quelques instants à soi!

—Oui, mais on n'a rien."

Tous se regardèrent en secouant la tête avec une expression de grande déception.

"J'ai pourtant soif!" reprit le colonel des Gardes françaises.

—Mon colonel! dit une voix. Il y aurait peut-être un moyen."

Biron se retourna. Un sergent était derrière lui, la main au tricorne, et dans la position respectueuse d'un soldat devant son chef.

"Ah! c'est Fanfan-la-Tulipe! dit le duc en souriant.

—En personne tout entière, mon colonel!

—C'est de la chance par les boulets qui courent. Qu'est-ce que tu as à me dire?

—Que Nanon a encore de quoi dedans son bidon, et que si mon colonel a soif...

—Ma vivandière?

—Oui, mon colonel."

Et Fanfan fit un mouvement pour aller la chercher.

"Non! dit le duc. Qu'elle garde le peu qui lui reste pour les blessés."

Et se tournant vers ses compagnons.

—C'est une brave fille que Nanon, ajouta-t-il. Elle va porter à boire à ceux qui ont besoin d'elle sous le feu de l'ennemi.

—Ah ça, messieurs, reprit Clisson, que diable sont devenus les Anglais?"

Effectivement, toue la partie du bois qui avait été attaquée trois fois par les Anglais était absolument évacuée. L'épaisseur des taillis était telle qu'il était impossible d'apercevoir la campagne. A droite, le bois descendait dans un ravin profond.

Depuis le matin l'extrême gauche du troisième corps avait eu à soutenir les attaques réitérées des Anglais. Le duc de Cumberland avait facilement compris que les Français devaient leur avantage à la position des redoutes de Fontenoy et du böis: les feux se croisaient et anéantissaient tout au passage. Aussi sa pensée avait-elle été, depuis le matin de s'emparer du bois, pour tourner les batteries ensuite, mais il n'avait pu y réussir.

Dans la dernière attaque, la défense avait été si vive, que les Anglais avaient été obligés, pour se rallier, de se reculer au delà du bois. Les Français, malgré leur ardeur, n'avaient pas poursuivi l'ennemi. L'ordre formel du maréchal de Saxe était de se maintenir dans le bois à quelque prix que ce fut, sans en sortir.

Maurice, avec sa grande habileté, avait compris que la possession du bois de Barri était l'assurance de la victoire. Le duc de Cumberland le comprenait aussi. Cependant depuis un quart d'heure aucune tentative nouvelle n'était faite.

"Ventre saint gris! dit Courten, si on n'entendait pas le canon à Fontenoy et à Antoing, ce serait à croire que la bataille est terminée.

—Mais elle ne l'est pas!

—Ah! voici d'Hauteroche."

Un capitaine aux Gardes françaises arrivait suivi de quelques soldats.

—Eh bien? lui demanda-t-on.

—Les Anglais sont repliés, répondit le capitaine, ils sont au delà de Gauvin. Ils délibèrent.

—Cordieu! voudraient-ils battre en retraite?

—Messieurs! bonne nouvelle!" cria une voix haletante.

Un jeune homme qui venait de pénétrer dans le bois au galop de son cheval, sauta lestement à terre.

"Quelle nouvelle. Tavanne?

—Antoing n'a pas été entamé et les Hollandais ont cessé le feu.

—Vive le roi! cria Biron.

—Et Fontenoy? demanda Courteu.

—Les redoutes tiennent ferme devant les Anglais, qui ne peuvent s'en emparer.

—Vive Dieu! qu'elle journée.

—Si les Hollandais cessent le feu, ce ne sera plus long maintenant.

—Ah voilà de Meuze!"

L'aide de camp du maréchal arrivait à fond de train: tous l'entourèrent.

"Messieurs, dit-il. les Hollandais se replient sur les Anglais, ils abandonnent l'attaque d'Antoing, mais ils se massent entre Fontenoy et l'entrée du bois de Barri. Je vous apporte l'ordre du roi et du maréchal de tenir ici jusqu'au dernier!

—On tiendra! répondirent les gentilshommes avec un même élan.

—Alors nous sommes certains de la victoire.

—Eh bien! mourons tous sans bouger! dit Clisson, et vive le roi!

—Vive le roi!" répéta de Meuze en partant au galop. Il disparut dans un flot de poussière.

"Attendons l'ennemi et veillons!" dit le duc de Biron.

Les nobles colonels appelèrent leurs officiers et leur donnèrent des ordres que ceux-ci s'empressèrent d'exécuter. Eclaireurs, sentinelles, tirailleurs furent triplés en nombre et placés habilement.

Une surprise était impossible. On devait être averti à temps de l'approche des Anglais, et les quatre régi-

ments des Gardes françaises, des Grenadiers de France, des Suisses et d'Artois, formant trois lignes, faisaient l'office de trois remparts.

Dans le bois on ne tirait pas un coup de feu, mais dans la plaine le canon tonnait avec un bruit formidable. Près de deux cents bouches à feu foudroyaient à la fois les Anglais, les Hollandais, les Autrichiens et les Français. La fumée et la poussière formaient des nuages tellement épais que le ciel disparaissait et que la lumière du soleil, tamisée par ce brouillard gris blanc, tout déchiré d'éclairs incessants, ne parvenait qu'à peine sur la prairie ensanglantée.

Il était onze heures. Il y avait six heures que l'action était engagée. Les canons tonnaient dans la plaine. Des cadavres jonchaient le sol de tous côtés, les ambulances étaient pleines et la journée n'était pas finie.

"Décidément, dit Clisson en souriant, je suis tout à fait de l'avis de Biron, moi.

—Comment? demanda le colonel des Gardes françaises.

—Si les Anglais tardent un peu, je déjeunerais bien, car je meurs de faim!

—Et mourir pour mourir, mieux vaut un boulet que la faim!

—Naturellement.

—Mais nous n'avons rien! dit Courten.

—Ah! s'écria Biron, si le comte de Saint-Germain était de parole, nous déjeunerions ce matin.

—Comment? dit Tavanne, le comte de Saint-Germain devait nous donner à déjeuner ce matin?

—A vous, non; à moi, oui!

—A quel propos?

—A propos d'une partie de *Cavagnole* que j'ai gagnée.

—Le *Cavagnole*, dit Clisson. Mais Voltaire a fait des vers à propos de ce jeu!"

Et il déclama:

On croirait que le jeu console
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table d'un *Cavagnole*.
S'asseoir entre deux Majestés.

"Qu'as-tu gagné au *Cavagnole?* demanda Tavanne au duc de Biron.

—Un déjeuner! répondit le colonel, un déjeuner pour moi et les convives que j'inviterais. Ce déjeuner devait m'être offert à un mois de distance, jour pour jour, heure pour heure, n'importe où je fusse. Ce n'était pas à moi à m'en inquiéter, c'était au perdant.

—Eh bien?

—Tu ne comprends pas. J'ai gagné ce déjeuner le 11 avril, à onze heures du matin.

—Ah! ah! fit-on.

—Vous y êtes! Nous sommes aujourd'hui le 11 mai, il est onze heures du matin, le déjeuner devrait être servi, ici, où je suis!

—Il le sera!" dit une voix.

Tous se retournèrent vers l'endroit d'où partait cette voix. Les branches d'un buisson venaient d'être écartées et un homme très richement vêtu apparaissait en saluant galamment.

"Vous! s'écria Biron stupéfait.

—Mon cher duc, dit le personnage en s'approchant, il est onze heures, moins cinq minutes. Vous voyez que je ne suis pas en retard!"

Il y eut un moment d'étonnement général ressemblant à une stupéfaction profonde. Tous les gentilshommes se regardèrent mutuellement. On eut dit qu'ils oubliaient et le lieu et la bataille, et le bruit assourdissant de la canonnade qui ne décessait pas.

—Vous! répéta Biron. Vous ici!

—Moi-même! répondit le nouveau venu, qui paraissait être aussi à l'aise que s'il eut été dans un salon. Que trouvez-vous d'étonnant à cela? Ne sommes-nous pas le 11 mai?

—Et le déjeuner? s'écria le duc.

—A onze heures vous vous mettrez à table?

—Où cela?

—Ici.

—Mille diables! monsieur le comte de Saint-Germain. Si cela est, je vous déclare l'être le plus extraordinaire qu'on puisse jamais voir."

Saint-Germain, car c'était lui, sourit doucement sans répondre. Il tira sa montre et l'interrogea du regard.

"Encore trois minutes! dit-il. Il sera onze heures et vous serez servi. J'espère que la fatigue de la matinée vous aura mis en bon appétit.

—Ah! pardieu! je vous le jure!

—Vous m'en voyez enchanté. Ah! ah! continua-t-il en entendant le bruit des canons auquel se mêlaient les sons des tambours, des trompettes et les clameurs furieuses des combattants. Nous aurons un beau concert."

Et se retournant, il dit:

"Servez!"

Aussitôt, huit hommes surgirent d'une petite route allant à l'Escaut. Cette route ne présentant aucun danger, et, ne pouvant que servir de communication entre le bois et la réserve de la tête du pont de Calonne, n'était pas gardée.

Quatre hommes soutenaient sur leurs épaules un grand chassis de bois ayant la forme d'une immense table, et recouvert par une toile cirée maintenue tout autour par des montants. Les quatre autres portaient chacun un immense panier. Les hommes, soutenant la table, s'arrêtèrent à l'endroit ou le terrain était le plus uni et le gazon le plus vert. Levant à la fois le bras placé sous la table pour la maintenir, ils firen jouer

quatre ressorts. Quatre pieds se détachèrent et s'abaissèrent. Ils posèrent la table sur le terrain uni, et grâce à ces quatre pieds fort bas, elle fut placée de manière à ce qu'on put facilement s'asseoir devant elle sur le gazon touffu. Alors les quatre hommes saisirent le couvercle de toile cirée e l'enlevèrent avec un seul mouvement rapide. Il n'y eut qu'un cri. Une table merveilleusement servie venait d'apparaître, chargée d'argenterie, de vaisselle et de linge fin.

En même temps, les quatre autres hommes défonçaient leurs paniers et en tiraient des bouteilles de tous genres et de toutes formes, de la vaisselle, et une collection de mets à faire la joie d'un gourmand.

Saint-Germain salua le duc de Biron:

"Je vous demande pardon, dit-il, de ne pouvoir vous offrir un repas plus digne de vous, mais c'est le cas où jamais de le dire: à la guerre comme à la guerre.

—A table, messieurs! dit Biron. En pareille circonstance, c'est la meilleure manière de remercier M. de Saint-Germain.

—Pourvu que les Anglais nous laissent déjeuner, dit Clisson en glissant ses jambes sous la table et en entamant un pâté.

—Voilà un mot qui me rappelle votre illustre ancêtre, dit Saint-Germain.

—Le connétable?

—Oui, monsieur.

—Vous l'avez connu?

—J'ai eu cet honneur. Ah! ce cher connétable voudrait bien être où vous êtes à cette heure, car il détestait les Anglais.

—En vérité? dit Biron.

—C'était une haine que rien ne pouvait éteindre, et cette haine provenait de l'accident qui lui était arrivé à la bataille d Auray, où un Anglais lui avait crevé un oeil d'un coup de flèche. Elle était si forte, cette haine

dont je vous parle, que quelques années plus tard, Jean de Montfort, le duc de Bretagne, ayant donné le château de Gavre à Chandos, Olivier de Clisson entra dans une rage folle. Je soupais avec lui ce soir-là, c'était la veille de Noël de l'an de grâce 1370. Il fit serment qu'il n'aurait jamais un Anglais pour voisin, et effectivement il attaqua, incendia et démolit le château.

—Le connétable n'y allait pas de main morte avec ses ennemis, il paraît! dit Tavanne.

—Non certes! reprit Saint-Germain. Le connétable était l'audace et la bravoure personnifiées, aussi Duguesclin avait-il pour lui une amitié et une estime réelles. Je les ai vus souvent ensemble. Mais quand je pense à Olivier de Clisson, je ne puis oublier ses faits d'armes à la bataille de Rosbecq, où il commandait l'avant-garde de l'armée française. Il tua de sa main, devant moi, onze chevaliers flamands.

—Ma parole d'honneur, mon cher comte, dit le duc de Biron, quand on vous écoute, on est toujours tenté de se demander si on rêve.

—Ah! monsieur de Biron, vous voilà exactement comme votre ancien grand'oncle le duc Charles! Lui aussi prétendait qu'on rêvait en m'écoutant.

—Vous avez connu mon arrière grand'oncle?

—Très intimement. J'ai même connu son père, celui qui commandait les Suisses à Arques, au siège de Paris et à Ivry, et qui a eu la tête emportée par un boulet au siège d'Epernay. Mais lui, le duc Charles, a été un de mes meilleurs amis. C'était au reste un homme doué de nobles qualités. Henri IV l'aimait fort, si fort même qu'au combat de Fontaine-Française il lui sauva la vie au péril de la sienne, et qu'en le présentant en 1598, après la prise d'Amiens, aux membres du parlement comme duc et pair, il dit: "Messieurs, voilà le maréchal de Biron que je présente avec un égal succès à mes amis et à mes ennemis!"

—Le roi Henri a dit cela? s'écria Biron.

—Oui, monsieur le duc. Cela est même consigné tout au long dans une lettre du secrétaire du duc Charles que j'ai dû conserver, et qui m'était adressée à propos d'une brouille que nous avions eue ensemble, votre grand'oncle et moi.

—Vous vous étiez fâchés?

—Oui! pendant son ambassade à Londres auprès de la reine Elisabeth.

—Et pourquoi?

—Pour une niaiserie; un valet qu'il croyait dévoué et qui a voulu quitter son service pour le mien. Eh! c'est Jean! Celui qui est derriere vous, monsieur le vicomte de Tavanne.

—Comment? dit Biron en ouvrant de grands yeux et en regardant le valet qui servait Tavanne. Vous avez été au service du duc Charles de Biron, il y a cent cinquante ans?"

Le valet salua profondément le duc, et s'adressant à Saint-Germain après un autre salut respectueux.

"Monsieur le comte fait erreur, dit-il. C'est Alix, qui est au service de monsieur depuis 1598. J'ai l'honneur de lui être attaché, moi, depuis plus longtemps.

—C'est vrai! dit Saint-Germain en riant. Où avais-je les yeux? Tu es entré à mon service, si j'ai bonne mémoire maintenant, l'année de la condamnation de Jacques Coeur?

—Oui, monsieur le comte, au mois de mai 1453, répondit simplement le valet.

—Deux cent quatre-vingt-douze ans de service, dit le marquis d'Aubeterre. Il doit être attaché à votre maison.

—Ce n'est pas mon plus ancien serviteur.

—Mais, dit le colonel de Courten, si vous vivez depuis sept ou huit cents ans vous avez dû assister à bien des batailles?

—A quelques-unes, effectivement.

—Et quelle est celle qui vous a le plus impressionnée?

—Marignan!

—Mais messieurs, dit le duc de Biron, voilà le comte qui nous fait oublier la bataille. Il est impossible que l'attaque puisse tarder.

—On ne vous surprendrait pas, je vous l'affirme! dit Saint-Germain.

En ce moment, un chant de coq retentit brusquement.

"Colonel! cria le comte d'Hauteroche en accourant, un corps anglais se dirige vers le ravin de Fontenoy.

—Grâce à vous, comte, dit le duc de Biron, nous n'avons plus soif maintenant que de gloire et de périls. En avant, messieurs!"

Tout avait été prévu d'avance: quatre bataillons des Gardes françaises, deux bataillons de Gardes suisses et le régiment des Grenadiers de France se mirent en [illegible] ayant à leur tête Biron, Courten, Aubeterre, [illegible], Chabanne, Peyre. Le reste des troupes gardait le bois. Le comte d'Hauteroche, capitaine aux Gardes françaises, guidait la marche; car lui seul savait de quel côté s'avançaient les Anglais auxquels il fallait couper la route. Le bois était le seul chemin qu'ils pussent prendre pour éviter les premières redoutes. Ils ne devaient donc pas passer.

On s'engagea dans le chemin creux qui coupait le ravin à son centre.

"Quoi! dit le duc de Biron avec surprise, vous venez avec nous, monsieur de Saint-Germain.

—Ma compagnie vous importune-t-elle? demanda le comte.

—Elle nous honore, bien au contraire; mais vous êtes en habit de cour et vous portez une épée bien légère!

—Qu'importe!"

D'Hauteroche fit signe de s'arrêter.

On était dans le chemin creux; en écoutant, on entendait, en dépit de la canonnade de la plaine, le bruit sourd d'une masse d'hommes marchant lentement d'un pas régulier.

Le comte de Saint-Germain, laissant s'avancer de quelques pas la colonne, avait été rejoint par les Gardes françaises. Un sergent marchait en serre-file à la droite de la première compagnie. Ce sergent, c'était Fanfan-la-Tulipe.

"Tu sais ce que tu as à faire? lui dit rapidement le comte.

— Oui!" répondit le sergent.

Les éclaireurs se repliaient sur le corps d'armée. L'anxiété commençait à être vive. Tous les soldats se tenaient prêts à tirer au premier commandement. Un grenadier de France, posté à l'extrémité du chemin creux, revint vers son colonel.

"Quels sont ceux qui viennent à nous?" demanda M. d'Aubeterre.

—Une batterie d'artillerie et un corps nombreux d'infanterie!" répondit le grenadier.

—Il faut enlever ces canons!" dit vivement Biron.

—Oui, montons sur ces crêtes, et nous attendrons la batterie au moment où elle sortira du ravin, répondit Courten. Alors, nous nous emparerons des canons et nous les braquerons sur les Anglais.

—En avant!"

Les chefs s'élancèrent à gauche gravissant la pente aiguë.

"A ton rang!" dit brusquement Fanfan-la-Tulipe au grenadier de France

Ce grenadier, c'était Roland, le fils de Dagé, le frère de Sabine. Il obéit et vint se placer près du sergent. Tavanne, qui s'était avancé vers le ravin, revint vivement.

"Les Anglais sont plus nombreux que vous ne le croyez, dit-il.

—Comment?

—La colonne est ngue et occupe toute la largeur du ravin. Puis, au . .u. j'ai aperçu les plumets hanovriens.

—C'est la réunion des deux corps! dit Courten.

—Il faut rallier le régiment d'Artois et les Grassins qui occupent le bois avec les deux bataillons suisses!" dit Biron.

Un *korikoko* sonore éclata dans un bouquet de bois voisin, sans que personne y fît attention.

Les soldats s'élançaient, suivant leurs chefs. Ils gravirent lestement le versant du mamelon dominant le ravin. Deux officiers partirent à toute bride vers le bois pour ramener les renforts.

Depuis quelques instants, le comte de Saint-Germain avait disparu sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu. Biron, Courten, Tavanne, Clisson, d'Aubeterre examinaient le terrain avec une extrême attention, cherchant à prendre la position la meilleure.

"Disposons nos lignes sur quatre hommes de profondeur, dit le duc De cette façon, nous offrirons une plus grande résistance."

On obéit rapidement. Pendant ce temps, Tavanne, se glissant dans les taillis bordant le ravin, se coucha à plat ventre pour avancer la tête et pour mieux voir sans être vu.

Quelques instants s'écoulèrent: les deux bataillons suisses, les Grassins, le régiment d'Artois rejoignirent au pas de course le petit corps d'armée et se rangèrent immédiatement en bataille.

Le ravin était sur la lisière du bois, et il débouchait sur la gauche des redoutes de Barri. C'était à l'endroit même où le ravin aboutissait que les troupes françaises et les Grenadiers de France formaient les deux premiè-

res lignes, les Suisses la troisième, le régiment d'Artois la quatrième. Les Grassins étaient en flanc.

A un signal donné, les quatrelignes n'avaient qu'à opérer un à droite pour faire face à l'ennemi et lui barrer absolument la route. Pour passer il fallait que les Anglais passassent sur les Français. On attendait, résolu à tout, dans un profond silence.

Le vicomte de Tavanne, caché dans les broussailles, s'efforçait de distinguer le corps anglais, mais un coude brusque du ravin opposait une barrière à ses regards. Il était là, immobile et muet, quand il sentit une main frôler son épaule. Il se jeta de côté en prenant un pistolet.

"Ne craignez rien! dit le comte de Saint-Germain en avançant la tête.

—Vous étiez dans ces broussailles? dit Tavanne avec étonnement.

—Oui, et je vais vous donner des renseignements précis. L'armée anglaise est là tout entière!

—Tout entière! répéta Tavanne.

—Oui! Ecoutez-moi! Le duc de Cumberland, comprenant le difficile de la situation, a résolu de tenter un dernier coup. Il a pris le parti, après avoir forcé le bois de Barri, de passer, quelles que soient les pertes à subir, entre les redoutes de Fontenoy et celles de Barri, en traversant les cinq cents toises de terrain sur lesquelles se croisent les feux des redoutes. C'est un parti héroïque, mais il est bon!

—Ils ne passeront pas!

—Peut-être!

—Comment! Pourquoi?"

Saint-Germain se rapprocha du vicomte.

"Les boulets commencent à manquer dans les redoutes de Fontenoy! lui dit-il à voix basse.

—Oh!" fit le vicomte.

Puis, changeant de ton: "Comment savez-vous?

—Eh! je sais tout, Tavanne! Vous ne l'ignorez pas.

—Mais que faire alors?

—Prévenir le maréchal de Saxe en toute hâte et tenir le plus longtemps possible pour lui donner le temps de venir à votre aide.

—C'est tout?

—Oui.

—Je vais transmettre ces renseignements à Biron!

—Faites! mais n'oubliez pas ce que je vous ai demandé.

—Relativement à Roland Dagé?

—Oui.

—Comptez sur moi?

—Merci!"

Tavanne se glissa dans les herbes, puis se redressant, il courut vers l'endroit où sationnait le petit corps de l'armée française.

Saint-Germain était demeuré seul. Il recula de quelques pas, puis il s'arrêta: un *korikoko* retentit. A ce *korikoko* en succéda un second, puis un troisième. Saint-Germain était au même endroit. Un homme, vêtu de noir et le visage recouvert d'un masque de velours noir, apparut soudain.

"Eh bien! mon cher C! demanda Saint-Germain.

—Tout va comme vous l'aviez dit.

—Près de Calonne.

—Les coqs?

—A Calonne même.

—Les poules?

—Sur la route du camp anglais et dans le camp anglais même.

—Toutes les dispositions pour enlever Sabine?

—Sont prises par le knès.

—Rien n'est changé dans ce qu'il y a à faire?

—Rien!"

M. C fit un signe affirmatif. Saint-Germain lui prit la main :

—Mon cher C, lui dit-il, rappelez-vous ce que je vous ai dit : ce jour doit être le dernier, celui dans lequel il faut que l'œuvre s'achève! Maintenant... allez et faites !

M. C disparut dans l'épaisseur des fourrés.

En ce moment les Anglais arrivaient à une courte distance du mamelon. Saint-Germain avait dit vrai : le duc de Cumberland avait, à l'aide d'une manœuvre habile, à l'exécution de laquelle les Hollandais l'avaient aidé en le couvrant pour qu'il put agir par surprise, le duc de Cumberland qui avait réuni vingt deux mille hommes d'infanterie qu'il avait formés en un seul bataillon carré. Six canons étaient traînés à bras et marchaient en tête de la colonne, six autres étaient placés au centre.

"Que je passe entre ces redoutes, avait-il dit, et l'armée française est battue !"

Les officiers avaient reçu l'ordre formel de faire marcher lentement, et avec ensemble, de faire tirer lentement, mais à coup sûr, et de boucher constamment les vides pour que la colonne ne pût pas être entamée. Ces dispositions prises, la colonne abritée par les Hollandais et par les nuages de fumée émanant des canons dont le tir augmentait, s'était glissée dans le ravin.

Au moment où la colonne atteignit l'extrémité du ravin, le corps français fit face subitement et ferma le passage.

Il y avait là deux mille cinq cents Français se posant hardiment en face de vingt mille Anglais!

Les Anglais continuaient à s'approcher lentement, au petit pas, l'arme au bras et la mèche allumée.

A la tête de l'armée anglaise marchaient MM. de Campbell, le lieutenant général aide de camp du duc de Cumberland, le comte d'Albermale, major général de l'armée anglaise et le brigadier de Churchill, le petit-fils naturel du grand Malborough. Derrière eux s'avançaient la Garde anglaise ayant pour chef milord Charles Hay et le régiment Royal-écossais.

Les Français étaient à peu près un contre dix et ils n'avaient pas de canons. Les Gardes françaises, suisses, grenadiers, soldats d'Artois et Grassins demeurèrent impassibles, immobiles, résolus sans tenter de reculer d'un pas. Devant la ligne française se tenaient fièrement l'épée au vent, le duc de Biron, Clisson, Langey, Courten, d'Aubeterre, Peyre, Chavannes, Croissi, Tavanne.

Pas un coup de feu n'avait été tiré. Les deux corps étaient à cinquante pas l'un de l'autre: les Anglais s'arrêtèrent.

Alors, avec une dignité toute chevaleresque, Campbell, d'Albermale, Chusshill et quelques autres s'avancèrent, s'isolèrent, et, ôtant leurs chapeaux, saluèrent poliment l'armée française.

Biron, Clisson, Langey, Courten, d'Aubeterre, Peyre, Chavannes, Croissi, Tavanne, rendirent ce salut.

Milord Hay, le capitaine des Gardes anglaises, fit quatre pas en avant.

"Messieurs, des Gardes fançaises, dit-il en agitant son chapeau. Tirez !"

Le comte d'Hauteroche, qui commandait le premier bataillon des Gardes françaises, s'avança à son tour de quelques pas, tenant son chapeau à la main:

"Messieurs les Anglais, dit-il, nous ne tirons

jamais les premiers ! Tirez vous-mêmes, s'il vous plaît !"

En achevant ces mots, le comte çd'Hauteroche, qui avait jusqu'alors tenu son chapeau à la main, le remit sur sa tête. Puis il se croisa les bras et attendit...

"Feu !" crièrent les officiers anglais.

La détonation fut formidable. Les six pièces de canon et toute la première ligne anglaise avaient fait feu à la fois.

De Clisson, de Courten, de Langey, de Peyre, avaient été frappés les premiers. Quatorze officiers, parmi lesquels le comte d'Hauteroche et deux cents soixante-quinze soldats, tombèrent morts à côté de leurs chefs.

"Feu !" crièrent les officiers français.

Gardes françaises, Grenadiers, Suisses et soldats d'Artois ripostèrent à l'attaque par une fusillade qui fit un large trou dans la colonne.

Campbell et d'autres officiers anglais tombèrent blessés ou tués, mais les Anglais remplirent le vide fait et le feu continua furieux des deux côtés.

En dix minutes,plus de sept cents Français gisèrent renversés. Un tiers du petit corps d'armée avait succombé. Que pouvaient faire les quinze cents hommes qui restaient debout en face de ses vingt mille Anglais et de leurs douze canons ?

Ils se replièrent lentement, sans fuir, tandis

Ils se replièrent lentement, sans fuir, tandis que la colonne reprenait sa marche.

Le régiment du roi accourait à leurs secours. Il aborda résolument la colonne anglaise à la baïonnette, et il l'arrêta un long moment. Les Gardes françaises, les Grenadiers, les Suisses, se

reformèrent derrière le régiment du roi, et ils vinrent tous s'abriter sous une redoute.

La colonne anglaise avançait toujours du même pas, tirant en marchant, et cela avec un tel ordre, qu'on voyait les majors appuyer leurs cannes sur les fusils des soldats, afin qu'ils tirassent bien àhauteurd'homme La
rassent bien à hauteur d'homme. La colonne s'approchait du passage difficile: elle allait s'engager entre les redoutes de Barri et celles de Fontenoy....

Elle avançait cependant, marchant toujours du même pas... Les canons tonnèrent; la colonne foudroyée chancela, mais elle avança encore.... brisant tout ce qui se présentait sur son front.

En ce moment les feux de Fontenoy diminuèrent et les canons de ce côté ne firent plus aucun mal. Les boulets manquaient et l'on tirait à poudre pour ne pas laisser voir que l'on n'avait plus de projectiles.

La colonne avançait toujours...

"Mort Dieu ! dit Fanfan-la-Tulipe,nous sommes perdus !

—Heureusement, nous allons mourir," dit un Grenadier de France.

Ce granadier, c'était Roland Dagé qui, calme et impassible au milieu du feu, attendait les balles qui ne l'avaient pas encore frappé.

Les redoutes étaient franchies, la colonne s'engageait dans la plaine, toujours inébranlable, et elle marchait droit vers le pont de Calonne. La victoire, qui depuis le matin était avec nous,menaçait d'abandonner l'armée de Louis XV, dans laquelle le désordre commençait à se mettre.

XXIII

A CALONNE.

"Ursule ! Ursule ! Qu'est-ce que vous voyez maintenant ?

—Rien, ma pauvre Sabine ! je ne vois rien. Il y a des gros tourbillons de fumée qui s'élèvent courent et font des nuages de l'autre côté de la rivière.

—Et mon père ?

—Je ne le vois plus sur le pont. Il aura été de l'autre côté pour avoir des nouvelles.

—Oh mon Dieu ! mon Dieu !" dit Sabine en laissant retomber sa tête en arrière sur le dossier de son fauteuil.

Puis, faisant un effort pour se lever:

"Je veux aller voir ! dit-elle.

—Non ! non ! cria Armande en courant vers elle et en la contraignant doucement à demeurer dans le grand fauteuil sur lequel elle était à demi couchée. Non ! ne bougez pas !

—Et mon frère ! mon pauvre frère !"

Sabine se cacha la tête dans ses mains.

C'était dans une petite chambre de la maison du roi, à Calonne, que se passait cette scène, au moment même où la colonne anglaise allait atteindre les redoutes de Fontenoy.

La maison du roi avait un côté sur l'Escaut : c'était de ce côté qu'était située la chambre dans laquelle, par ordre de Louis XV, on avait installé Sabine, la fille du coiffeur, ramenée la veille de Saint-Amand. Les fenêtres de cette chambre, qui occupait le troisième étage, dominaient l'Escaut et permettaient à la vue, en temps ordinaire, de s'étendre jusqu'à Leuze, et par conséquent sur toute la plaine de Fontenoy. De là, ce jour de bataille, on pouvait tout voir, tout entendre de ce spectacle horrible. La chambre était assez grande et assez bien meublée.

Sabine, le visage pâle, les traits tirés, les yeux animés, était à demi étendue sur un grand fauteuil, les pieds posés sur des coussins. Ursule la bonnetière et Armande Joncières, la parfumeuse, étaient debout devant l'une des fenêtres ouvertes examinant l'horizon dans tous les sens. Roupart, blême, tremblant, inquiet ; Roupart, dont le visage passait successivement du vert au jaune, du jaune au blanc et du blanc au jaune ; Roupart, les yeux à demifermés et la bouche ouverte, était assis sur un siège, au milieu de la pièce, n'osant ni remuer, ni bouger, ni faire un mouvement.

Et au dehors, la canonnade ne décessant pas, la fusillade incessante, la fumée noirâtre arrivant pas bouffées épaises et apportant les âcres émanations de la poussière, de la poudre et du sang,cette odeur étrange particulière aux champs de bataille, et que n'ont sentie que ceux qui ont assisté à un grand combat. Puis, à ces bruits de la canonnade, de la fusillade, se joignaient les cris, les vociférations, les roulement sourds, les vacarmes sans nom. C'était effrayant dans toute l'acception du mot.

"Mon frère ! mon pauvre frère ! répéta Sabine avec désespoir.

—Du courage, Sabine ! dit Armande en embrassant la jeune fille. Nous allons être vainqueurs, nous allons battre l'ennemi !

—Mais Rolland....

—Vous le verrez revenir triomphant...."

En ce moment une effroyable détonation retentit, dominant tous les bruits. Les vitres des fenêtres éclatèrent et tombèrent en morceaux sous l'impulsion irrésistible de la masse d'air dépladéplacée. Les trois femmes demeurèrent comme foudroyées. Roupart s'était renversé sur son fauteuil, bras pendants, tête pendante, dans la position d'un homme évanoui.

"Je suis mort !" murmura-t-il.

Ursule s'était penchée en dehors de la fenêtre. Une gerbe de feu déchirait la fumée comme la flamme irruptive d'un volcan. C'était une des redoutes de Barri qui venait de sauter. Puis la fumée cacha tout et la canonnade continua à retentir avec la même violence. C'était un incident du grand drame.

"Mon frère ! mon frère ! cria Sabine avec véhémence. Oh ! il est mort !

—Non ! non ! dit Armande. Il se bat pour le roi ! Du courage ! Roland est trop brave pour mourir ainsi ! Et puis, le sergent veille, et Nanon la vivandière veille aussi !

—Mon père ? où est mon père ? dit Sabine avec anxiété.

—Là, sur le pont ! répondit Ursule, toujours penchée sur l'appui de la fenêtre. Il regarde avec sa lorgnette... Oh ! je suis sûre qu'il ne quitte pas le roi des yeux.

—Je voudrais le voir ! dit Sabine en essayant de se lever.

—Non ! ne bougez pas ! dit Armande. Vous êtes trop faible... M. Roupart va aller le chercher."

Roupart ne bougea pas.

"Mais va donc ! glapit Ursule.

—Ma bonne amie ? dit le bonnetier d'une voix dolente.

—Je vous dis d'aller chercher Dagé, là, dans la rue, sur le pont.

—Le pont ! répéta Roupart. Le pont... où il doit tomber des boulets....

—Des boulets ! des boulets ! cria Ursule. Vous avez peur des boulets ?

—Dame ! oui ! répondit naïvement Roupart.

—Mais vous n'êtes donc pas un homme ?

—Dame !... si !...

—Allez donc !

—Ma bonne amie, dit le pauvre homme comme un vaincu qui demande grâce, je ne peux pas bouger ! Je ne peux pas remuer !

—Conduisez-moi à la fenêtre ! dit Sabine.

—Ah ! mon Dieu ! dit Ursule, qui, pâle et le visage décomposé par l'émotion, ne pouvait se retirer cependant de cette fenêtre ouverte, où l'attachait cette irrésistible curiosité qu'on pourrait nommer le charme attractif du danger, oh ! mon Dieu ! que se passe-t-il ? Voilà des hommes qui courent... Un flot de soldats qui envahit le pont...

—Mon père ! cria Sabine en se levant.

—Le voici ! dit Ursule. Il revient ! Il accourt de ce côté. Ah ! il entre dans la maison."

Et, se retournant vers son mari:

"Gous n'avez pas à bouger ! dit-elle. Oh !

vous avez l'air d'un dindon attaché par la patte !"

Roupart ne répondit pas. Toujours étendu sur son siège, il demeurait pantelant et dans l'immobilité d'un être privé de sentiment.

La porte s'ouvrit brusquement. Dagé entra.

—Eh bien ?" demanda Armande.

"Mon père ?" s'écria Sabine avec joie.

Dagé était très-pâle. Il avait les sourcils froncés, les traits contractés, la mine bouleversée.

"Mon Dieu ! dit-il comme se répondant à lui-même, je ne sais pas comment tout cela finira !

—Quoi donc ? Qu'y a-t-il ? demanda vive

—Roland ? cria Sabine.

—Non ! non ! dit Dagé. Je n'ai aucune nouvelle.

—Maisque disiez-vous ?

—Rien, ma fille ! rien... J'étais sous l'impression de cette belle bataille, continua Dagé avec un sourire forcé ! Mais tout va bien... très-bien... et je suis venu te dire que bientôt cela allait être fini..."

Sabine regarda son père. Il y avait quelque chose d'éyrange dans sa manière de parler. Mais elle pensa, ce qui pouvait être, qu'il était sous l'empire de l'empire de
l'empire de l'émotion causée par la bataille

"Venez donc voir ce qui se passe ! dit Dagé en saisissant le bras de Roupart, qu'il fit lever avec une secousse violente et qu'il entraîna vers la fenêtre.

—Je ne veux pas voir cela ! dit lamentablement le bonnetier en se reculant et en mettant sa main gauche sur ses yeux.

—Il faut tout préparer pour le départ ! dit Dagé à voix très-basse.

—Hein ? fit Roupart effrayé du ton confidentiel et incisif de son interlocuteur dont les yeux flamboyaient.

—Il faut pouvoir fuir au besoin !

—Fuir !

—Chut ! pas si haut.

—Fuir ! répéta Roupart à voix basse. Ah ! sainte Vierge ! Nous sommes donc battus ?

—Taisez-vous !

—Eh bien ! je m'en doutais ! je n'ai jamais eu de chance, moi ! Ma première bataille, et nous voilà battus.

—Mais non ! je prévois un malheur sans l'affirmer.

—Ah ! mon doux Seigneur ! Ah ! saint Barnabé, mon second patron ! Ah ! tous les saints du Paradis ! dit Roupart d'une voix larmoyante. Perdu ! Un homme de mon âge ! Un si bel avenir !..."

Heureusement le terrible bruit de la bataille empêchait la voix de Roupart d'arriver jusqu'à Sabine. Mais Ursule s'était rapprochée des deux hommes. Elle avait entendu les gémissements de son mari, et, bien qu'elle y fut habituée, elle fut frappée de l'expression extraordinairement lamentable.

"Mais qu'y a-t-il ? dit Ursule avec impatience et terreur.

—Il y a, dit Dagé, que les Anglais, qui depuis ce matin avait le dessous, viennent subitement de prendre l'avantage.

—Ah ! mon Dieu !

—Le péril est si grand, que le maréchal de Saxe vient d'envoyer dire au roi d'abandonner le champ de bataille et de repasser le pont.

—Il va venir ici ?

—Oui.

—Nous sommes perdus !

—Je le crains !... dit Dagé avec un soupir

—Il faut partir, alors...

—Oui ? mais parlez plus bas ! que Sabine ne puisse entendre ! Qu'elle ignore !

—Oui ! oui ! je vous comprends ! dit Ursule. Que vous devez souffrir ! Votre fils là-bas ! votre fille ici !"

Dagé leva les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de ses douleurs.

"Il faut partir ! reprit-il. Il faut nous rendre au dépot, faire atteler la voiture, la tenir prête, y installer Sabine et pouvoir fuir en cas de péril trop pressant.

—Mon mari vous aidera !

—Il ne veut pas !

Roupart baissa la tête en arrondissant les épaules.

"La force me manque !" balbutia-t-il.

On entendit un grand bruit mêlé de cris, de roulements de voitures et de piétinements de chevaux. Dagé et Ursule se penchèrent aussitôt pour voir.

Le pont de Calonne était encombré par des caissons et des soldats portant des civières. Caissons et civières servaient au transport d'une énorme quantité de blessés.

"Mon Dieu ! dit Ursule en joignant les mains, que de blessés !

—Des blessés ! reprit Sabine qui avait entendu.

—Mon doux Jésus ! il y en a des centaines et des centaines, dit Roupart ; le pont en est plein d'un bout à l'autre.

—Je veux voir," dit Sabine en se levant.

Sonpère courut à elle : il l'enleva dans ses bras et la porta près de la fenêtre.

"Regarde, dit-il en l'asseyant, regarde, et pendant que tu regarderas, je vais descendre avec Roupart pour aller voir les blessés de plus près.

—Oui, oui, allez mon père ! dit Sabine dont les yeux étaient rivés sur le douloureux cortège.

—Venez ! dit Dagé en reprenant Roupart par le bras.

—Comment ! balbutia le bonnetier prêt à défaillir, vous voulez que... que... que... j'aille...

—Mais allez donc ! dit Ursule avec impatience

—Ma bonne amie, je ne veux pas me séparer de toi !

—Eh bien ! je vais avec vous," répondit Ur-

Ce fut le coup de grâce. Roupart courba la tête avec l'anéantissement du supplicié qui monte sur l'échafaud.

"Je ne pourrai pas ! murmura-t-il.

—Voulez-vous laisser perdre tout ce qui nous appartient, tout ce qui est dans la voiture ! reprit Ursule à voix basse.

—Ah ciel ! dit Roupart qui sembla reprendre subitement courage. Il y en a au moins pour huit mille livres, sais-tu bien ! Partons ! partons !"

Et entraînant sa femme :

"Vite ! vite ! cria-t-il, conduis-moi ! sauvons tous !"

Dagé embrassait sa fille.

"Quoiqu'il arrive en mon absence, dit-il, reste ici, dans cette maison, que je puisse t'y retrouver.

—Comment ? m'y retrouver ? dit Sabine avec étonnement.

—Dans la Maison du roi tu n'as rien a craindre, rien à redouter.

—C'est vrai, mon père. Oh ! Roland n'est pas parmi les blessés. J'ai tant prié pour lui !

—Eh bien ! prie encore, mon enfant, et ne quitte pas cette maison quoiqu'il arrive."

Et regardant fixement Armande:

"Veuillez sur elle, ma bonne madame Joncières !" dit-il avec un accent expressif.

Armande tressaillie et regarda Dagé, qui lui adressant un dernier geste, quittait la chambre.

Dagé rejoignit rapidement Roupart et Ursule qui venaient de descendre l'escalier.

"Ne perdons pas une seconde ! dit-il d'une voix brève. Si ce qu'on m'a dit est vrai, nous serions perdus et les Anglais seraient ici dans une heure.

—Qui vous a dit cela ? demanda Ursule.

—Un homme bien informé: un officier de Mgr de Charolais que j'ai rencontré sur le pont et qui était près du roi quandlemaréchal lui a fait dire de quitter le champ de bataille.

—Perdus !... le... les Anglais !... Courons !" dit Roupart en s'élançant.

Ils franchirent le seuil de la maison. La rue était encombrée par des soldats portant des blessés, par des chevaux, des caissons, et des femmes, des enfants, des paysans, des fournisseurs de l'armée en proie à l'agitation la plus poignante.

Les bruits les plus alarmants commençaient à circuler : ces bruits qui danse certaines circonstances, font plus de mal que n'en ferait le mal lui-même.

XXIV

LES BLESSES.

"Vous le voyez, Sabine, Roland n'est pas parmi les blessés ! dit Armande.

—Oh mon Dieu ! dit Sabine, je donnerais dix ans de ma vie pour le revoir, là, près de moi, après cette bataille.

—Le roi lui a parlé hier, vous savez ?

—Oui ; mon père pleurait en me racontant cela. Il a dit à Roland qu'il fallait mourir si besoin était, mais non se faire tuer.

—Qu'il est bon le roi !

—Ahmon Dieu ! j'entends encore du bruit sur le pont ! Ce sont des blessés sans doute."

Armande se pencha en avant.

"Oui,ce sont des blessés, dit-elle. Oh ! comme il y en a, bien plus que tout à l'heure !"

Sabine se courba pour voir.

"C'est effrayant ! dit-elle.

—Mais que se passe-t-il donc ? reprit Armande. Je vois là-bas... courir des hommes... des soldats..."

Effectivement, des cris aigus retentissaient de l'autre côté de l'Escaut.

"Mon Dieu ! qu'y-t-il ? dit Sabine.

—Voilà le pont qui s'emplit de monde ! dit

Armande. Ce sont des soldats qui courent de ce côté... Il y en a qui tombent à l'eau.....

—Ah ! dit Sabine, ils fuient et les officiers les veulent arrêter..."

Les deux femmes se regardèrent avec l'expression d'une anxiété déchirante. Les cris redoublaient se mêlant au bruit continuel du canon.

"Mon Dieu ! dit Armande, on dirait d'une déroute !

—Une déroute ! répéta Sabine dont le cœur se serrait. Oui... ces soldats ont l'air de se sauver"

Sabine joignit les mains.

"Oh ! mon Dieu ! qu'allons-nous devenir?"

Les blessés passaient toujours sous les fenêtres.

"Du linge ! de la charpie ! criait-on ; nous en manquons !

—De la charpie ! répéta Sabine ; en avons-nous encore ?

—Nous avons tout donné.

—Et du linge ?

—Nous n'en avons plus ; nous n'avons gardé que ce qui nous est nécessaire.

—Ah ! donnez, donnez tout !

—Du linge ! répétait-on, de la charpie !"

Armande avait fouillé dans une petite caisse et elle y avait pris quelques vêtements; elle se rapprocha de la fenêtre pour jeter le linge.

Des soldats allaient, venaient, passaient portant des civières sur lesquelles agonisaient de malheureux blessés. C'était horrible à voir. Des émanations sanguines montaient jusqu'aux deux femmes.

Armande, en se penchant pour laisser tomber le paquet de linge, aperçut de l'autre côté de la

rue un homme costumé en sergent des Gardes françaises qui lui adressait des signes expressifs. Armande tressaillit violemment : elle avait reconnu Fanfan-la-Tulipe. Fanfan fit un geste signifiant clairement qu'il la priait de descendre. De l'endroit où elle était placée, Sabine ne pouvait voir le sergent. Armande pâlit ; elle pensa que Roland était tué et que Fanfan-la-Tulipe venait l'avertir. Elle se retourna vers Sabine.

"Il y a encore du linge ! dit-elle comme si un souvenir l'eût frappée tout à coup.

—Où donc ? demanda Sabine.

—Dans l'antichambre du premier étage, chez le roi.

—Il y a là du linge ?

—Eh oui ! je n'y songeais plus, et l'idée vient de m'en revenir. Je cours le chercher et je remonte."

Et sans attendre la réponse de Sabine, elle s'élança au dehors.

Sabine, demeurée seule, s'appuya sur le dossier de son siège, car elle se sentait épuisée, et, joignant les mains, elle se mit à prier. Quelques instants s'écoulèrent durant lesquels la sainte prière de la jeune fille, cet ange de foi et de pureté, monta vers le ciel au bruit de la mitraille et de la fusillade qui renversaient, tuaient, déchiraient les créatures de Dieu. Les doigts enlacés, les yeux baissés, Sabine concentrait toute sa pensée dans cette élévation suprême....

Tout à coup elle sentit un linge humide s'abattre sur ses yeux, tandis qu'un baillon étouffait un cri sur ses lèvres.

Sabine crut se revoir dans le salon de l'hôtel de la rue Saint-Claude. La respiration lui manqua subitement, elle étouffa... elle s'évanouit...

XXV

EN AVANT ! LA MAISON DU ROI !

Il était midi et demi, et la bataille gagnée de six heures du matin à onze heures par l'armée française semblait être perdue maintenant.

Marchant au petit pas de son cheval, en voyant avec indifférence et mépris tomber autour de lui une grêle de boulets, de balles et de mitrailles ; mâchant, pour calmer la soif qui le dévore, une balle de plomb qu'il a mise dans sa bouche, le maréchal de Saxe, accablé par la souffrance et la fatigue, mais surexcité au plus haut point par la colère et le danger de la situation, le maréchal examine la marche lente mais progressive de cette terrible colonne anglaise, de cette masse vivante qui pénètre dans l'armée française par la vallée de Fontenoy, comme pénètre dans une fente étroite un coin que le maillet enfonce.

C'est que depuis qu'elle s'est formée, cette colonne impassible, ferme, tenace, serrée, avance..... avance.... et avance toujours, supportant tout, renversant tout, passant sur tout !

Foudroyée à droite et à gauche par le feu des redoutes de Fontenoy et de Barri, qui lui ont emporté des rangs entiers, elle n'a pas fait un seul mouvement de recul, elle n'a pas fait un seul

temps d'arrêt ! A peine pratiqués, les vides sanglants se sont refermés ; les morts disparaissent foulés sous les pieds des vivants, et la colonne s'avance, gagnant du terrain, répondant au feu par le feu, et rendant la mort pour la mort. Bientôt elle va dépasser le village de Fontenoy, dont les feux n'ont plus d'importance, et Louis XV de l'endroit où il est, peut la distinguer nettement.

Depuis le moment de descente des Gardes françaises, des Grenadiers de France et des Suisses, dans le ravin, le désordre s'est mis dans toute la gauche de l'armée et rien ne s'y fait plus déjà avec ensemble. Le maréchal l'a compris ; il faut arrêter la marche de cette colonne ou la bataille est perdue.

Déjà il a fait attaquer les Anglais par les brigades de Luttaux ; mais Luttaux, en ramenant deux fois ses hommes, s'est fait tuer et la colonne marche toujours. Louis XV l'a vu tomber ; il a assisté à cette mort glorieuse et un soupir s'est échappé de ses lèvres et une larme a mouillée ses yeux.

Le maréchal a fait bondir son cheval ; sa fureur est effrayante.

Biron s'élance, l'épée nue à la main, entraînant ses soldats. Tous se ruent sur le flanc gauche des Anglais avec une énergie et un entrain admirables.

Une partie de la colonne se détache et vient,au petit pas, au-devant de Biron, tandis que la masse continue à marcher sans s'arrêter. Le choc est violent; mais les Anglais font une charge si bien nourrie que le régiment du roi, qui était en tête, est entièrement décimé. Alors arrivent au

galop les gardes du corps ; mais ils sont repoussés à leur tour.

La colonne avance toujours... Elle a dépassé Fontenoy, dont les redoutes n'ont plus de boulets, et elle marche vers le pont de Calonne... Si elle l'atteint, c'est la perte de l'armée française.

Le désordre, naissant de la terreur, commence à gagner de rang en rang tous les corps du côté droit.

Le maréchal appelle de Meuze, son aide de camp.

"Courez au quartier du roi, lui dit-il ; dites de ma part à Sa Majesté que je la supplie de repasser l'Escaut avec le dauphin... Pour moi, je vais faire ce que je pourrai pour rappeler la fortune !"

Meuze part au galop. Maurice, s'avançant au milieu du feu comme s'il eût voulu se faire tuer, ordonne à d'Estrées de fondre sur l s Anglais avec sa cavalerie. D'Estrées fait charger, mais la colonne anglaise s'entr'ouvre, ses canons éclatent et la première ligne de cavalerie est écrasée.

"En avant !" crie le maréchal.

Et il s'élance lui-même à la tête de la seconde ligne avec les chevaux-légers, les granadiers à cheval, les mousquetaires, mais, ramenée encore, cette cavalerie d'élite est poussée en désordre jusque dans le quartier du roi.

Louis XV, de la voix et du geste, arrête les fuyards.

"Je mourrai ! dit-il, mais je resterai là où je suis !"

Tous se rassemblent autour de lui...... mais tout paraît perdu, le danger est extrême... Louis XV peut voir déjà la colonne qui maintenant s'avance l'arme au bras ; le feu de toutes les

batteries étant éteint depuis quelques instants. Mille avis différents se croisent ; le tumulte est à son comble ; encore dix minutes et la bataille est perdue.

Richelieu, l'aide de camp du roi, Richelieu couvert de sueur et de poussière, la tête nue, les cheveux épars, ce gentilhomme de cour devenu subitement homme de guerre, a été envoyé à Fontenoy pour savoir jusqu'où s'étend la colonne.

Il est arrêté sous la redoute ; courbé sur sa selle, il écoute un homme qui lui parle rapidement. Cet homme tient à la main deux papiers, une plume et un encrier.

"Signez ! signez ! dit-il précipitamment en présentant un papier et la plume.

—Impossible ! répondit Richelieu ; je ne puis prendre sur moi de signer un blanc-seing au nom du roi.

—Vousêtes son premier aide de camp. Les ordres du roi peuvent être signés par vous aujourd'hui.

—Non, monsieur, non. Les renseignements que vous venez de me donner, et que je vais transmettre au roi, sont précieux je l'avoue; mais je ne puis faire ce que vous me demandez !"

L'homme prit l'autre papier qu'il tenait de la main gauche et il le tendit au duc.

"Lisez !" dit-il.

Il n'y avait que quelques lignes sur ce papier. Ces lignes contenaient ces mots:

"Si monsieur de Richelieu veut me plaire, il fera sur l'heure tout ce que lui demandera M. de Saint-Germain."

Ces lignes étaient signées marquise de Pompadour. Richelieu hésita.

"Je vous ai donné les moyens de sauver l'armée française et de gagner la bataille, reprit Saint-Germain (car c'était lui qui parlait au duc); donnez-moi la signature que je vous demande. Je vous affirme, sur mon honneur, que vous pouvez le faire sans garder au fond de votre âme l'ombre d'une crainte.

—Donnez !" dit Richelieu.

Il prit le papier, la plume et signa.

"Et maintenant, dit Saint-Germain en reprenant le papier, agissons chacun de notre côté. Je vous jure que là, près de la seconde redoute, une ouverture sera faite dans la colonne !

Richelieu partit au galop, courant vers le quartier du roi. La colonne anglaise, dont la profondeur égalait toute la longueur du champ de bataille, restait immobile, semblant maîtresse du terrain. Les boulets soulevaient la terre sous les pieds du cheval du roi. L'instant était suprêmement critique. C'était l'une de ces minutes où l'honneur d'un roi, d'une armée, d'un pays, se joue au hasard d'une dernière lutte.

Richelieu parti, Saint-Germain s'était jeté à droite : il avait tourné rapidement la redoute et, tirant un masque de velours noir de la poche de son habit, il se l'était appliqué sur le visage. Alors, il avait pénétré dans Fontenoy, dont les trois quarts des maisons étaient incendiées ou écroulées.

Fontenoy était désert : tout ce que le village renfernait de soldats venait de partir sous les ordres de d'Estrées, pour aller rejoindre le corps d'Antoing. Des morts et des blessés gisaient sur le sol. Sur la place, près de l'église, quatre grandes maisons se touchaient. Saint-Germain, toujours masqué, entra dans l'une d'elles.

A peine eut-il franchi le seuil, qu'un "korikoko" formidable retentit. Puis des hommes surgirent de tous les côtes, par toutes les portes. Tous portaient un uniforme français. Celui des grenadiers du roi dominait, ainsi que celui des gardes françaises. Le premier qui a paru c'est Fanfan-la-Tulipe. D'un seul bond, il a été près de Saint-Germain.

"Tu as agi ? demanda Saint-Germain.

—Oui, répond le sergent.

—Sabine ?

—A été enlevée.

—Et C ?

—Est sur ses traces. Tout a réussi merveilleusement.

—Bien ! dit Saint-Germain avec un éclair dans les yeux. Coq-Huppé, je suis content de toi !"

Et se retournant vers tous ceux qui l'entouraient :

"Coqs, poules et poulets ! dit-il ; vous tous que j'ai retirés de la voie impure pour vous placer dans la voie de l'honneur ; vous tous à qui j'ai appris que le mal est mauvais et que le bien est bon ; vous, enfin, qui étiez des créatures de dernier ordre et dont j'ai fait des hommes,il faut que vous payiez aujourd'hui à la patrie la même dette que vous avez payée à l'honneur ! Les uniformes que vous portez vous ennoblissent. Allez montrer aux Anglais ce que peuvent votre force et votre adresse.

—En avant !" répondirent deux cents voix, tandis que les baïonnettes et les lames nues étaient fébrilement agitées.

Saint-Germain s'était retourné vers le sergent.

"Où est-il ? demanda-t-il.

—Là !" répondit Fanfan-la-Tulipe.

Il désignait une porte ; Saint-Germain ouvrit cette porte et entra dans une petite pièce en enlevant son masque.

Un grenadier du roi était dans cette pièce se cramponnant aux barreaux d'une fenêtre et les secouant comme pour les arracher.

"Roland ! dit Saint-Germain.

Gilbert ! dit Rolland en se retournant et en courant à lui. Ah ! je suis libre enfin !

—Oui, tu es libre et tu vas combattre !

—Je vais mourir !"

Roland voulut s'élancer vers la porte. Saint-Germain le retint.

"Celui qui t'a fait enfermer ici, dit-il, c'est moi.

—Toi ! s'écria Roland.

—Oui. Je voulais te sauver de toi-même jusqu'à l'heure où je pourrais te dire: "En avant!' Ecoute Roland l'instant est suprême Il y a là des soldats dévoués qui t'attendent. Tu vas te mettre à leur tête. Fanfan-la-Tulipe, le sergent te conduira.

—Lui qui m'a jeté de force dans cette chambre et qui m'a enfermé !

—Par mon ordre, oui. Mais écoute encore ! Il te conduira. Tu attaqueras avec eux la colonne anglaise.... Ne t'étonne pas de ce qui arrivera.... Bats-toi, Roland, tu es un soldat de la France ! Et tandis que tu te battras, j'irai, délivrer, moi, celle qui souffre ! Que je te retrouve vainqueur, Roland, et Nicette te remerciera !

—Nicette ! cria Roland.

—Oui ! elle sera là, près de moi !

—Oh ! Tu me trompes ! tu veux me donner une fausse espérance !

--Elle vit !... je l'ai toujours cru, j'en étais sûr, j'en ai les preuves ! Je vais le chercher pendant que tu combattras ! Fais ce que je te dis! Ne cherche pas à comprendre, à lutter ! Marche ! En avant ! L'heure est sonnée !"

Et, rouvrant la porte, il poussa Roland dans la grande salle.

Tous se précipitèrent en entraînant Roland. Fanfan-la-Tulipe marchait en tête.

Saint-Germain, resté seul, entra dans une autre pièce : il y demeura quelques instants, puis il sortit.

Il était métamorphosé. Ce n'était plus le noble comte de Saint-Germain, c'était Poulailler.

Il sauta par une fenêtre. Un cheval était dans une cour, tout sellé, tout bridé. Il s'élança sur le cheval, et il partit au galop. Il tournait le dos à l'Escaut, et il galopait droit sur Leuze, où était le camp anglais.

En cet instant même, Richelieu, la physionomie animée par une expression héroïque, arrivait au galop devant le roi.

Tous ceux qui étaient-là proposaient la retraite et voulaient entraîner le roi.

"Non ! je resterai ! disait le roi.

—Nous resterons ! disait le dauphin.

—Tout n'est point perdu encore !

—Tout est sauvé ! cria Richelieu !

—Quelle nouvelle ? demanda Louis XV en poussant son cheval.

—Ma nouvelle, Sire, répondit Richelieu, est que la bataille est gagnée. Prenons les canons de la batterie de Calonne, attaquons les Anglais, et pendant que l'artillerie l'ébranlera, la Maison du roi la chargera toute entière.

—Oui ! dit le roi en comprenant toute l'éner-

gie de cette pensée. Faites avancer les canons de réserve ! Duc de Richelieu ! je vous nomme commandant en chef de ma maison ! Mettez-vous à sa tête et donnez l'exemple !"

Péquigny et Isnard, officiers du régiment de Touraine, ont ramené les canons. Le colonne anglaise s'avance, les canons tonnent.....

"En avant la Maison du roi !" crie Richelieu en s'élançant l'épée haute.

Et l'élite de la noblesse de France passe au milieu des acclamations frénétiques des soldats qui, honteux, s'arrêtent dans leur fuite, et, reprenant leurs armes, s'élancent aussi sur l'ennemi.

Il était une heure.

XXVI

JOHN.

"Tu as tout l'or, Somboï ?

—Tout ce que j'ai pu ramasser, Trespatky !

—Combien ?

—Dix mille livres sterling.

—Ce sera lourd.

—Bah ! en quatre sacs, et Nestor et Vénus sont solides.

—Appelle John !"

Somboï fit un léger sifflement. Un valet anglais, le domestique favori du duc de Cumberland, apparut soudain.

C'était sous la tente du général en chef de l'armée anglaise que se passait cette scène, à l'heure même où la colonne se rapprochait de l'Escaut et où elle était attaquée par la Maison du roi. La camp anglais était à peuprès désert. Quelques hommes erraient çà et là.

Somboï et le knès étaient agenouillés devant un grand trou pratiqué sous le lit de campagne du duc.

"Il n'y a pas d'autre cachette ? dit Somboï en s'adressant à John qui venait de pénérer sous la tente.

—Non, répondit John.

—Eh bien ! pour en être plus sûr, je vais t'emmener avec moi.

—A vos ordres.

—Prends deux de ces sacoches, et porte-les sur les chevaux qui attendent là où tu sais. "

John se baissa et ramassa les deux sacoches qu'il jeta sur son épaule. Le knès se chargeait des deux autres sacoches.

"C'est lourd ! dit-il. Ce sera un service rendu au duc. Il pourra fuir plus facilement n'ayant rien à emporter.

Lesdeux hommes sortirent emportant les sacoches. John était le valet favori du duc, aucun de ceux qui était là ne pensa à lui faire une observation relative à ces sacs. Pour tous, il obéissait évidemment à un ordre du duc de Cumberland.

Les sacs placés sur les croupes des chevaux, le knès et le valet prirent les animaux par la bride et les conduisirent au pas.

"A la Croix-Rouge ! dit Somboï à l'oreille du knès. Tu n'as rien oublié de ce qui a été dit ?

—Rien absolument.

—Alors, va là-bas avec John. Je vais chercher les deux femmes.

—Tu n'as pas besoin de mon aide ?

—Non. En tenant l'une, j'emmènerai l'autre, D'ailleurs, la distance est courte à franchir. Et puis Yvan et Pöloff gardent la maison et veillent.

—Et John, nous l'emmènerons ?

—Y tiens-tu ?

—Peuh ?... je ne sais trop.

—Alors, fais ce que tu voudras !"

Le knès sourit et posa le doigt sur un pistolet passé à sa ceinture avec un geste significatif.

Somboï répondit par un signe de tête affirmatif.

On atteignait la limite du camp. John marchait à quelques pas en avant des deux hommes.

"Service de Son Altesse Royale !" dit-il en passant devant la sentinelle.

Et comme John portait la livrée du duc de Cumberland, la sentinelle s'affaça sans faire la moindre objection. Tous trois passèrent. Somboï adressa un autre geste rapide à Trespatky.

"A la Croix-Rouge ! dit-il encore.

—Je t'attendrai ! répondit le knès. Si tu avais besoin de moi, fais le signal. John garderait les chevaux. Je ne le tueraiqu'au moment de partir, quand nous n'en aurons plus besoin."

Le knès et John tirant les chevaux derrière eux s'avancèrent vers le petit bois de Leuze, dans lequel ils s'engagèrent.

Somboï tourna à droite, se dirigeant vers une petite maison entourée d'un grand mur faisant enclos au jardin. Cette petite maison, située sur droïté de la route de Tournai, était à peu de distance de l'Escaut. Il était une heure, et le bruit provenant de la plaine de Fontenoy était si formidable, que la bataille semblait recommencer avec une nouvelle violence.

Somboï, longeant une allée sombre aboutissant au petit bois, marchait rapidement. Quand il eut atteint les abords de la maison, il s'arrêta, il regarda autour de lui avec une attention profonde, il écouta, puis il se remiten marche, côtoyant une haute haie vive. Arrivé devant la porte de la petite maison, Somboï prit une clef et l'introduisit dans la serrure.

Somboï portait une ceinture à laquelle étaient attachés une paire de pistolets et un poi-

gnard, et qui soutenait un long sabre, à lame large et à demi recourbée, de forme cosaque.

Poussant la porte, il entra dans la cour. Quelques sourds grognements retentirent, et trois chiens énormes apparurent. Somboï passa la main sur la tête de ces chiens qui se courbèrent sous la caresse, plutôt avec un sentiment de crainte qu'avec une expression de joie.

"Il n'y a pas de meilleurs sentinelles, ni de plus fidèles gardiens que vous ! " dit-il.

Et il traversa la cour, suivi par les trois chiens Il prit une autre clef, ouvrit la porte de la maison et entra dans l'intérieur.

A peine avait-il disparu, à peine la porte était-elle refermée sur lui, qu'une ombre apparut, se projetant sur le sol. Les trois chiens s'étaient retournés mus par un même mouvement. Ils avaient devant eux un homme vêtu de noir, masqué de noir et la main droite levée, le doigt posé à la hauteur de la bouche. Les chiens ne firent pas entendre un seul grognement et se couchèrent sur le dos.

L'homme masqué gravit d'un pas leste les marches du perron, puis il introduisit une clef dans la serrure de la porte que Somboï venait d'ouvrir. Il fit jouer la clef dans la serrure en fermant la porte, puis il laissa la clef, dans l'anneau de laquelle il passa une chaîne qu'il attacha à deux gros pitons plantés dans la muraille, de chaque côté de la porte.

Cela fait, il était impossible de sortir de l'intérieur de la maison.

L'homme masqué redescendit dans la cour et il fit le tour de la maison. Sous chaque fenêtre, et il y en avait une seulement dans la largeur, un homme était couché

L'homme masqué revint vers le perron, et il s'assit sur les marches, un pistolet dans chaque main.

XXVII

FACE A FACE.

A peine entré dans la maison, Somboï avait ouvert une porte donnant sous le vestibule et il avait pénétré dans une salle.

Il jeta autour de lui un regard rapide et ses sourcils se froncèrent ; il traversa la salle et ouvrit une seconde porte donnant sur une autre pièce. Cette pièce était vide comme la première. Somboï frappa du pied avec impatience.

"Yvan ! appela-t-il.

Personne ne répondit.

"Yvan, Poloff !" appela-t-il encore d'une voix plus forte.

Même silence.

"Cordieu ! dit Somboï avec une expression de colère sourde, que signifie ce silence? Que sont devenus ces hommes ?"

Il s'élança sur la première marche d'un escalier placé en face de lui, il gravit rapidement les degrés et il atteignit le premier étage.

"Rien, fit-il : je n'entends rien."

Il s'approcha d'une porte de fer que deux cadenas soudaient à la muraille, il prit deux cleis dans sa poche et il ouvrit les deux cadenas.

"Ah ! dit-il avec un soupir joyeux, j'avais craint un moment une trahison ; mais on n'a même pas tenté d'ouvrir ces cadenas."

Quand il eut enlevé les deux cadenas, il se baissa, il tira son poignard et en enfonça la pointe dans une rainure de dalle. La pierre se souleva lentement et découvrit un trou noir assez profondément. Un bruit sec retentit et la porte,dont on avait enlevé les cadenas s'ouvrit d'elle-même. Somboï, qui s'était agenouillé, se releva après avoir remis la dalle à sa place ; puis il franchit le seuil de la porte. Il fit deux pas en avant dans une petite pièce qui contenait deux lits et quelques meubles, et resta stupéfait.

"Plus ici ! dit-il d'une voix rauque ; parties !.. Elles..."

Il secoua les lits, bouleversa les matelas et les meubles. Il s'approcha de la fenêtre, dont les barreaux de fer extérieurs, étaient intacts et qui, d'ailleurs, étaient hermétiquement fermée en dedans.

"Rien, dit-il, disparues ! aucune trace de fuite ! Yvan et Poloff ont donc trahi... mais ils n'avaient pas le secret de la porte.... D'ailleurs pourquoi l'eussent-ils refermée ?"

Il sonda la muraille dans tous les sens.

"Oh ! il faut que je sache ! si c'était le knès ?" dit-il frappé par une pensée subite.

Il monta rapidement au second étage ; quatre portes s'ouvraient sur le palier.

"Ah ! dit Somboï en s'arrêtant, du sang !"

En effet sur le plancher de chêne coulait lente-

ment, s'amoncelant graduellement, un filet rouge. Somboï m... 'a droit vers cette porte ; il posa la main sur le bouton de cuivre, la porte céda aussitôt.

Dans une pièce mansardée, et prenant jour sur la toiture par une croisée à tabatière, gisaient deux corps étendus sur le parquet. Ces deux corps étaient ceux de deux hommes qui avaient été frappés de même ; tous deux avaient eu la gorge ouverte par la lame aiguë et tranchante, car la blessure était nette et faite de même sur les deux corps. C'était leur sang qui avait fait ruisseau sous la porte.

'Yvan, Poloff assassinés là, en haut de la maison ! dit Somboï stupéfait. Qui les a frappés ?

—Moi !" dit une voix.

Sombaï se retourna et fit en arrière un bond de tigre.

Un homme était en face de lui, personnage de haute taille, la tête couverte de cheveux noirs, longs, retombant sur les épaules, le visage disparaissant sous une barbe touffue, des moustaches et des sourcils épais. Un costume collant, dessinant les formes et la taille, était courte, des pistolets et un poignard.

Les deux hommes demeurèrent face à face. Muets, immobiles, l'œil en feu, la bouche crispée, ils se foudroyaient mutuellement du regard.

"Toi ! s'écria Somboï.

—Oui, moi ! dit l'homme. Ne sais-tu pas qui je suis ? Je suis celui dont tu as tué lâchement la mère, et dont tu as fait mourir plus lâchement encore le père ! J'étais jadis Gilbert, le fils d'Ursule et de Renaud, comme vous étiez, vous, M. le baron de Montjoie ! Mais je suis aujourd'hui Poulailler comme tu es Somboï ! Or

ça ! misérable, tu venais chercher ici de pauvres victimes et tu trouves leur vengeur. Je t'ai tué une fois et tu as volé une vie nouvelle je ne sais par quel moyen; mais je te tuerai une seconde fois et je t'enterrerai moi-même!"

Et Poulailler se croisa les bras sur la poitrine avec un geste superbe.

Somboï approchait lentement sa main droite de sa ceinture chargée d'armes. Puis il fit entendre un rugissement sourd, et, avec un geste rapide, il saisit un pistolet, le tira, l'arma, leva le bras et lâcha la détente.

Tout cela n'eut pas la durée d'un éclair. La lumière avait jailli. Un éclat de rire répondit au bruit de la détonation.

"Sot! dit Poulailler qui s'était jeté de côté plus rapidement que la balle n'était venue, crois-tu donc que l'on puisse tuer Poulailler comme un lièvre?"

Un second rugissement retentit et Somboï porta la main à sa ceinture; mais Poulailler s'était élancé.

D'un seul bond il était tombé sur Somboï,dont il avait saisi les poignets, mais Somboï se dégagea par un double geste rapide et les deux hommes s'étreignirent. Une lutte effrayante venait de s'engager.

Ramassés sur eux-mêmes, appuyés sur leurs jarrets d'acier, les mains étreignirent les bras, les doigts s'incrustèrent dans les chairs, les deux adversaires parurent un moment métamorphosés en statues, tant leurs efforts étaient d'égale force, tant ils se paralysaient mutuellement.

Les regards comme le corps, se heurtaient avec leurs étincelles de flammes; des sifflements rauques, aigus, s'échappaient de ces lèvres crispées,

entre ces dents serrés par la rage; le sang gonflait les veines du cou; les bras étaient roidis; les nerfs jaillissaient à travers les vêtements comme des cornes tendues et les pieds semblaient être rivés sur le parquet. Des gouttes de sueur abondantes perlaient sur les deux fronts. L'immobilité résultant de l'égalité des forces, dura une demi-minute; mais quel siècle eût pu paraître aussi long!

Tout à coup cependant le visage de Poulailler, jusqu'alors pâle, s'empourpra; ses prunelles parurent nager dans un nuage de sang, ses lèvres se crispaient et il se redressa lentement. Le corps de Somboï plia en arrière.

Somboï se sentant écrasé, se roidit par un suprême effort; mais Poulailler redoublait d'énergie. Son action sur Somboï était l'action incessante d'une machine puissante que rien n'arrête.

Puis, brusquement, sans transition, il se rua en avant. Somboï plia sur ses jambes et il tomba lourdement en arrière.

Poulailler l'étreignait toujours. Collé sur son ennemi, renversé sur le plancher, il le maintint avec ses doigts de fer.

Somboï rugissait; ce n'était plus un homme, c'était un animal furieux. Trois fois il tenta de mordre son adversaire.

Cherchant un point d'appui contre le mur, il roidissait ses jambes, essayant de faire des soubresauts violents qui pouvaient le dégager; mais Poulailler était plus inébranlable qu'un rocher, il écrasait Somboï de tout son poids.

Réunissant toutes ses forces, il contraignit les bras de Somboï à s'arrondir et ses poignets à se rapprocher et à se croiser. De la main droite, il saisit les deux avant-bras réunis et il les cloua

sur le front de Somboï, dont il paralysait ainsi tous les mouvements.

Alors, glissant sa main gauche jusqu'à la ceinture de son ennemi, il arracha successivement les armes qui y étaient attachées. Il s'assura par le toucher que les vêtements ne contenaient aucune autre arme. Celles qu'il avait enlevées, il les avait jetées hors de la chambre.

Il demeura immobile, maintenant Somboï dans la même position.

C'était un effrayant spectacle que celui qu'offrait cette chambre. Les deux cadavres des deux valets, Yvan et Polofl, gisant dans leur sang noir, et, près de ces cadavres aux blessures béantes, aux vêtements souillés s'imprégnant de ce sang qui ruisselait sur le plancher, Poulailler et Somboï s'étreignant avec une effroyable violence.

Quelques secondes s'écoulèrent... Poulailler sentait, sous lui, s'agiter, s'enrouler le corps de Somboï comme se fût agité et enroulé le corps d'un serpent maintenu à ses extrémités.

Tout à coup Poulailler se redressa d'un seul bond, cessant de maintenir son ennemi, lâchant à la fois les mains, le torse et les jambes. Somboï demeura étendu et désarmé... Poulailler avait pris de chaque main un pistolet:

"Un mouvement, un regard, dit-il, et tu es mort!"

Somboï ne bougea pas.

"Lève-toi," dit Poulailler.

Somboï, les traits crispés, le visage recouvert d'une teinte verdâtre, les mains frémissantes, l'écume sanglante aux lèvres, Somboï laissait errer ses regards autour de lui, comme s'il eût espéré

trouver quelque moyen d'attaque ou de défense. Se relevant lentement, il redressa la tête.

A deux endroits des bras, au poignet et près de l'attache de l'épaule, il avait sa manche déchirée et le sang coulait. La pression faite par les doigt de fer de Poulailler avait été si violente que le drap avait cédé et que la peau s'était fendue.

Placé en face de lui, Poulailler ne perdait pas de l'œil un seul de ses mouvements.

"Ça, dit-il, nous sommes mal ici pour causer, descendons au rez de chaussée."

Somboï fit un mouvement.

"Attends!" dit Poulailler en levant son pistolet.

Somboï s'arrêta.

"Tu vas marcher devant moi lentement et poussé par la gueule du pistolet que je vais appuyer sur ton dos. Le moindre faux pas et tu es mort!"

Somboï haussa les épaules :

"Mourir maintenant ou dans cinq minutes! dit il.

—Bah! C'est cinq minutes de plus d'existence, et qui sait ce qui peut se passer dans cinq minutes.

—Soit, dit Somboï qui paraissait reprendre son sang-froid habituel. Faut-il marcher ?

—Oui.

Somboï passa devant Poulailler. Celui-ci le suivit aussitôt, et levant sa main droite, il appuya sur le dos de Somboï le canon de son pistolet qu'il tenait tout armé, un doigt sur la détente.

Somboï n'avait pas à hésiter; il le comprit, il n'hésita pas. Marchant d'un pas lent et ferme, le corps droit, les bras croisés sur la poitrine, il

quitta la pièce, traversa le palier et il commença à descendre les marches de l'escalier. Là, comme il se trouvait plus bas que Poulailler, le canon du pistolet, remontant le long du dos, vint s'appuyer sur les attaches du cou. Ils atteignirent le vestibule du rez de chaussée:

" Quelle pièce? demanda Somboï avec un aplomb étrange, à droite? à gauche?

—Où tu voudras!" répondit Poulailler.

La porte de droite était ouverte. Somboï en franchit le seuil, toujours suivi par Poulailler.

"Prens ce siége!" ordonna Poulailler,

Somboï attira un siège et s'y plaça, Poulailler prit une autre chaise et il s'assit en face de son adversaire vaincu.

Il le regarda longuement, bien en face, comme s'efforçant de fouiller dans son âme. Somboï soutint ce regard avec un aplomb superbe.

Au loin, on entendait toujours ce bruit formidable du canon. La bataille continuait avec la même violence.

"Ça! reprit froidement Poulailler. Çà, mon très cher ennemi, ne perdons pas de temps. Je t'ai dit mon nom? Cela doit te suffire.

-Je t'avais reconnu! répondit Somboï.

—C'est juste. Tu as dû me voir souvent sous ce costume.

—Et sous d'autres aussi.

—N'étais-tu pas un soir près du Pont-Neuf, sous l'arche de la Samaritaine?

—Ce soir où tu te faisais des confidences en plein air? Tu disais d'une voix pathétique, que je crois encore entendre: "Ma mère a été tuée, ma fiancée a été blessée, ma sœur seule a été épargnée!..." Et une voix te répondit: "Elle ne le sera pas!" Cette voix c'était la mienne.

En parlant ainsi, Somboï s'était redressé, il avait croisés les jambes l'une sur l'autre, et il avait pris un air railleur qui contrastait avec l'air impassible de Poulailler. En écoutant Somboï, Poulailler n'avait pas fait un mouvement.

"Ah! c'était toi, dit-il, eh bien! tu m'as menti et tu t'es menti à toi-même.

—Comment?

—Nicette et Sabine sont sauvées. Celles que tu croyais retrouver ici, à ta merci, sont sous bonne escorte à cette heure et toi tu es entre mes mains!

—Ce qui veut dire que je vais mourir.

—Oui.

—Si je dois mourir, quel avantage as-tu à prolonger la situa..on?

—J'ai à t'interroger.

—Ah bah! dit Somboï, en jouant l'étonnement Et tu penses que pour ton bon plaisir je vais prolonger la situation? Je te croyais plus fort que cela. Que je réponde ou que je ne réponde pas, je dois mourir,n'est-ce pas? Ce n'est donc pas la peine de me fatiguer à parler.

—Il y a de ıx façons de mourir, dit Poulailler, avec un sourire sinistre. Mort immédiate et mort par la torture.

Somboï haussa les épaules.

"La torture, dit-il. C'est bon pour effrayer ceux qui ont peur des brûlures, des déchirures et de l'eau à boire. C'est une souffrance de quelques heures et voilà tout. Crois-tu m'effrayer avec cela?

—Tu ne comprends pas, reprit Poulailler. Quand je te parle de la mort par la torture, je ne parle pas des supplicesdu Châtelet, de ces inventions stupides, bonnes à eflrayer les sots et

les poltrons, je te parle d'une espèce de torture morale Je te parle de ces souffrances incessantes qui ne s'adressent pas à la superficie du corps, mais qui rongent peu à peu l'âme et le corps, de ces souffrances horribles qui font désirer la mort, et la mort ne vient pas!"

Poulailler le regarda fixement:

"Sais-tu quel serment j'ai fait?" dit-il?

Somboï secoua négativement la tête.

Je vais te le dire, reprit Poulailler, et ensuite je t'interrogerai."

Il y eut un léger silence.

"Ecoute, dit-il. Il y a vingt ans, la nuit du 30 janvier 1735, cette nuit où tu assassinas ma mère dans le jardin de la maison de la rue du Vert-Bois."

Somboï tressaillit violemment.

"Tu vois que je sais tout, poursuivit Poulailler, cette nuit-là où le corps de mon père se balança à la potence que tu avais fait élever, cette nuit-là, j'avais douze ans! Agenouillé, seul, sur la place de Beauvais, au pied du gibet, je contemplai, à demi fou, le sorpt de mon père suspendu au-dessus de ma tête... Je songeai aux souffranses, non physiques mais morales, que lui et ma mère avaient endurces... Douze jours d'angoisses mortelles, horribles, sans nom!... Douze jours,? me dis-je, douze jours! Et un calcul ctrange se fit dans mon cerveau sans que je pusse savoir ni comment, ni pourquoi. Ce fut comme une hallucination. Je vis défiler devant moi les heures de souffrances et de douleurs qu'avaient passées mon père et ma mère, et j'en comptai deux cent quatre-vingt-huit. Une pensée subite succéda à ce calcul fait instantanément. Je m'avançai vers la potence: je priai à deux

genoux en tenant dans mes bras l'instrument de supplice... Puis je gravis les degrés de l'échelle que le bourreau avait laissée. J'atteignis l'extrémité de la potence. Me cramponnant à une corde, je me laissai glisser jusqu'à ce que j'atteignisse le corps de la sainte victime. Là, me penchant vers lui, mes lèvres près de son oreille: "Mon père, dis-je, devant Dieu près duquel vous êtes, je vous jure de faire payer à ceux qui vous ont torturé, un jour pour chaque heure de souffrances que vous avez endurées!" Et je déposai un baiser sur le front de mon père. J'ignorais alors quel était l'auteur infâme de sa mort. De longues années s'écoulèrent sans que je pusse rien savoir. J'appris que toi, baron de Montjoie, tu avais été mêlé à cette affaire, et je résolus de te tuer. Nous nous battîmes et je te laissai pour mort. Ce ne fut que quelques années plus tard que je connus le rôle réel que tu avais joué dans cette abominable machination.

—Comment l'as-tu su, si cela est? demanda Somboï.

—Par un de tes amis, par celui qui t'a aidé,par Charolais, que j'ai fait parler de force, le jour où je l'ai enfoui dans une fosse boueuse.

—Ah ! fit Somboï.

—Tu comprends, maintenant ? poursuivit Poulailler. Tu n'es pas mort, je t'ai retrouvé, je tiendrai mon serment.

—Alors, dit Samboï avec effronterie, j'ai neuf mois et demi à vivre ! Donc, je ne parlerai pas!'

Poulailler se pencha vers lui,et plongea ses regards dans les siens.

"Oserais-tu vouloir jouer avec Poulailler ? dit-il. Quand je te parle de deux cent quatre vingt-huit jours de souffrances, je te parle du

supplice le plus étrange, le plus terrible, le plus implacable que jamais être humain ait enduré. Mais, tu ne mourras pas durant ces deux cent quatre vingt-huit jours ! Non ! tu vivras, malgré toi, mais à chaque minute, à chaque seconde tu subiras toutes les angoisses de l'agonie !"

Poulailler se leva avec un geste violent.

"Tu sais ce que je suis, ce que je puis, ce que je vaux ! reprit-il. Songe à ce qui sera !

—Mais, si je parle ? demanda Somboï.

—Si tu parles, comme tu peux me servir en me répondant, je prierai l'âme de mon père de me délier du serment fait et je te tuerai sans souffrance.

—Tu me le jures ?

—Oui !

—Alors interroge ! Et je verrai ensuite ce que je dois répondre. Qu'as-tu à me demander ?

—J'ai à te demander, dit Poulailler, quels sont ceux qui t'ont prêté leur aide pour accomplir le crime de la rue du Vert-Bois, crime que tu n'as pu accomplir seul !

—Ensuite ?

—J'ai à te demander qui a frappé Sabine la nuit du 30 janvier dernier !

—Après ?

—J'ai à te demander à qui était adressée la lettre que j'ai trouvée près du cadavre d'un de mes hommes assassiné le 1er février, au coin de la rue des Cordeliers.

—C'est tout ?

—J'ai à te dire, enfin, qu'il faut que je sache quels sont ceux qui t'ont arraché à la mort pour te rendre à la vie et par quel moyen je puis trouver vivant, à cette heure, celui que j'ai tué le 30 janvier 1730, il y a quinze ans ?

—Tu veux savoir tout cela ? dit Somboï en secouant la tête.

—Oui ! Réponds !

—Attends un peu, je te prie ! Avant de te répondre, j'ai à t'interroger. Je te jure que nous pouvons nous entendre. Cela dépend de toi. Tu sauras tout ce que tu veux savoir si tu consens à écouter seulement mes demandes. !

—Parle, mais fait vite ! dit Poulailler d'une voix menaçante. Sache que cette maison est entourée par des hommes à moi et que je n'ai qu'un signal à faire pour que mes ordres soient exécutés.

—Voilà ce que j'ai à te demander, moi, reprit Somboï avec une expression de profonde tranquillité. D'abord, que tu me rendes la liberté, ensuite que tu me donnes tout l'argent enfermé dans tes caisses du Poulailler, et enfin que tu renonce à Sabine que j'aime et que je veux emmener avec moi."

Poulailler, avec son geste rapide et menaçant, leva son pistolet.

"Si tu me tues, dit froidement Somboï, Sabine et Nicette mourront demain.

—Elles mourront demain ! s'écria Poulailler.

—Oui ! Elles mourront ! répéta Somboï en se dressant. devant Poulailler. Que je sois mort ou vivant, que tous ceux qui me servent soient anéantis ou existent, que les jeunes filles soient seules et isolées ou entourées de soins, elles mourront dans vingt-quatre heures si je ne place une barrière entre elles et la mort. Ah ! tu crois me tenir entre tes mains ; mais je te tiens entre les miennes."

Le canon du pistolet se leva à la hauteur de la tête de Somboï.

"Explique-toi ! dit Poulailler avec une intonation terrible.

—Quand j'ai quitté cette maison ce matin à huit heures, dit Somboï, j'ai fait prendre aux femmes un breuvage contenant un poison dont j'ai, seul, l'antidote. Les laissant ici, j'ai voulu tout prévoir et tu vois que j'ai bien fait !

—Empoisonnées ! répéta Poulailler.

—Oui ! L'action de ce poison commence à la vingt-quatrième heure à la dose à laquelle je l'ai fait prendre. Il est une heure maintenant, il en était huit, donc elles ont encore dix-neuf heures à vivre si d'ici là elles ne prennent pas l'antidote dont moi seul connais le secret."

Poulailler fit un geste violent.

"Si cela est, dit-il, pourquoi ne me l'as-tu pas dit plutôt ?

—Parce que j'ai voulu connaître d'abord tes intentions. Maintenant, agis ! Tue-moi si tu le veux, je suis vengé d'avance !

—L'antidote !" dit Poulailler.

Somboï garda le silence et recula de deux pas.

"L'antidote !" répéta Podlailler en s'avançant et en tenant toujours Somboï sous son pistolet.

Somboï ne répondit pas, mais il recula encore.

"Avoue que tu as menti, reprit Poulailler, avoue que tu as voulu prolonger ta vie et peut-être te laisserai-je vivre !

—J'ai dit ce qui est !" répondit Somboï en continuant à reculer devant la gueule menaçante du pistolet.

Poulailler brandit son arme. Somboï fit encore un pas en arrière, mais il atteignait la muraille.

Il demeura collé sur le mur. Reculer n'était plus possible. "Une dernière fois, s'écria Poulailler. L'antidote !

—Non ! puisqu'elles sont entre tes mains, s'écria Somboï, qu'elles meurent !

—Meurs donc alors !" cria Poulailler en pressant la détente.

Le coup partit, mais un claquement sec retentit Somboï avait disparu ; il venait de s'abîmer sous le plancher qui s'était ouvert sous ses pieds et refermé sur sa tête. Sur la muraille il y avait une large éclaboussure de sang. Avant de disparaître, Somboï avait été atteint par la balle.

Etait-il mort ? N'était-il que blessé ?

Poulailler avait jeté son arme et il tâtait la muraille, il examinait le parquait pour trouver le secret du ressort qu'avait fait jouer Somboï. Il ne trouva rien.

Alors,il s'élança dans le vestibule ; le chant du coq retentit, la porte d'entrée s'ouvrit d'elle-même.

Poulailler bondit au dehors. L'homme vêtu de noir et masqué de noir était devant lui.

"Toutes les issues sont gardées ? dit Poulailler d'une voix rauque.

—Oui, maître ! répondit l'homme masqué.

—Faites mettre immédiatement le feu à cette maison, monsieur C. et que pas un être vivant n'en sorte !"

Un cheval était dans la cour. Poulailler s'élança en selle et partit au galop.

Le canon grondait encore, mais la plaine de Leuze, tout à l'heure déserte, était maintenant envahie par une nuée de soldats courant pêle-mêle en poussant aes cris d'alarme....

C'étaient les Anglais qui fuyaient.

XXVIII

VICTOIRE.

"Vive le roi ! criaient à la fois quarante mille bouches.

Et les fusils noircis, les sabres encore sanglants s'agitaient dans les airs, et les tricornes pirouettaient, et les soldats dansaient....

Et cependant, sur cette plaine imprégnée de sang, il y avait près de quinze mille morts. Les Anglais avaient perdu plus de dix mille hommes, et l'armée française quatre mille. Mais Louis XV parcourait tous les rangs : mais Louis XV prodiguait les félicitations aux soldats, serrait la main aux officiers et se faisait embrasser par les généraux....

Aussi partout, sur toute la ligne des régiments, entendait-on les cris de victoire, et quand le roi passait, les drapeaux criblés de balles s'inclinaient, les blessés se soulevaient pour faire encore un geste de la main.

Cette bataille, gagnée à onze heures, perdue à une heure et regagnée à deux heures, c'était la plus belle et la plus glorieuse du règne : aussi était-ce un délire général.

"Le maréchal ? où est-il ? demanda le roi,qui n'avait pas encore revu Maurice de Saxe.

—Sire ! le voici !" dit le dauphin.

Le maréchal de Saxe, épuisé par la fatigue, s'approchait du roi. Il se laissa glisser à bas de son cheval, et, tombant à genoux devant Louis XV :

"Sire ! dit-il, je puis mourir à cette heure : je ne désirais vivre que pour voir Votre Majesté victorieuse. Maintenant, sire, vous savez à quoi tiennent les batailles !"

Le roi avait mis pied à terre pour relever lui-même Maurice. Il l'embrassa avec effusion, et les cris éclatèrent plus enthousiastes encore.

En ce moment Richelieu, couvert de poussière et de sang, les habits déchirés, arrivait au galop. Louis XV lui tendit la main.

"Duc ! dit-il, je n'oublierai jamais les services que vous m'avez rendus !

Richelieu baisa la main du roi.

"Sire, répondit-il, Votre Majesté veut-elle me permettre de lui présenter les deux premiers hommes qui sont entrés dans les rangs de la colonne anglaise ?

—Oui certes !" dit le roi.

Richelieu, qui avait mis pied à terre, courut vers le régiment des Grenadiers de France, et il saisit d'une main un grenadier et de l'autre un sergent aux Gardes françaises.

Il les entraîna rapidement jusqu'aux pieds du roi.

"Les voici ! sire ! dit-il.

- Roland Dagé ! dit Louis XV avec surprise. Vous qui vouliez vous faire tuer ?

—Sire ! répondit le grenadier avec émotion, je n'ai pas pu.

—Heureusement pour vous et pour moi, monsieur le grenadier. Pour moi, car j'ai un brave

soldat de plus dans mon armée, et pour vous, car je vous récompenserai comme vous méritez de l'être."

Il donna sa main droite à baiser à Roland, qui mit un genou à terre. Dagé le coiffeur, les yeux pleins de larmes et le visage empreint d'une douce émotion, s'agenouilla de l'autre côté, et, saisissant la main gauche du roi, il la pressa sur ses lèvres.

Louis XV se retourna vers le sergent aux Gardes françaises, qui attendait, immobile, à la troisième position. ....

"Ton nom ? dit le roi.

—Sire, répondit le sergent, Fanfan-la-Tulipe, sergent à la deuxième du troisième du régiment des Gardes françaises.

—C'est bien ! dit le roi. Je m'en souviendrai !

—Vive le roi ! cria Fanfan en agitant son tricorne.

—Vive le roi !" répéta la foule.

Dagé avait pris le bras de son fils.

"Et maintenant, dit-il, Sabine et Nicette nous attendent à Saint-Amand ! Viens !

—Et Gilbert ? demanda Roland.

—Il est près d'elles.

—Mais comment a-t-il pu les retrouver ? où ? dans quelles circonstances ?

—Il te le dira !"

Et Dagé entraîna son fils dans la direction du pont.

XXIX

KORIKOKO.

Il faisait nuit, et tout le camp était illuminé pour célébrer le triomphe. Près de Mortagne, dans un bois épais et touffu, un cavalier venait de s'arrêter :

"Korikoko !" chanta-t-on.

L'homme mit pied à terre. Une ombre se glissa vers lui : c'était un homme vêtu de noir et masqué.

"Eh bien ? dit-il vivement, le poison ?

—Pas de trace ! répondit l'autre.

—Elles n'ont pas souffert encore ?

—Pas un seul instant. B, qui ne les a pas quittées une minute, affirme qu'elles n'offrent aucun symptôme d'absorption de poison.

—Et cependant voici quatorze heures qu'elles ont été empoisonnées. Il était huit heures du matin, m'a-t-il dit, et il en est dix du soir.

—Si cet homme avait menti : si la terreur, si l'espérance de se sauver lui avaient inspiré cette pensée d'empoisonnement ?

—Cela peut être !

—Alors, il n'y aurait aucun danger.

—Oui, mais si cela n'est pas ?"

C fit un geste d'impatience. Poulailler réfléchissait.

"La maison ? dit-il brusquement.

—Elle a brûlé de fond en comble, répondit C.

—Quelqu'un a-t-il cherché à fuir pendant l'incendie ?

—Non.

—Vous n'avez vu personne, vous n'avez rien remarqué, rien vu, rien entendu, qui pût nous mettre sur les traces ?

—Rien !

—Je le savais ! dit l'homme en secouant la tête. La lutte n'est pas encore finie, mais elle finira cette nuit même !"

Il se baissa vers la terre : un second "korikoko" retentit. Un troisième homme apparut dans l'ombre. C'était Coq-Nègre.

"Mon prisonnier ? demanda Poulailler.

—Il est ici !" répondit Coq-Nègre.

Poulailler suivit des yeux le mouvement. Coq-Nègre écarta les broussailles d'une main, et de l'autre, prenant une lanterne sourde dont il avait fait glisser la porte de fer, il éclaira l'intérieur du fourré. Dans un sillon était étendu, immobile, solidement garotté et hermétiquement bâillonné, un homme de grande taille, au corps maigre et sec, et recouvert d'une riche livrée. C s'était penché pour mieux voir.

"John ! dit-il avec étonnement. Le valet du duc de Cumberland !"

Poulaillér fit un signe affirmatif. Puis, se retournant vers Coq-Nègre.

"Et l'autre ? dit-il.

—Là !" répondit Coq-Nègre.

Il tourna sa lanterne vers la gauche. Un autre homme de forte taille, également lié, garrotté et

bâillonné, était à demi enfoui dans un amas d'herbes coupées. C s'avança et regarda.

"Le knès ! dit-il en se redressant.

—Oui ! le knès ! Jacco Trespatky ! répondit Poulailler.

—Quand les avez-vous fait prendre ?

—Pendant que la maison brûlait. Oh ! ces hommes nous serviront tous deux !" !

Poulailler souleva son pied droit et le posa sur la poitrine du knès :

"Celui-là ! reprit-il, va me dire où est l'autre !"

Et, se penchant vers le knès :

"Tu as juré que tu ne parlerais pas ! dit-il ; mais je te jure, moi, que tu vas parler !"

Il se redressa : trois "korikokos" retentirent dans le bois. Trois hommes surgirent subitement à droite. Trois autres "korikokos" retentirent, et trois autres hommes se dressèrent à gauche. Sur un signe de Poulailler, deux hommes saisirent et enlevèrent le corps du valet de chambre anglais, et deux autres chargèrent le knès sur leurs épaules. Le cinquième homme se plaça en avant, le sixième en arrière.

"Au poulailler de Fontenoy!" dit le chef.

Les six hommes disparurent dans l'épaisseur du bois, emportant le knès et John et conduits par Coq-Nègre.

Poulailler demeura seul avec M. C.

"Dans dix jours, dit il, assemblée générale au grand poulailler de Paris!"

C. s'inclina.

"Les ordres de réunion seront donnés !" répondit-il.

Poulailler remonta lestement à cheval, et adressa un dernier geste à C, et partit au galop.

XXX

LE SOUTERRAIN.

La nuit était sombre, mais sur les bords de l'Escaut, de Barry à Antoing, brillaient les feux allumés par les soldats français et retentissaient les chants joyeux et les cris de victoire.

De l'autre côté de Fontenoy, au contraire, dans la partie Est, la plaine était silencieuse, triste et désolée. C'est que de ce côté, le matin encore se dressait majestueusement le camp anglais, qui n'était plus en ce moment qu'un amas de cadavres sous un amas de ruines.

Il était onze heures. Un bruit sourd retentit sur la limite du camp anglais: le bruit régulier du pas d'un cheval marchant sur la terre sèche et sonore,. Ce cheval portait une masse noire étendue sur son dos. Il était impossible de reconnaître ni même de deviner les formes de cette masse allongée que recouvrait une sorte de long drap funéraire. Deux hommes marchaient à la tête du cheval: l'un tenait la bride et était masqué, l'autre enveloppé dans les plis d'un long manteau noir. Ils se dirigeaient vers Leuze et ils atteignirent bientôt la route que bordait un petit bois touffu.

Ces deux hommes s'arrêtèrent au pied de la

pente rapide du talus. Le chant du coq retentit brusquement. A ce premier korikoko en succéda un second plus sonore, et un troisième se fit entendre au loin. L'homme au manteau fit un geste: celui qui tenait la bride poussa le cheval qui obéissant à un vigoureux coup de lanière, gravit lestement la pente du talus.

L'homme au manteau était sur la route: six hommes l'entouraient. Ces six hommes semblaient être sortis subitement des entrailles de la terre.

"Tout est-il prêt? demanda l'homme au manteau.

—Oui, maître, répondit un des six personnages en faisant un pas en avant.

—Les entrées des souterrains sont gardées?

—Toutes, et il y en a cinq: une à Leuze, deux dans le bois, une dans la plaine à gauche près de la ferme, la cinquième près de la route de Tournai, entre la seconde borne et la troisième.

—Il n'y en a pas d'autres?

—Pas d'autres, je l'affirme. Toutes les recherches ont été minutieusement faites, toutes les mesures prises, tous les lieux inspectés. Il n'y a pas d'autres communications avec les souterrains que celles que je vous ai ,ndiquées, maître, à l'exception toutefois de celles qui avaient accès dans la maison.

—Coq-Huppé a raison, dit l'homme masqué en s'avançant. Les renseignements qu'il donne sont exacts. La ureuve, c'est que le knès Trespatky et le valet John interrogés séparément et forcés à répondre par la torture, ont dit les mêmes choses.

—Qui garde ces entrées? demanda l'homme, en

abaissant son manteau, et en mettant à découvert le visage barbu de Poulailler.

—Ceux que vous avez indiqués, maître! Vos ordres ont été exécutés de point en point, répondit Coq-Huppé.

—Coq-d'Inde garde l'entrée de Leuze.

—Et Coq-Pattu l'entrée de la plaine: Coq-Iago et Coq-Nain sont dans le bois; Coq-Doré sur la route de Tournai.

—Et qui veille à la maison incendiée?

—Coq-Nègre.

—Mes ordres ont été transmis à chacun?

—Mot pour mot.

—Bien! Prends le cheval et conduis-le à Leuze, tu attendras."

Coq-Huppé prit la bride que tenait le personnage masqué, et il entraîna le cheval chargé du fardeau de forme étrange. L'homme et le cheval disparurent dans l'épaisseur de la nuit. Poulailler se retourna vers les cinq hommes qui étaient demeurés immobiles et muets depuis qu'ils avaient surgi sur la route:

"Aux coqs, et qu'ils redoublent de surveillance!" dit Poulailler.

Les cinq hommes disparurent, paraissant se fondre dans les ténèbres. Poulailler et l'homme masqué demeurèrent seuls.

"Vous ferez parler John? dit vivement Poulailler.

—Mieux peut-être que vous ne pourrez faire parler le knès! répndit l'homme au masque noir.

—Celui que je cherche est là, sous mes pieds, dit Poulailler en frappant le sol du talon de sa botte. Je le trouverai; et quel que soit le dédale que présentent ces couloirs souterrains, celui-là ne m'échappera pas!"

Poulailler se rapprocha de son compagnon et lui saississant la main:

"C, continua-t-il; noss devons réussir!

—Nous réussirons! répondit C avec énergie. A vous le bonheur!

—A vous la puissance!

-Quoi fit C avec une émation extrême.

-- Je tiendrai la promesse que je me suis faite à moi-même! répondit Poulailler. Je veux que ce que j'ai dit s'accomplisse!

—Mais cependant...

—Il le faut! Silence! Obéissez!"

...C courba la tête sous le regard enflammé de Poulailler.

"Allez! dit vivement Poulailler; le chant du coq retentit, John est dans le bois. Faites fouiller les souterrains!"

C prit la main de Poulailler, la porta à ses lèvres et dit:

"Je ne puis donc pas mourir pour vous.

—Vis et triomphons! répondit Poulailler avec un geste impérieuxf

—Rendez-vous à la maison incendiée? dit C.

—Oui! Et songe qu'à cette heure nous luttons avec la mort; non pas la mort qui nous menace nous-même, mais celle qui va torturer deux anges de douleur.

—Oh! s'écria C, vous l'avez dit, maître, nous trompherons!"

C s'élança et disparut comme avaient disparu Coq Huppé et les cinq autres hommes.

Poulailler jeta autour de lui un coup d'œil rapide, puis, traversant la route, il s'engagea dans un sentier étroit bordé par une double haie d'aubépine. Après quelques minutes de marche,il tourna à droite et il déboucha dans une vallée.

La masse noirâtre des maisons de Leuze se dessinait à courte distance à l'extrémité de la vallée. Au centre courait une route ; à gauche on entendait le murmure de l'eau vive d'un ruisseau. Poulailler suivit, en pressant le pas, le côté droit de la route, et s'arrêta près d'un bouquet de bois touffu.

Coq-Huppé était derrière un fourré tenant le cheval par la bride. Avant de pénétrer dans le fourré, Poulailler jeta son manteau, il apparut dans ce costume bizarre et sauvage dont la vue seulefaisait frissonner ses amis et ses ennemis.

"Les poules !" dit-il.

Coq-Huppé se baissa : un "korikoko" sonore retentit. Aussitôt sur tous les points du fourré des ombres se dressèrent.

"Ici !" dit Coq-Huppé avec un geste impératif, désignant le centre du fourré.

Les hommes s'approchèrent avec un mêmeélan. Ils étaient quinze, tous armés de poignards, de pistolets, de sabres et de haches. Quatre tenaient à la main de longue barres de fer :

"Ouvrez !" dit Poulailler, qui, les bras croisés sur la poitrine, l'œil fixe et dominateur, s'était avancé au milieu d'eux.

Ceux qui portaient les barres de fer taillées en leviers, enfoncèrent l'extrémité de ces barres dans la terre, puis ils appuyèrent fortement sur l'autre extrémité, se courbant pour donner plus de poids.

Alors une motte énorme de gazon fut soulevée, et sous cette motte apparut une large dalle qui la soutenait et qui fut soulevée aussi. La dalle levée découvrit une ouverture noire, profonde, étroite. Les deux extrémités d'une échelle étaient ap-

puyées sur l'orifice. Les hommes étayèrent la dalle avec leurs barres.

"Détachez l'homme !" dit Poulailler.

Coq-Huppé avait attaché le cheval à un arbre. Il dénoua les liens qui retenait le drap noir ressemblant à un suaire et qui enveloppait le fardeau que portait l'animal. Le drap noir arraché le corps d'un homme lié solidement et demi-nu, apparut aussitôt; la bouche était bâillonnée, les yeux étaient recouverts d'un bandeau de cuir.

Coq-Huppé dégrafa les boucles des sangles qui maintenaient l'homme sur le cheval, puis il le fit glisser doucement. L'homme obéit à l'impulsion donnée : il ne pouvait s'aider. Ses mains étaient liées derrière le dos et les jambes étaient attachées par une double corde entourant les chevilles et juste assez lâche pour permettre de marcher sans cependant courir.

"Qu'il voie !" dit Poulailler.

Coq-Huppé détacha le bandeau de cuir et le retira.

"Allumez les lanternes."

Deux hommes obéirent avec empressement, et deux lanternes furent allumées. Poulailler leur fit signe de descendre dans l'excavation. Les deux hommes saisirent les montants de l'échelle et disparurent. Quand ils eurent atteint le sol à quinze pas à peu près de profondeur, ils demeurèrent immobiles.

Poulailler s'était retourné vers un homme placé à sa gauche et qui semblait attendre un ordre. Cet homme de taille colossale, aux épaules carrées, aux bras musculeux, devait-être doué d'une force peu commune. Des cheveux crépus ombrageaient son visage et lui donnaient l'aspect d'une tête de bête fauve.

"Descends le prisonnier," dit Poulailler.

L'homme s'approcha du personnage bâillonné qui n'était autre que le knès. Il le saisit, l'enleva et le jeta sur son épaule aussi facilement que s'il se fut agi d'un enfant, et il commença à descendre les échelons qui craquaient sous le poids. Quatre hommes le suivirent. Alors Poulailler s'approcha des trois, et s'adressant à Coq-Huppé :

"Veille !" dit-il.

Il descendit. Ceux qui l'avaient précédé attendaient au pied de l'échelle. On se trouvait alors dans un souterrain pratiqué en forme de couloir, assez bas de voûte et dont le sol boueux et très humide indiquait le voisinage d'un cours d'eau.

"Heath-Cock !" dit Poulailler, au colosse qui avait descendu le knès et qui venait de le déposer à terre; tiens ton poignard sur cet homme et au moindre geste qu'il tenterait, frappe et tue !"

Heath-Cock se plaça près du knès, son poignard à la main. Poulailler fit signe à l'un des deux hommes qui portaient les lanternes de marcher devant, puis posant sa main gauche sur l'épaule du knès.

"Tu sais ce que tu as souffert ! dit-il. Tu devines ce que tu peux souffrir encore."

Le knès frissonna.

"Tu vas me guider à travers ces souterrains que tu as avoué être le refuge de Somboï ! Il faut que je trouve Somboï, tu le sais ! La vie de deux femmes dépend de cet homme. Chaque minute de retard sera pour toi une torture de plus ! On va t'ôter ton bâillon et tes liens, mais au plus léger cri, à la moindre tentative de fuite, tu es mort !"

Et, après avoir regardé fixement le knès avec une expression menaçante :

"Détachez le bâillon et coupez les entraves des jambes," dit-il.

L'ordre rapidement exécuté, le knès, respirant à l'aise, laissa échapper un soupir de bien-être. Death-Cock était près de lui, son poignard nu à la main.

"Va ! dit Poulailler. Guide-moi."

Le knès placé entre Poulailler et Death-Cock, s'avança. Trois des quatre hommes suivirent leur chef, un poignard dans la main gauche, un pistolet dans la main droite. Le quatrième était demeuré immobile, à l'endroit même où Poulailler s'était arrêté. Un des porteurs de lanternes marchait en tête à deux pas en avant du knès. L'autre demeura de cinq pas en arrière et il régla sa marche pour maintenir la distance.

Le souterrain était désert et silencieux.

XXXI

LE CANAL.

"Rien ! rien !....

—Les souterrains absolument vides !

—Coq-d'Inde ! Qu'as-tu vu à l'entrée de Leuze ?

—Rien, maître ! répondit Coq-d'Inde. Pas l'ombre d'une trace. Cette partie des souterrains est absolument déserte.

—Et toi, Coq-Iago ?

—L'entrée de la plaine est aussi complètement déserte. Aucune trace de pas.

—Et dans le bois ?

—J'y veillais avant l'incendie, dit Coq-Nain, et je n'ai rien vu, rien entendu.

—Et toi, Coq-Doré. Qu'as tu vu sur la route de Tournai ?

—Rien, maître.

—Et cependant, s'écria Poulailler, voici les traces que Coq-Nègre a relevées là..... sous la maison incendiée. Ces traces témoignent du passage d'un homme."

Tous s'étaient courbés pour examiner de l'œil les empreintes de pas que Poulailler indiquait sur le sol.

C'était au centre même des souterrains de Leuze qu'avait lieu cette scène, immédiatement au-dessous de la maison dans laquelle Poulailler

s'était trouvé face à face avec Somboï et qu'il avait fait incendier. Poulailler était debout, l'œil menaçant et lançant des éclairs. En face de lui était Coq-Nègre ; à sa gauche se tenait immobile le knès, que Heath-Cock ne quittait pas. Autour de ce groupe étaient les cocqs et d'autres hommes, dont plusieurs portaient des lanternes allumées.

Poulailler s'était baissé et presque agenouillé sur le sol : il examinait les traces avec une attention minutieuse. Un peu à gauche étaient les marches de pierre d'un petit escalier en spirale vers le sommet de la voûte, dans le sommet de laquelle était pratiquée une trappe. Tandis que Poulailler examinait attentivement le sol, la trappe fut ouverte, et un homme vêtu et masqué de noir apparut. Il descendit rapidement les marches.

"Eh bien ? demanda Poulailler en se redressant à demi.

—Vous aviez raison, maître, répondit M. C. Il est matériellement impossible qu'un être humain, quel qu'il fût, ait pu passer sous les amas de cendre des décombres, et cette cendre forme une couche épaisse tout autour de cette entrée des souterrains. J'ai tout tenté pour me frayer un passage, et je le répète, le souterrain n'a pas d'autre communication que celle-ci avec la maison.

—Alors cet homme avait passé par cette trappe. Voici sur les marches les traces de son sang; voici sur le sol les traces de ses pas. Il est descendu là, et il s'est dirigé de ce côté !

—C'est évident."

Le knès qui était toujours immobile, laissa échapper un soupir de satisfaction.

"Mais là, poursuivit Poulailler, les traces s'ar-

rêtent et chaque galerie était gardée deux heures avant l'incendie.

—Oui, maître.

—Alors qu'est devenu cet homme ?

Et, se retournant vers le knès :

"Tu vas le dire ! ajouta-t-il.

—Comment le saurai-je ? répondit Trespatky. J'étais entre les mains des tiens à l'heure où Somboï était dans cette galerie. Comment pourrais-je savoir ce qu'il a fait ici ?

—Tu connais les secrets de ces souterrains. Par où a-t-il pu fuir ?

—Par l'une de ces galeries.

—Il n'y a pas d'autre passage ?

—Pas d'autre !"

—Où est Somboï ? articula lentement Poulailler en lui posant le canon d'un pistolet sur la tempe.

Les traits du knès se contractèrent affreusement ; il hésita une seconde avant de répondre et il dit d'une voix sourde :

"Je l'ignore ; mais il y a un sixième passage que tu ne connais pas.

—Où est-il ?

—L'entrée est là, sous les deux premières marches de l'escalier montant jusqu'à la maison.

—Le secret pour soulever et déranger ces marches ?

—Là ! à gauche.... fais creuser légèrement la terre.

—Lève-toi et désigne l'endroit !"

Ceux qui maintenaient le knès se reculèrent. Demeuré libre, Trespatky se releva lentement. S'avançant vers l'escalier, il désigna du doigt la place à laquelle il fallait fouiller.

Deux hommes s'avancèrent sur un geste de

Poulailler et se mirent à fouiller la terre avec une précaution infinie. Un anneau de cuivre, scellé à une pierre plate et de petite dimension, apparut presque aussitôt. Les deux hommes se baissèrent, saisirent l'anneau et tirèrent violemment à eux. La pierre plate se détacha et se souleva lentement. Les deux hommes l'enlevèrent et la placèrent près deux.

L'excavation, que la pierre enlevée laissait à découvert, avait une profondeur tout au plus d'un pied, sur deux pieds de largeur et un pied et demi de longueur. Au centre,on apercevait une large tige de cuivre enfoncée verticalement dans la terre.

Les hommes attendaient de nouveaux ordres pour agir, mais Poulailler ne leur en donna pas. Se retournant vers le knès :

"Fais jouer le ressort, dit-il.

—J'ai les mains liées ! répondit Trespatky. Je ne puis agir.

—Coupez les liens !" dit Poulailler.

Un coq trancha vivement les cordes qui retenaient enlacés les poignets du knès. Un frisson parcourut le corps de Tresbatky, frisson de bonheur, et, avec un geste rapide, il ramena en avant ses mains rendues libres ; il s'agenouilla devant l'ouverture, et, se baissant, il saisit la poignée de la tige, sur laquelle ses bras se roidirent. A mesure qu'il tirait à lui, les marches inférieures de l'escalier se déplaçaient, glissant doucement et tournant sur un pivot posé à leur extrémité. Bientôt un espace vide apparut, et dans cet espace vide, une échelle de fer descendant dans la profondeur de la terre. On entendait un bruissement sourd semblable à celui des eaux. Le knès s'était redressé.

"Voici le sixième passage ! dit-il. Maintenant tu peux me torturer et me tuer ; je ne pourrais t'en indiquer un autre."

Poulailler fit signe à Coq-Nègre.

"Prends une lanterne et descends !" dit-il.

Coq-Nègre obéit. Il prit une lanterne, et, s'engageant sur les échelons de fer, il descendit lentement.

"Où conduit cette échelle ? demanda Poulailler en se penchant au-dessus de l'ouverture.

—Dans l'eau, répondit Coq-Nègre. C'est un canal pratiqué sous terre."

Poulailler se retourna vers le knès.

"Où conduit ce canal ? dit-il.

—Je l'ignore, répondit Trespatky.

—Encore ? s'écria Poulailler.

—Je dis vrai. Je te le jure. Je sais que ce canal existe, mais j'ignore où il conduit ; je ne l'ai jamais parcouru."

Il y eu un moment de silence, et dans ce silence profond retentit bruyamment un "korikoko" sonore provenant du canal. Poulailler tressaillit, et s'élançant vers l'échelle, il descendit vivement. Coq-Nègre, les jambes à demi enfouies dans l'eau se maintenant d'une main au montant de l'échelle,élevait avec l'autre la lanterne, afin de projeter au loin la clarté lumineuse.

Ce canal ressemblait à s'y méprendre à un grand égoût. Etroit, voûté et bas, il était percé en droite ligne, et l'eau battait ses murailles à droite et à gauche.

Poulailler se baissa et regarda en avant : une ombre se dessinait dans les ténèbres sur la surface de l'eau, qu'éclairait la lanterne de Coq-Nègre A cette clarté s'en joignit brusquement une autre et une barque étroite comme une pirogue appa-

rut soudain. Dans cette pirogue était assis un homme, le front penché en avant et maniant avec une adresse inouïe, dans cet espace resserré, une sorte de pagaie.

Poulailler avait pris un pistolet passé à sa ceinture, et, le pouce sur le chien, l'index sur la détente, il attendait. L'homme releva la tête : son visage était masqué.

"C ! dit Poulailler.

—Venez, maître ! dit C en poussant la pirogue avec un dernier effort, je vais remettre entre vos mains celui que vous vouliez prendre !

—Somboï ! s'écria Poulailler. Tu l'as donc pris ?

—Oui, il est sur l'Escaut !

—Qui le garde ?

—Coq-Huppé."

Poulailler sauta dans la barque, dont l'extrémité venait d'atteindre les échelons de fer.

"Gardez le prisonnier ! dit-il d'une voix sonore."

La barque glissa rapidement dans le canal. Coq-Nègre s'était placé à l'avant, à cheval sur l'extrême pointe de la pirogue, les jambes pendantes, les pieds enfoncés dans l'eau, sa lanterne élevée au-dessus de sa tête.

"Nous approchons de l'Escaut !" dit M. C.

Il n'achevait pas, que la clarté du ciel apparaissait soudain. La pirogue venait de quitter la voûte et s'était engagée dans le fond d'un fossé bordé de haies vives.

Derrière eux, ils avaient l'entrée de la voûte du canal, que dissimulait absolument un fouillis de plantes grimpantes et rampantes, dont les feuilles retombaient dans l'eau. A droite et à gauche, une double muraille de gazon toute hé-

risée d'arbrisseaux, dont les rameaux entrelacés continuaient de distance en distance, la voûte au-dessus du cours d'eau. En avant, l'Escaut, dans lequel alla se jeter l'humble ruisseau aux eaux rapides.

La barque venait de s'engager dans le fleuve tourna brusquement à droite, et disparut dans une touffe de roseaux. Poulailler interrogea C du regard, Celui-ci lui fit signe de prendre patience.

La barque glissait entre les roseaux. Deux îles placées au milieu de l'Escaut en diminuaient la largeur, et chacun des trois bras qui séparaient les rives des îles et les îles d'elles-mêmes, était une véritable forêt de plantes aquatiques.

La piroque atteignit la seconde de ces îles sans avoir quitté l'abri des roseaux. C s'élança sur la terre ; Poulailler le suivit. Coq-Nègre garda la pirogue.

Poulailler et C gravirent rapidement la berge escarpée, et quand ils eurent atteint l'autre bord de l'île, ils s'arrêtèrent.

"Attendons le signal, dit C à voix basse et en retenant Poulailler.

—Mais qu'y a-t-il donc ?" demanda le chef.

C se rapprocha de lui, et étendant la main:

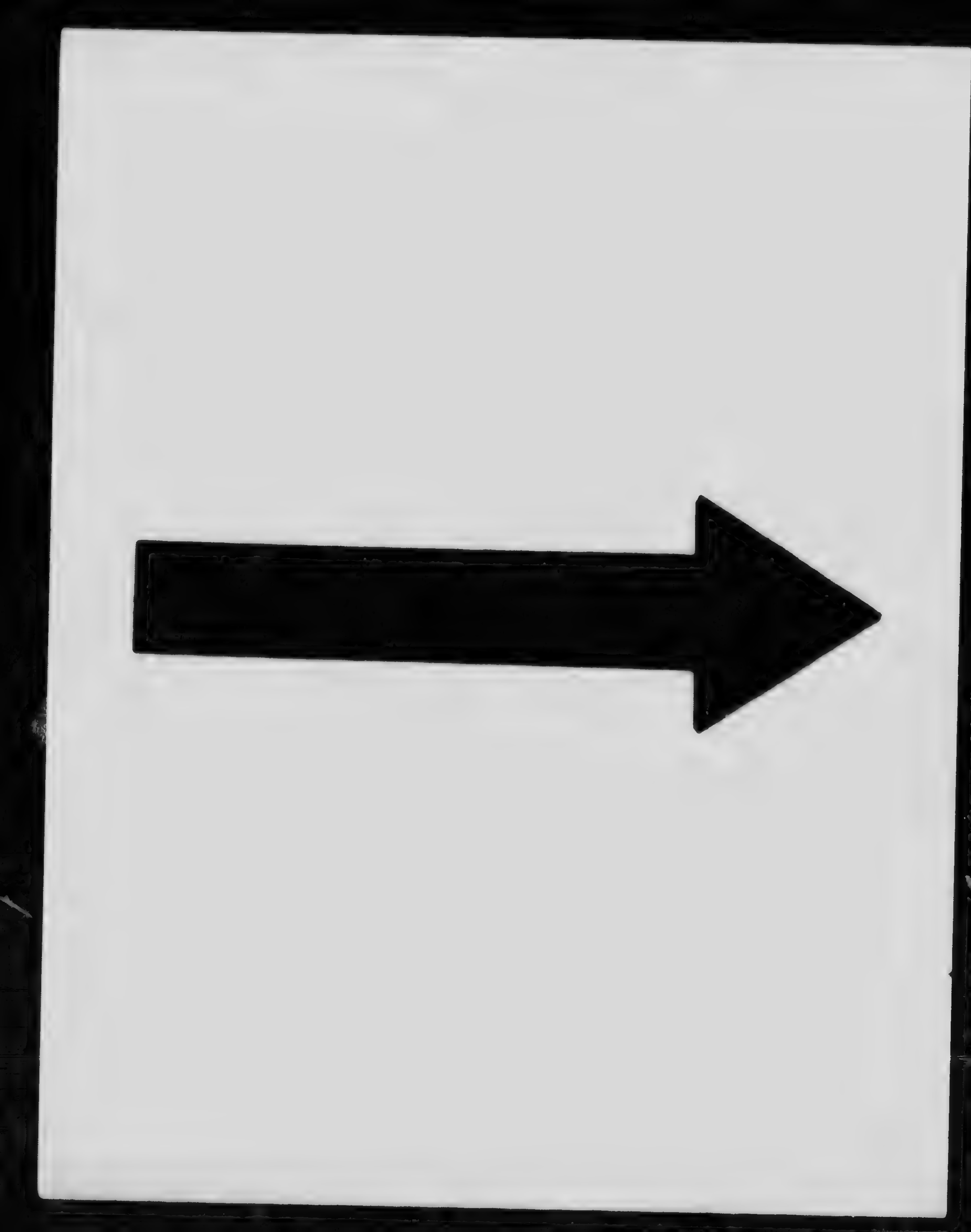
"Malgré l'obscurité, dit-il, distinguez-vous l'autre rive ?

—Oui, répondit Poulailler.

—Vous voyez ce bouquet de chênes qui se dresse en face de nous ?

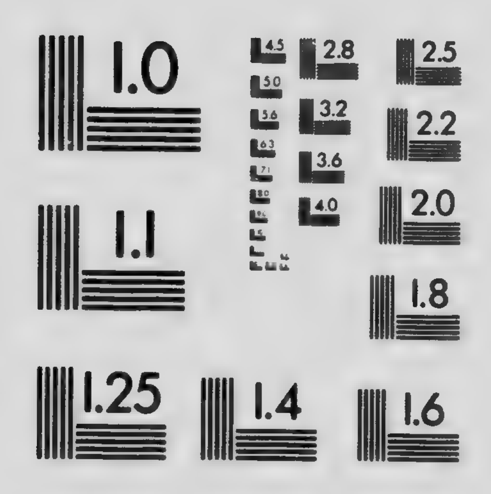
—Je le vois ; et, au-dessus de ce bouquet de chêne, il y a un ravin dans lequel coule un ruisseau semblable à celui que nous venons de quitter.

—Précisément.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





—C'est à cet endroit qu'avant-hier soir le knès a traversé l'Escaut, et qu'il a caché une outre dans les roseaux.

—Oui, maître, c'est cela. Quand Coq-Nègre a suivi le knès hier, il l'a vu prendre l'outre flottante et l'attirer avec un croc ; puis, après l'avoir enfouie dans les roseaux, il a traversé le fleuve. Coq-Nègre a dû le suivre. Dans la plaine Coq-Nègre a ordonné à deux poules d'aller s'emparer de l'outre ; mais quand ils arrivèrent dans les roseaux, l'outre avait disparu sans qu'on pût savoir comment.

—A quel endroit Coq Nègre a-t-il perdu la piste du knès, dites ?

—A la ferme.

—Eh bien ! cette outre ?..

—Cette outre contenait...."

Le bruit d'une pierre tombant dans l'eau retentit à peu de distance. C cessa brusquement de parler. Il écouta ; une seconde pierre tomba comme était tombée la première.

C prit la main de Poulailler et l'entraîna; tous deux descendirent jusqu'au bord de l'Escaut en se faufilant dans les herbages. Là était amarrée une barque dans laquelle les deux hommes se placèrent. C ne prit pas les avirons qu'il laissa au fond de la barque ; mais se baissant et enfonçant son bras dans l'eau, il retira un cordage dont les deux extrémités devaient être placées à longue distance, car la corde était très-lourde

C la saisit des deux mains et il "hâla dessus" comme disent les matelots. La barque, entraînée, glissa sur l'eau comme un bac. Bientôt elle atteignit le milieu du fleuve. Là, les roseaux cessaient d'encombrer l'Escaut ; il y avait un grand espace vide dans lequel les eaux s'écoulaient ma-

jestueuses et puissantes. La barque ne sortit pas des roseaux ; elle y demeura enfouie sans bouger. C. avait laissé retomber la corde dans l'eau

La barque avait en face d'elle l'espace vide et la berge ede la rive gauche. Cette berge était également bordée de roseaux ; mais les roseaux avaient été arrachés ou coupés à la hauteur du ravin que Poulailler avait désigné, ravin qui avait dû certainement être formé par une inondation récente.

Là où étaient Poulailler et C on entendait le bruit confus des chants joyeux de l'armée française. A gauche, le paysage était animé et illuminé ; en face, il était sombre et tris!

Tout à coup, en ligne droite avec le ravin,mais à une distance grande, jaillit une flamme qui s'éleva dans les airs et qu'enveloppa un tourbillon de fumée. A cette flamme en succédèrent d'autres ; puis une immense nappe de feu illumina l'horizon, et des bâtiments, des tours, des toitures, apparurent se dessinant en noir comme des silhouettes sinistres sur ce fond rouge.

"Où est le feu ? demanda Poulailler.

—Au château de Camphin, répondit C.

—Et qui l'y a mis ?

—Coq-Huppz et ses poules.

—Ce château d'où sont partis Somboï et le knès pour aller enlever Sabine à Saint Amand ?

—Oui, maître.

—Mais ce château est la seule et unique demeure dans laquelle Somboï se croyait imprenable, et c'est dans cette demeure que je vais le prendre dit Poulailler d'une voix sourde ; pourquoi l'avoir incendiée ?

—Pour prendre Somboï cette nuit."

Poulailler saisit la main de C.

"Si tu ne réussis pas, dit-il, tu joues ta vie et la mienne.

—Je réussirai, maître !"

En ce moment, une troisième pierre tomba dans l'eau.

"Regardez," dit C.

L'incendie avait redoublé de violence, et ses reflets éclairaient l'horizon, se projetant jusque sur la rive du fleuve.

Poulailler avait les regards rivés sur le ravin ; au fond de ce ravin, il apercut une masse noire énorme qui flottait sur le ruisseau, dont le courant rapide l'entraînait vers l'Escaut. Cette masse noire, c'était une outre gigantesque gonflée, dont la moitié était enfouie dans l'eau, et dont l'extrémité supérieure se terminait par une sorte de goulot que formait la réunion des eaux attachées fortement. Elle roula dans l'Escaut, qu'elle descendit dans la direction de Tournai.

Au moment où elle passait devant l'endroit où la barque de Poulailler était enfoncée dans les roseaux, un "korikoko" sonore retentit.

Aussitôt des cordes, jusqu'alors invisibles, se se tendirent en s'enroulant autour du sommet de l'ouverture, qui resta suspendue au-dessus du fleuve. A peine l'outre fut-elle suspendue que le fond s'ouvrit, déchiré, fendu, et qu'une ombre glissa dans l'Escaut. C'était un-homme qui venait de disparaître dans les eaux du fleuve.

Mais à peine disparaissait-il, qu'une grande barque, montée par six hommes, sortit des roseaux. Elle s'approcha, et deux des rameurs,s'élançant dans le fleuve, saisirent l'homme qui se débattait avec une violence extrême. La barque se rangea près des nageurs. Quatre hommes se penchèrent, et saisirent à la fois celui qui se dé-

battait, et le couchèrent au fond de la barque.

C s'était penché vers Poulailler, qui avait tout vu et qui demeurait immobile.

"J'ai réussi ! dit-il avec des éclairs dans les yeux. Somboï est pris !"

Poulailler ne répondit pas, mais il poussa un rugissement sourd, et, saisissant les mains de C, il les pressa avec une énergie farouche.

Et maintenant, dit-il, il faut que cet homme parle !

—Il parlera, dit C. Toutes les tortures sont préparées !"

Minuit sonnait à Calonne.

"Encote six heures pour les sauver !" dit Poulailler.

La barque glissa rapidement dans la direction qu'avait prise celle qui emportait le prisonnier.

XXXII

LE POULAILLER DE FONTENOY.

C'était dans cette salle basse de la maison de Fontenoy où Poulailler, pendant la bataille, avait rassemblé ses hommes pour les lancer sur la colonne anglaise. Il était une heure du matin.

Un grand feu brûlait dans l'âtre. Des fers de tous genres, he toutes formes, de toutes grandeurs étaient enfoncés dans la cendre chaude, et ils rougissaient sous l'action incessante de la flamme. Quatre cierges, plantés dans des portants de cuivre, mêlaient leur lumière au reflet rougeâtre du foyer et éclairaient la salle.

Ça et là, plantés dans la muraille, scellés dans le plafond, suspendus aux solives, des anneaux de fer, des crochets, des poulies dans lesquelles étaient passées de longues cordes. Coq-Pattu. Coq-Nègre et les autres coqs formaient cercle et attendaient. Devant le foyer, se tenaient debout Poulailler et C'.

"Maître ! dit Coq-Pattu, tout est prêt:

—Amenez les deux prisonniers !" dit Poulailler.

Quelques instants à peine écoulés, Somboï et le knès entraient par deux portes différentes.

Tous deux étaient garottés, bâillonnés et portaient un bandeau sur les yeux.

On les conduisit au centre de la pièce, au milieu des instruments de torture.

Poulailler fit un geste : tous les coqs quittèrent la salle dans le plus profond silence et sans qu'on pût deviner le bruit de leurs pas. La porte se referma doucement.

Les quatre hommes demeurèrent seuls : Poulailler assis sur un escabeau, le dos tourné à la cheminée. Debout, près de lui, se tenait C, toujours masqué et vêtu de velours noir.

Somboï et le knès, qui ne pouvaient ni voir, ni parler, ni faire un geste, étaient comme deux statues placées en regard.

Poulailler fit un signe à C, qui alla d'abord à Somboï, et détacha son bandeau et son bâillon; s'approchant ensuite du knès, il fit la même opération.

Les yeux des deux hommes, frappés par l'éclat soudain d'une lumière vive, se refermèrent d'abord, puis ils se rouvrirent ensuite pour promener lentement leurs regards autour de la salle.

L'expression de ces regards fut absolument différente. A la vue des instruments de torture préparés, l'effroi, la douleur et la rage se peignirent dans ceux du knès. Les prunelles de Somboï ne s'animèrent pas et demeurèrent pâles et blafardes.

"Tu vois ce qui t'entoure ? dit froidement Poulailler.

—Oui ! répondit Somboï.

—Tu sais ce qui t'attend ?

—Non.

—Tu ne crois pas à la torture ?

—Si ! mais je crois aussi au hasard. Que sait

ce qui peut s'accomplir entre l'instant où nous sommes et celui où tu me tortureras ?

Poulailler le regarda fixement.

"Je te hais, dit-il, mais cependant tu peux éviter de longues souffrances en me disant tout ce qu'il faut que tu me dises, en répondant à toutes mes questions.

—Et si je ne réponds pas ?

—Tu seras torturé."

Somboï haussa dédaigneusement les épaules.

"Je te croyais plus fort ! dit-il. Pourquoi supposer que je succomberai sous la douleur ! Ce serait me méconnaître. Agissons en hommes forts, et ne nous faisons pas de menaces inutiles. Je suis entre tes mains, tu me tueras si tu le veux, ou tu me tortureras, à ta guise. Pour moi, c'est une simple question de temps à passer, c'est une question de volonté et de patience. Mais quelque féroces que soient nos haines, crois-moi, Poulailler, ne nous traitons pas en bandits vulgaires. Il y a vingt ans que nous luttons l'un contre l'autre avec la même énergie, la même adresse, le même bonheur, car il y a vingt ans que nous nous haïssons, Poulailler, et aujourd'hui, je le reconnais, je suis vaincu : je suis sous ta domination, sans aucun moyen de fuite, sans aucun moyen de défense, sans aucune espérance. Partons donc de là, et posons nettement la situation. Il y a vingt ans, j'ai fait pendre ton père et j'ai étranglé ta mère. Il y a trois mois, j'ai blessé grièvement ta fiancée, après avoir tenté de la perdre en la jetant dans les ornières d'une orgie. Il y a deux mois, j'ai enlevé ta sœur pour la donner à un homme qui l'aimait, et je l'ai fait passer pour morte. Il y a seize heures, je les ai empoisonnées toutes deux,

et dans deux heures, elles vont mourir. Voilà la situation nettement posée, Poulailler. Maintenant, que veux-tu faire ?"

Poulailler avait laissé parler Somboï sans chercher une seule fois à l'interrompre. Il l'avait écouté calme et impassible, sans manifester la moindre colère, la plus légère indignation.

Quand Somboï eut achevé, Poulailler, qui ne le quittait pas du regard, se leva lentement et s'avança vers l'endroit où Somboï se tenait debout, les mains liées derrière le dos. Il plongea son regard dans le sien.

"Ce que je veux faire ! dit-il avec le ton froid d'un homme parfaitement maître de lui-même. Je veux d'abord que tu répondes aux questions que j'ai à t'adresser, et je saurai t'y contraindre.

—Pose ces questions, dit Somboï, et si je le puis, j'y répondrai nettement. Je suis ton prisonnier ; la torture est absurde à donner et pénible à endurer quand il ne s'agit pas d'une grande chose. N'est-ce pas ton avis ?"

Poulailler, dont les prunelles fixes dardaient toujours leurs rayons sur Somboï, Poulailler se rapprocha encore.

"Monjoie, dit-il, j'ai fait serment de te donner autant de jours de souffrance, d'angoisse, d'anxiété, de douleurs, que ma mère a souffert d'heures par ton infamie. J'ai fait ce serment avec une seule réserve. Si tu m'aidais à rendre le jour plus clair... Dans ce cas, je ne torturerais pas, je te tuerais sans souffrances préparées. Réponds donc

—Interroge.

—Reporte-toi de vingt ans en arrière, à cette époque où tu mis tout en œuvre pour briser à jamais deux existences honnêtes. Tu étais lié alors avec le prince de Charolais.

—J'étais son ami.

—Il a été ton complice dans cette affaire?

—Il m'a aidé, je l'avoue.

—Ce fut lui qui fit venir mon père à Fosseuse?

—Oui, et ce fut lui encore qui mit Saint-Claude l'adroit valet de chambre à ma disposition.

—Et pourquoi te servait-il, ainsi, ce prince du sang?

—Parce que je servais ses vices et que je l'aidais de mes conseils pour les mauvaises choses à faire.

—Qui a fait arrêter la Morlière la nuit du 30 janvier?

—Charolais.

—Pourquoi?

—Parce que la Morlière connaissait les hommes que j'avais employés et qui gardaient Ursule Renaud. Il eût pu les reconnaître: je me suis débarrassé de lui. J'ai bien fait!

—Ce fut Charolais qui proposa la promenade à Versailles?

—Oui! c'était convenu entre nous.

—Ce fut lui encore qui emmena la société à Fosseuse?

—Oui. Le plan était arrêté.

—Misérables murmura Poulailler.

Puis reprenant d'un ton calme:

"Qui t'a aidé pour tuer ma mère?"

—Un seul homme! répondit Monjoie.

—Cet homme vit-il encore?

—Oui.

—Quel est-il? Où est-il?

—Là!"

Et d'un geste de tête Montjoie désigna le knès.

"Lui!" s'écria Poulailler.

Le knès était devenu pâle comme un linceul. Poulailler avait fait un geste violent comme un

homme qui va se ruer en avant, mais il se contint et reprenant son calme :

"Ainsi c'est vous deux qui avez tué ma mère !"

Cette phrase fut prononcée sans éclat, mais l'expression était telle que Monjoie détourna la tête et que le knès frissonna encore.

M. C, depuis l'entrée des prisonniers dans la salle, n'avait pas prononcé une parole. Se trouvant en face de Poulailler, le visage recouvert du masque noir, il avait la pose et l'immobilité d'une statue.

"C'est vous encore qui avez enterré la victime? eprit Poulailler.

—Oui ! dit nettement Montjoie.

—Qui a creusé la fosse ?

—Le knès.

—Où l'a-t-il creusé ?

—Dans un rond-point placé au centre du jardin au pied d'un abricotier.

—Qui l'a ensevelie ?

—Moi.

—Et qui a jeté la chaux vive ?

—Moi.

—Tu voulais faire disparaître jusqu'aux traces de ta victime ?

—Oui, mais j'ai oublié de jeter de l'eau sur la chaux et, au lieu de détruire,la chaux a conservé. Sans cet oubli, je serais libre et puissant à cette heure et tu ne serais pas, toi, ni où tu es, ni ce que tu es.

—Réponds encore ! dit Poulailler. La Brissault savait-elle ce que tu avais fait ?

—Non.

—Le sut-elle ensuite ?

—Non. Charolais fut le seul qui reçut la con-

fidence dans ses détails. Tu sais tout ce qui concerne ta mère. Quant à ton père, tu connais l'affaire puisque tu es venu à Fosseuse pour avoir de ses nouvelles. Puis, à cet égard, ce serait plutôt Charolais que moi qui pourrait expliquer. Maintenant, veux-tu des renseignements sur l'affaire de la rue du Temple, le 30 janvier dernier ?

—Non ! dit Poulailler. Ce que je veux, c'est savoir pourquoi après avoir lâchement frappé le père et la mère tu t'es ainsi acharné sur les enfants.

—Tu ne devines pas? dit Montjoie. C'est facile à expliquer, cependant. J'ai fait pendre ton père pour gagner un pari et j'ai étranglé ta mère parce qu'elle me faisait perdre ce pari. De 1725 à 1730 j'avais à peu près oublié cet événement et j'avais repris ma vie joyeuse. Seulement, j'étais arrivé au fond du sac et au bout du rouleau, je n'avais même plus le moyen de faire des dettes. Je cherchais quel parti je devais prendre, quand le 30 janvier 1730, en me promenant sur le boulevard, je rencontrai un homme que je pris pour un gentilhomme, que je ne connaissais pas, et qui me proposa un coup d'épée pour une niaiserie. J'acceptai avec d'autant plus d'empressement que j'étais de mauvaise humeur et nous nous rendîmes dans les bois de Meudon. Là, seuls tous deux, en face l'un de l'autre, tu me dis, car c'était toi, qui tu étais, et tu ajoutas que tu allais me tuer. Tu étais encore jeune.

—J'avais dix-huit ans, dit Poulailler.

—Je compris ce que tu devais faire par l'énergie dont tu fis preuve. Nous nous battîmes, tu m'allongeas un rude coup d'épée et je tombai. Tu me crus mort, si bien mort que tu dégageas un fossé de ses feuilles sèches, que tu me jetas au

fond et que tu entassas les feuilles sur moi. Puis tu t'en allas convaincu que tu étais vengé. Tu étais jeune alors : c'était ton premier pas dans la vie active. Aujourd'hui tu agirais autrement. Heureusement pour moi que le knès avait assisté de loin, sans que nous le vissions, au combat. Il t'avait vu m'enterrer. Quand tu te fus éloigné, il me déterra. Il finit par me rappeler à la vie. Je traînai quelques semaines, puis je guéris soigné dans une cabane voisine. Un autre duel avait eu lieu dans le bois et le knès avait eu l'ingénieuse idée de mettre mes vêtements au gentilhomme tué et de le défigurer. Il passa pour moi et tout Paris me crut mort. Cela me servait merveilleusement. Je n'avais plus rien à craindre de mes créanciers. Je voulais faire fortune, j'allai en Russie. Tu ne tiens pas à savoir tout ce qui m'arriva ? Je revins en France sans être reconnu, et, découvrant que Poulailler était mon ennemi, j'entrepris la lutte... qui n'est pas encore terminée.

—Mais qui va l'être !" dit Poulailler.

Montjoie s'inclina sans répondre. Poulailler qui ne l'avait pas quitté des yeux un seul instant, se rapprocha de lui.

"Tu es entre mes mains, dit-il, tu sais ce que tu m'as fait souffrir, tu comprends quelles tortures je puis t'imposer. Prends garde, Montjoie ! La vengeance est là, debout, devant toi !"

Et faisant encore un pas en avant, Poulailler plongea ses regards dans ceux de son ennemi avec une fixité et une violence telles que Montjoie ne put en supporter le poids.

"Nicette et Sabine sont-elles réellement empoisonnées à cette heure ? demanda Poulailler en continuant sa fascination étrange, comme pour

forcer la vérité à sortir des lèvres de Montjoie. Sont-elles empoisonnées ? Dis la vérité ! car l'ombre un mensonge serait puni par des années de douleurs.

—Oui ! dit Montjoie.

—Tu leur as fait prendre le poison....

—Dont je connais seul l'antidote et qui commencera à agir dans une heure.

—Alors tu vas parler !"

Montjoie sourit railleusement.

"Tu vas parler !" reprit Poulailler.

Montjoie demeura impassible.

"L'antidote de ce poison ? Tu as une minute pour répondre."

Poulailler se pencha sans quitter Montjoie du regard et il prit un fer rougi dans l'âtre.

Montjoie secoua la tête de gauche à droite et de droite à gauche et ne répondit pas.

Un sifflement sourd s'échappa de la bouche de Poulailler.

"Tu vas parler ! dit-il.

—Tue-moi, dit froidement Somboï, mais je ne parlerai pas."

Poulailler désigna le knès.

"Celui-ci va être torturé d'abord sous tes yeux !" dit-il.

Le knès fit un mouvement. C s'avança vers lui : il saisit les cordes qui attachaient les mains du knès, et lui imprimant une secousse puissante, il le fit reculer et l'attacha à la vis d'un gigantesque tourniquet. Le knès comprit tout le danger : une sueur froide perla sur son front:

"Je dirai tout ce que je sais, dit-il.

—Lâche et traître !" murmura Montjoie.

Et se retournant vers Poulailler avec un haussement d'épaules dédaigneux:

"Tue-le si tu veux ! dit-il. Il ne sait rien ; mais absolument rien de ce qde tu veux savoir

— Misérable, dit Poulailler d'une voix rauque, en levant ses bras menaçants au-dessus de la tête de Montjoie, tu parleras.... je le veux !"

Et se dressant sur ses pieds, il dominait Montjoie, les yeux dans les yeux. C s'était rapproché :

"L'heure va sonner, dit-il.

—Et ces femmes vont mourir ! dit Poulailler avec une violence inouïe. Mourir ! elles !..."

Il était effrayant à voir.

"Mourir !" répéta-t-il.

Saisissant les poignets de Montjoie, il les serra avec une telle violence qu'il brisa les cordes qui les liaient.

—Alors tenant les mains dans ses doigts crispés, il se pencha plus encore :

"Parle ! dit-il. Parle ! Je le veux !..."

Montjoie ne répondit pas. Ses regards devenaient fixes et avaient un reflet étrange.

"Parle ! reprit Poulailler. Parle ! Je le veux !"

Et il prononça ce dernier mot avec une énergie si grande que Montjoie, dominé, se renversa en arrière.

"Il parlera !" dit C en s'avançant.

Poulailler avait quitté les mains de Montjoie. Celui-ci demeura immobile. Poulailler lui reprit la main droite, Montjoie tressaillit et un mouvement nerveux agita tout son être.

"Tu parleras !" dit Poulailler.

—Oui !" balbutia Montjoie d'une voix brisée

et comme un homme vaincu après une longue lutte.

Poulailler et C se regardèrent.

"Oh ! la science ! la science ! murmura M. C. Le même effet que celui produit sur le jeune Mesmer ! Vous le dominez ! il répondra ! il ne s'appartient plus !"

Poulailler s'était redressé lentement.

"Nicette et Sabine sont-elles en danger de mort ?"

Montjoie se tordit en convulsions effrayantes. Poulailler avait pris deux flacons. Il en tenait un de chaque main. Ces flacons avaient la forme des bouteilles de Leyde. Il appuya le bouchon de cuivre de l'un de ses flacons sur le sommet du crâne de Montjoie, et il plaça l'autre sur le cœur. Montjoie pousait des soupirs rauques et étranglés. Les convulsions augmentaient de violences :

"Nicette et Sabine sont-elles en danger de mort ? reprit Poulailler. Réponds !"

La bouche de Montjoie s'entr'ouvrit.

"Réponds !" dit encore Poulailler.

Montjoie luttait pour ne pas répondre. Les nerfs de son visage se crispaient d'une façon horrible. Poulailler leva ses deux mains au-dessus du front de Montjoie :

"Réponds ! Sont-elles en danger ?"

Montjoie s'affaisa sur lui-même.

"Non !... dit-il.

—Tu as donc menti ?

—Oui.

—Tu as voulu me tromper pour racheter ta liberté ?

—Oui.

—Ainsi Nicette et Sabine ne sont pas empoisonnées ?

—Non !

—Comprends-tu l'état dans lequel tu es ?

—Non...

—Qu'éprouves-tu ?

—Une grande douleur dans la tête.

—Que voudrais-tu ?

—Que tu fisses cesser cette douleur."

Poulailler et C se regardèrent encore.

"A nous la toute-puissance ! murmura C à voix basse. Au comte de Saint-Germain l'immortalité !"

Un korikoko retentit au dehors : C s'avança vivement vers l'une des portes et l'ouvrit. Fanfan-la-Tulipe était sur le seuil. Il présenta une lettre :

"Du docteur La Peyronie" dit-il.

C donna vivement la lettre à Poulailler qui brisa le cachet.

"Cet homme a dit vrai ! fit-il en désignant Montjoie. Nicette et Sabine ne courent aucun danger : La Peyronie l'affirme."

Revenant vers Montjoie:

"Ah ! reprit-il avec un frémissement joyeux, je n'ai donc plus qu'à me venger !"

Et saisissant les mains de Montjoie.

"Réveille-toi !" commanda-t-il d'une voix rauque.

I

L'ORAGE.

Ce jour-là, il y avait eu à Paris, le matin, "Te Deum" à Notre-Dame,; à deux heures, concert dans le jardin des Tuileries ; le soir, à huit heures, feu d'artifice place Louis XV, entre le Cours-la Reine et le pont Tournant, et la nuit il y avait bal à l'Hôtel-de-Ville.

C'est que ce jour-là, le 9 août 1745, était un jour de grande fête et de grande réjouissance : Louis XV, le "Bien-Aimé", après une magnifique campagne de trois mois, venait de faire son entrée dans la capitale de son royaume, la tête ceinte d'une splendide couronne de lauriers.

On dansait dans les carrefours, on chantait sur les portes, on tirait des pétards dans les rues.

Deux maisons surtout de la rue Saint-Honoré, se distinguaient [illegible] la richesse de leurs lampions : c'était [illegible] de Dagé, le coiffeur du roi, et celle de Roupart, le bonnetier-chaussetier-passementier.

Roupart trônant devant sa boutique, avait les mains derrière le dos, et le nez en l'air pour mieux contempler son illumination. Il était entouré d'un groupe de bourgeois, ses voisins.

"Que c'est beau la gloire et la victoire ! exclamait Roupart. Et dire que moi, qui vous parle, j'ai assisté, de ma personne, à tout cela !

—C'est pourtant vrai que vous étiez à Fontenoy, dit un homme en joignant les mains avec admiration.

—Oui, monsieur, j'y étais. Tel que vous me voyez, je suis un vainqueur !

—Et vous n'avez pas été blessé ?

—Non, mais j'aurais pu l'être.

—Comme ça, dit un autre, vous avez été au feu ?

—Si j'ai été au feu ! s'écria Roupart, mais je n'ai fait que cela ! J'entendais les boulets gronder, les balles siffler, je voyais les morts et les blessés. Ah ! j'en ai vu de toutes les couleurs, allez !"

" Et le roi m'a vu, reprit-il, et il m'a parlé.

—Il était content ? demanda-t-on.

—Enchanté.

—Oh! dit un jeune blond, petit commis chez le bonnetier, si le roi vous avait nommé général, patron!

—Je ne lui ai pas demandé, répondit modestement Roupart. Et cependant, j'assistais à la bataille...

—En vous cachant au fond d'une chambre, de l'autre côté de la rivière, dit Ursule qui venait de sortir de la boutique. Je vous engage à parler de vos exploits. Si le roi n'avait eu que des soldats comme vous, il n'aurait pas gagné la bataille!

—Mais, ma bonne amie, il me semble que..."

Ursule avait traversé la rue sans écouter son mari: elle rencontra Armande qui sortait de la boutique de Dagé.

" Ah! dit Armande, j'allais vous chercher. Venez donc, Nicette et Sabine voudraient avoir votre avis sur leurs robes de noces qui viennent d'arriver.

—C'est donc pour bientôt les noces?

—Pour la semaine prochaine.

—Et pourquoi pas pour cette semaine-ci? Nous sommes lundi.

—Parce que Gilbert est absent. Il a été obligé de faire un voyage pour ses affaires, et il ne revient que vendredi ou samedi. "

Les deux femmes étaient alors sur le seuil de la boutique du coiffeur.

" Entrez! dit Armande. Vous allez voir un nouvel ami.

—Qui donc?

—Entrez! entrez! vous verrez! "

Ursule passa la première: Armande la suivit. Les garçons étaient dans la boutique. Au moment où les deux femmes passaient devant le comptoir, un bruit de pas retentit dans le fond. Deux hommes descendaient l'escalier tournant.

Le premier était Roland, le fils du coiffeur, le frère de Sabine, qui avait abandonné l'uniforme et repris le costume bourgeois. Le second était un sergent des Gardes françaises.

" Monsieur Fanfan! cria Ursule.

—En personne naturelle, belle madame? répondit Fanfan-la-Tulipe en saluant galamment.

—Vous voilà donc à Paris?

—Depuis ce matin. J'ai eu l'honneur de faire partie de l'escorte de Sa Majesté et j'ai fait mon entrée dans Paris, comme le roi lui-même. Roland m'avait fait jurer sur mes grands dieux que ma première visite serait pour lui ,et j'ai tenu parole!

—Et Mlle Nanon? demanda Ursule.

—La vivandière d'amour? Elle est revenue aussi. Elle est là-haut, avec ces demoiselles, en train de regarder un tas d'affiquets et de colifichets.

—Montons vite! " dit Ursule.

Les deux femmes gravirent lestement les marches de l'escalier.

" Ventre de biche! dit Fanfan en posant son poing sur sa hanche. Le roi a eu une fière idée de me mettre dans son escorte. Comme ça, j'arrive à point pour allęr à la noce Je vais donc pincer et repincer un rigodon d'agrément avec les belles!"

Et Fanfan se mit à chanter en faisant un battement et un glissade au milieu de la boutique. Les garçons coiffeurs regardaient le sergent aux Gardes avec une expression admirative.

La glissade opérée, avec un écart remarquable, avait conduit Fanfan jusque sur le seuil de la porte. Il s'arrêta dans la position du soldat sans armes, encadré par les chambranles. Son regard rapide plongea dans la rue.

" Eh! fit-il, ai-je la berlue ou ne l'ai-je point? Qu'aperçois-je là-bas? Cette trogne rougeaude, ce ventre pointu, ces jambes de basset, cette allure de pingouin.... c'est lui, mon ami, mon convive."

Et, s'élançant dans la rue, Fanfan fit un bond jusqu'au groupe assemblée devant la boutique du bonnetier: Roupart poussa un cri.

" Le sergent! dit-il.

—Mon compagnon d'armes!" cria Fanfan.

Et, saisissant Roupart dans ses bras, il le pressa sur son coeur avec un élan qui arrêta la respiration sur les lèvres du bonnetier.

" Eh bien! Roupart me reconnais-tu? cria Fanfan.

—Si je vous reconnais, sergent! dit le bonnetier, si je vous...

—Gare gare! " cria vivement la voix d'un cocher.

Une voiture, arrivant vivement, s'arrêta devant la maison du coiffeur. La portière s'ouvrit et Dagé s'élança à terre.

" Ah! dit brusquement Fanfan, voici Dagé! Je vais aux nouvelles."

Et, repoussant Roupart, il revint vers la boutique dans laquelle le coiffeur venait d'entrer. Dagé tenait avec effusion les mains de Roland. Il paraissait très ému, mais cette émotion était douce et bonne.

" Montons près de ta soeur, dit-il. C'est à elle que je dois parler d'abord.

Il s'engagea sur les marches de l'escalier. Roland et Fanfan le suivirent.

Arrivés sur le palier du premier étage, ils entendirent une conversation vive, animée, partant de la chambre de Sabine, cette pièce dans laquelle, six mois plus tôt, la jeune fille avait été apportée inanimée et couverte de sang. Dagé tourna le bouton de la porte.

Dans la chambre, Sabine, Nicette, Ursule et Armande examinaient avec une grande attention deux robes blanches placées sur deux sièges. Nanon était un peu en arrière, examinant aussi. Toute une collection de lingerie coquette, de rubans, de coiffures, de jupes, était étalée sur d'autres sièges et sur le lit. Les deux jeunes filles, la vivandière et les deux femmes parlaient à la fois, discutant avec une animation des plus vives.

Au bruit que fit Dagé en ouvrant la porte, elles se retournèrent toutes à la fois.

" Mon père! dit Sabine en courant vers Dagé auquel elle tendit son front.

—Monsieur Dagé!" dit Nicette en imitant le mouvement de Sabine.

Le coiffeur, qui avait embrassé Sabine, se retourna vers Nicette:

" Pourquoi ne pas dire comme Sabine? demanda-t-il. Ne suis-je pas ton père?

—Pas encore! répondit Nicette en rougissant.

—Pas aujourd'hui, mais bientôt."

Roland et Fanfan-la-Tulipe étaient entrés.

"Mes chers enfants, dit Dagé en s'asseyant, etes-vous heureux?

—Oh oui!" répondirent Sabine et Nicette.

Dagé les baisa encore sur le front.

"Et toi, Roland? demanda-t-il.

—Moi aussi, mon père, répondit le jeune homme. Je suise heureux, mais je ne serai très heureux que le jour où Gilbert sera près de nous.

—Gilbert sera ici samedi au plus tard.

—Et puis, dit Nicette, le but de son voyage est si charmant, si glorieux!

—Nous recevons des lettres de lui chaque jour ajouta Dage.

—C'est vrai, dit Sabine en soupirant, mais je suis de l'avis de mon frère: je voudrais que Gilbert fût ici.

—Je te répète qu'il sera ici samedi, reprit Dagé. Le roi me l'a dit ce soir.

—Le roi! dirent les femmes.

—Oui. Tandis que je coiffais ce soir Sa Majesté, nous avons causé, comme cela nous arrive souvent. Le roi a daigné me parler de mes enfants. J'ai remercié Sa Majesté du choix qu'elle avait daigné faire de Gilbert en l'envoyant à Chatellerault, à la fabrique d'armes, pour qu'il rapportât l'épée qui sera offerte à M. le duc de Richelieu, en raison du service rendu à Fontenoy. Le roi a souri en m'écoutant: "Mais, m'a-t-il dit, si vous êtes content, vous, Dagé, votre fille doit être moins satisfaite de l'absence de son fiancé à un moment si proche du mariage." J'avouai au roi que Sabine soupirait souvent, et que cette absence de Gilbert reculait votre union. Le roi daigna me dire qu'il avait envoyé l'ordre à Gilbert de revenir au plus tard samedi prochain. Puis, prenant un papier sur sa table: "Tenez, Dagé, me dit-il, il n'y aura aucun retard maintenant aux deux mariages. Voici le licenciement de votre fils Roland. Je l'exempte de me servir, bien qu'il se soit

engagé volontairement." Et le roi me tendit ce papier que voici."

En achevant cette phrase, Dagé prit dans la poche de son habit un acte manuscrit qu'il tendit à Roland.

"Te voilà libre! dit Dagé.

—Oh! dit Roland, que le roi est bon.

—Bon jusqu'à un certain point, grommela Fanfan-la-Tulipe.

—Comment! dit Roland. Que dites-vous?

—Tiens! Je dis que c'est une drôle et bien drôle d'idée que celle de priver d'une belle carrière, comme la carrière militaire, un gaillard taillé pour faire un jour un colonel et qui est entré côte à côte avec moi, à début, dans la colonne anglaise qui n'était pas facile à entamer! Vois-tu, jeune homme, je m'y connais. Eh bien c'est une erreur que de t'envoyer ton congé définitif, et si le roi m'avait consulté...

—Heureusement qu'il ne l'a pas fait! dit en riant Roland.

—Chacun son idée! Bais ce qui est fait est fait! n'en parlons plus. Il ne me l'enverra pas, à moi, mon congé, ou bien je..."

Un coup de tonnerre très violent, éclatant subitement, coupa la parole sur les lèvres de Fanfan.

"Oh! dit Sabine, le temps est donc à l'orage?

—Mais oui, dit Nanon qui s'était approchée de la fenêtre. Le ciel, qui était bleu tout à l'heure, est tout noir maintenant et chargé de nuages.

—Ah! il tonne encore! dit Nicette.

—C'est quelque orage terrible qui va éclater sur Paris!" dit Ursule en se penchant pour regarder.

Effectivement, un orage menaçait: un de ces orages d'août qui naissent spontanément, éclatent en furie et disparaissent comme ils sont venus.

Un éclair déchira les nues, éclaira le ciel, et passa sa

teinte blanche et éblouissante sur les illuminations aux reflets rouges.

Un grondement plus violent éclata.

“ Oh! dit Nicette en joignant les mains, j'ai peur!

—Bah! ajouta Nanon, le canon de Fontenoy faisait bien d'autres bruits.

—C'est vrai!” dit Ursule.

Quelques larges gouttes d'eau tombèrent sur l'appui de la fenêtre. En l'espace d'une minute la rue, tout à l'heure encombrée, était devenue déserte. Tous les habitants étaient aux fenêtres ou sur les portes.

Le roulement sourd d'une voiture retentit au loin, se rapprochant rapidement. Huit heures et demie sonnaient. L'air était lourd, épais, raréfié, chargé d'électricité.

Fanfan-la-Tulipe avait pris son tricorne.

“ Vous partez? lui dit-on.

—Il faut que je rentre au poste, répondit-il. La consigne avant tout!”

Le roulement de la voiture se rapprochait plus encore. Fanfan salua et descendit accompagné par Roland, qui alla ouvrir la porte de la rue. La voiture passait alors devant la maison.

“ Ah! dit Roland en reconnaissant la livré du cocher et celle des valets de pieds, c'est le carrosse du comte de Charolais. Il habite Chaillot depuis que Poulailler a brûlé son hôtel de la rue des Francs-Bourgeois.

—Au revoir! dit Fanfan en pressant la main de Roland.

—Vous allez être mouillé.

—Bah! je ne fondrai pas!”

Et il s'élança, tournant à droite, dans la direction de la place Vendôme, direction qu'avait suivie la voiture.

II

LA FOUDRE

Un coup de tonnerre effroyable éclata, et la foudre déchira le ciel de l'ouest à l'est avec un gigzag de feu. Une rafale balaya Paris, courbant les arbres, ébranlant les cheminées, arrachant les tuiles et les ardoises.

Puis il y eut un moment de silence profond, une seconde d'anéantissement, d'engourdissement.

Les nuages crevèrent et la pluie tomba en formant des cataractes. Alors, à l'eau ruisselant du ciel, se mêlèrent les éclairs, la foudre, le vent; c'était un cataclysme effrayant.

Les égouts étaient rares alors; les ruisseaux, uniques dans chaque rue, ne pouvaient suffire; l'eau battit les murailles et les voies publiques furent transformées en torrent.

La voiture du comte de Charolais, quittant la rue Saint-Honoré, tourna à gauche, suivant les fossés des Tuileries (aujourd'hui rue Royale), et traversa la place Louis XV pour gagner le Cours-la-Reine.

Les quatre chevaux entranant le carrosse, galopaient dans la boue. Le cocher courbait la tête, présentant au vent et à la pluie le fond de son large tricorne. Les deux valets de pied se rapetissaient pour s'abriter derrière la caisse de la voiture.

Le comte de Charolais, seul dans le carrosse, placé

dans l'angle gauche, un bras passé dans un appui, les deux jambes étendues sur la banquette de devant, et mollement balancé par les huit grands ressorts qui adoucissaient les cahots ; le comte sommeillait à demi, c'est-à-dire qu'il était plongé dans cet état agréable qui n'est plus la veille et qui n'est pas encore le sommeil.

Le carrosse entra dans le Cours-la-Reine. Les lanternes de la voiture étaient les seules lumières éclairant la route.

Cette partie de Paris était alors absolument inhabitée et entièrement déserte.

En dépit de l'orage, dont la violence ne diminuait pas, le carrosse roulait rapidement. Il allait atteindre l'endroit où le Cours-la-Reine est coupé par la rencontre de l'allée des Veuves. Là, il y avait alors une pente ascendante assez rapide : c'était le commencement de la montagne de Chaillot ou des Bons-Hommes. Les chevaux redoublèrent d'énergie pour gravir la côte.

Tout à coup, et comme ils franchissaient l'allée des Veuves, le chant du coq retentit. Au même moment, la foudre éclata, des myriades d'éclairs déchirèrent les nues et les quatre chevaux s'abattirent à la fois sur le sol.

La secousse fut tellement violente, que le cocher, lancé du haut de son siège, alla s'enfoncer dans la boue. Au même moment, quatre mains vigoureuses le saisirent, le lièrent, l'attachèrent.

Quatre hommes enlevaient en même temps les deux valets qui, garottés en un clin d'oeil, étaient jetés à terre.

Les deux portières du carrosse furent ouvertes à la fois ; trois hommes étaient devant chacune d'elles. Charolais, avant d'être complètement réveillé, fut saisi, lié, bâillonné et enlevé hors de la voiture.

Les traits des quatre chevaux furent coupés ; les animaux se redressèrent sous une grêle de coups de

fouet et partirent, affolés, au galop, dans quatre directions opposées.

Le cocher, les deux valets furent jetés dans la voiture, dont on referma les portières.

Ceux qui portaient Charolais s'élancèrent sous les arbres des Champs-Elysées; les autres les suivirent.

A l'entrée de l'allée des Veuves, stationnait une chaise de poste attelée de six chevaux avec un postillon et un cocher.

Charolais fut placé dans cette chaise; deux hommes masqués de velours noir montèrent avec lui. Deux autres grimpèrent sur le siège de devant, près du cocher; deux autres sur le siège de derrière. Quatre autres hommes s'étaient élancés sur des chevaux, qui attendaient sur le côté gauche de la route.

" Korikoko! " chanta-t-on.

Voitures et cavaliers partirent dans la direction des Champs-Elysées.

Tout cela s'était accompli avec une rapidité réellement merveilleuse.

Lancés à fond de train, les chevaux, maintenant leur allure, traversèrent les Champs-Elysées, la Ville-l'Evêque, les Porcherons, et atteignirent la route de Saint-Denis.

Dépassant la ville, en la laissant à droite, la voiture, suivie par les quatre cavaliers, roula dans la direction de Pontoise.

L'orage continuait; il diminuait de violence, mais la pluie ne décessait pas. Il était neuf heures moins un quart alors que l'événement était arrivé. A dix heures précises, la voiture atteignait Pontoise.

Elle n'entra pas dans la ville. Tournant à droite, elle contourna Pontoise et s'arrêta devant la porte d'une maison placée à la tête de la route de Méru.

Six hommes, tenant six chevaux tout préparés, attendaient enveloppés dans l'obscurité de la nuit.

En moins de temps qu'on ne mettrait à le dire, les six chevaux, couverts de sueur et blancs d'écume, furent dételés et les six chevaux frais attelés. Les cavaliers changèrent de monture, les fouets claquèrent, la voiture repartit.

Au-dessus de Pontoise la route était sèche; l'orage n'était pas tombé de ce côté.

L'allure était aussi rapide. Depuis le départ de Paris, pas un mot n'avait été prononcé par ces hommes, qui tous avaient gardé le plus religieux silence. A onze heures un quart on put distinguer, dans l'ombre de la nuit, les flèches dentelées de la cathédrale de Beauvais.

La nuit était profonde; la ville entière dormait et pas une lumière ne brillait au loin.

La voiture avait pénétré, en ralentissant son allure, dans le faubourg St-Jean, et elle s'était arrêtée sur les bords de l'Avelon.

Les quatre hommes descendirent de cheval.

La portière fut ouverte: un homme mit pied à terre. Celui qui était resté dans le carrosse fit glisser le corps du comte de Charolais. Deux hommes le reçurent.

Les deux hommes, portant le comte, descendirent sur la berge. Un de ceux qui étaient dans la voiture les précédait: l'autre les suivit. Ces deux-là étaient ceux portant des masques.

Deux autres hommes fermèrent la marche.

En face de la voiture, il y avait une maison de belle apparence. La grande porte de cette maison s'ouvrit sans bruit. La voiture entra dans la cour intérieure. La porte se referma.

Les hommes avaient atteint l'extrémité de la berge. Sous un bouquet de saules une barque était amarrée. Ils entrèrent dans cette barque; Charolais fut étendu au fond; les deux hommes masqués prirent place à l'arrière. Les quatre autres armèrent les avirons.

La barque traversa la rivière. Sans doute les ra-

meurs connaissaient l'Avelon, car malgré l'obscurité profonde, ils se guidèrent avec une assurance parfaite.

Bientôt ils atteignirent l'endroit où la rivière l'Avelon et la rivière Therain se rencontrant, forment, par leur confluent, la pointe sud-ouest de Beauvais.

Quittant l'Avelon, ils entrèrent dans le Therain, qu'ils rencontrèrent en suivant l'enceinte de la ville.

A la hauteur de la place Saint-Louis, la barque aborda sous un bouquet de gros arbres. Une cabane de pêcheur se dressait là, sous ce bouquet d'arbres, modeste construction en planches avec d'énormes filets suspendus autour d'elle.

Au moment où la barque accostait, la porte de la cabane s'ouvrit et un homme en franchit le seuil.

Un *korikoko* très doux se fit entendre.

Les hommes de la barque avaient mis pied à terre, tandis que le pêcheur maintenait l'embarcation avec un croc. Deux hommes avaient pris Charolais et le portaient. Ils gravirent la berge, et, suivant le côté gauche de la place Saint-Louis, ils s'engagèrent dans une rue étroite qui aboutissait au Palais de Justice.

Cette rue était absolument déserte et silencieuse: pas une lumière ne l'éclairait.

Les hommes s'anvançaient à pas lents, sans faire le moindre bruit.

Au centre de la rue, à gauche, se dressait une maison noire, à toit bas garni de lucarnes, et qui, occupant une longue étendue de terrain, paraissait se continuer jusqu'à la place du Palais de Justice.

Le cortège nocturne s'arrêta devant cette maison. L'un des hommes masqués qui marchaient en tête se baissa, et glissa la main droite sous la porte, qui tourna aussitôt sus ses gonds et s'ouvrit.

Tous entrèrent: la porte se referma d'elle-même.

On pénétra dans une salle basse dont les murailles.

d'une épaisseur extraordinaire, ne devaient pas laisser passer un son.

Charolais fut placé sur un fauteuil.

Sur un signe impérieux à eux adressé, les quatre hommes quittèrent la salle et refermèrent la porte. Les deux hommes masqués demeurèrent seuls avec Charolais.

La salle longue, large et voûtée était éclairée par des lampes nombreuses accrochées à la muraille ou suspendues aux arcaux.

L'un des deux personnages masqués, celui qui venait de faire sortir les hommes, regardait fixement Charolais.

Pieds et poings liés, la bouche close par un linge humide servant de bâillon, Charolais était là immobile et muet.

" Enlevez le bâillon et coupez les liens des mains et ceux des pieds ! " dit l'homme placé devant le comte.

Le second personnage masqué s'empressa d'obéir.

Libre de gesticuler et de parler, Charolais laissa échapper un soupir de satisfaction, et il étendit les bras. C'était, depuis l'instant où ses chevaux s'étaient abattus, la première fois que le comte avait la faculté de parler et d'agiter les mains.

" Ça ! dit-il en se levant et en frappant violemment le sol avec sa botte, saurai-je enfin où je suis ?

—Dans une ville dont la juridiction est sous votre dépendance, monseigneur, répondit l'homme masqué. Vous êtes à Beauvais, à quelques lieues de vos terres de Fosseuse.

—Et qui m'y a conduit ?

—Moi.

—Et qui es-tu donc pour avoir osé toucher à un prince du sang ?

—Je dois être celui pour lequel le roi a signé en blanc un acte de grâce, dans le cas où il vous tuerait.

—Un assassinat dit Charolais en pâlissant

—Non pas! Si j'avais voulu vous assassiner, il y a longtemps que ce serait fait. Mais nous n'avons pas les mêmes goûts, prince! Je n'aime pas l'assassinat. Je vous en laisse le monopole."

Et, changeant de ton, mais conservant un accent menaçant:

"Voulez-vous savoir qui je suis? reprit-il. Eh bien! vous n'attendrez pas longtemps."

En achevant ces mots, l'homme frappa sur un timbre placé près de lui sur une table.

Une porte s'ouvrit au fond, et deux hommes entrèrent en conduisant un troisième. Celui-là était pieds nus et tête nue. Une sorte de chemise de bure était son unique vêtement. Il avait les mains attachées derrière le dos et une corde enroulée autour du cou. L'homme fut conduit en face de Charolais. Puis ceux qui l'avaient amené se reculèrent et sortirent.

Celui qui avait parlé à Charolais s'avança entre les deux hommes:

"Monsieur le comte de Charolais, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter un ancien ami à vous, qu'il y a longtemps que vous n'avez vu: M. le baron de Montjoie."

Et, faisant un pas en arrière en se croisant les bras sur la poitrine:

"Maintenant, reprit-il, je vais vous dire qui je suis. Je suis Gilbert, le fils de Renaud, l'armurier du quai de la Ferraille, celui que vous avez fait condamner par les juges de cette ville, monseigneur, le 29 janvier 1725, et qu'on a accroché au gibet le 30 janvier."

Il y eut un moment de silence terrible.

"Le 30 janvier 1725, tandis que vous soupiez tous deux avec vos amis chez la Brissault, dans la rue du Vert-Bois, j'étais ici. J'étais jeune alors, j'avais douze ans. Je vis le corps de mon père attaché au gibet. La nuit venue, je montai, et, me tenant à la corde, j'allai

embrasser mon père. Alors, me penchant à son oreille: “Mon père, dis-je, je vous vengerai, je vous le jure. Celui qui vous a fait mourir mourra, et mourra comme vous, là où vous êtes.” Je descendis. Il y a vingt ans et six mois que j'ai fait ce serment. Cette nuit, je vais le tenir.”

Et, désignant Montjoie:

“Voici le lâche assassin de mon père! dit-il. Voici celui qui va mourir. Et c'est vous, Charolais, vous, son complice infâme, qui allez me venger. Cet homme mourra, mais de votre main! Je le condamne à mort, et je vous condamne, vous, à l'exécution.

—Misérable! dit Charolais. Oser insulter un prince de ma sorte!

—Bah! je n'en suis pas à ma première insulte. Nous nous connaissons de longue date, monsieur de Charolais. C'est moi qui ai pillé votre château d'Emerainville, c'est moi qui vous ai fait prendre toute une nuit un bain de boue, c'est moi enfin qui ai incendié votre hôtel de la rue des Francs-Bourgeois!”

Et, s'avançant brusquement en changeant de ton:

“Assez! dit l'étrange personnage d'une voix rauque. Vous avez entendu l'arrêt prononcé! Comte de Charolais, vous allez pendre cet homme au gibet, comme il a fait pendre mon père, et vous signerez de votre nom le procès-verbal de l'exécution. Vous allez faire cela, sans hésiter, sans dire un mot. A la moindre hésitation, je vous ferai sauter la cervelle. Allons monseigneur, regardez-moi en face! Il y a vingt ans, je m'appelais Gilbert Renaud, aujourd'hui je me nomme Poulailler.

Et, arrachant son manteau et son masque, Poulailler apparut dans toute sa farouche puissance.

“Vous comprenez, reprit-il, qu'il faut faire ce que je veux. Au reste, cela vous amusera, comte! Vous qui tirez, comme sur des lapins, sur les pauvres gens qui

travaillent à portée de votre fusil, vous n'avez jamais pendu. C'est un plaisir que vous allez prendre.

—*Korikoko!*" chanta une voix aiguë.

Les portes s'ouvrirent, et sept hommes entrèrent. Tous portaient à la boutonnière de leur habit ou au chapeau des plumes de nuances différentes; ils saisirent Montjoie et Charolais.

"Au gibet!" dit Poulailler.

III

LE GIBET

Quiconque eût été, cette nuit-là, dans l'une des salles du Palais-de-Justice de Beauvais et se fût penché pour regarder sur la place, eût assisté à un singulier et terrible spectacle.

Sur cette place se dressaient, à poste fixe, un pilori construit sur le modèle de celui des Halles à Paris et un énorme gibet. Au moment où minuit sonnait, un groupe d'hommes s'agitait silencieusement sous le gibet, puis une ombre montait lentement les dégrés d'une longue échelle.

Au milieu d'un profond silence, une corde s'abattit tombant du haut du gibet, et traîna jusque sur l'estrade. La corde fut saisie et tendue.

Les hommes formaient un groupe sur l'estrade. Tout à coup le groupe s'ouvrit.

Alors un homme apparut, balancé dans l'air au bout d'une corde enroulée à son cou.

Un autre homme était attaché par les poignets aux pieds de celui-là.

Les mains de l'homme furent détachées, il tomba lourdement, et le pendu demeura seul ,tournant lentement sous l'impussion de l'enroulement de la corde.

Un quart d'heure s'écoula sans que tous ceux qui

étaient là sous le gibet et sur l'estrade fissent un seul mouvement.

Puis un léger *korikoko* retentit, et ils se dispersèrent tous à la fois.

Un seul homme demeura sous le gibet. Cet homme releva la tête, étendit le bras droit vers le ciel, posa la main gauche sur son coeur :

"Mon père! dit-il, votre fils a tenu son serment. Vous êtes vengé!"

IV

LA RUE DU VERT-BOIS

Minuit et demi sonnait, et la barque qui avait traversé l'Avelon le traversait de nouveau, en sens contraire, pour aborder au faubourg Saint-Jean.

Deux hommes sautèrent sur la berge. Le comte de Charolais, dont les mains étaient libres et qui n'était plus bâillonné, quitta la barque. Poulailler était près de lui. Poulailler avait le visage découvert. Son compagnon était toujours masqué. Celui-là était M. C.

Deux autres hommes suivirent, et tous sept gravirent la berge.

A peine atteignaient-ils le pavé de la rue, que la porte de la grande maison tourna sur ses gonds et que la voiture, attelée de ses six chevaux, avança. La portière ouverte, C. monta le premier, puis Charolais, puis Poulailler montèrent successivement.

Les quatre hommes de l'escorte étaient à cheval.

La portière refermée, la voiture partit, entraînée au galop de ses six chevaux, sur la route de Paris.

Le retour se fit avec la même rapidité que s'était fait l'aller. On était parti à minuit et demi : à trois heures du matin on apercevait les moulins de Montmartre, dessinant dans la nuit leurs grandes ailes blanches.

La voiture entra dans Paris par la porte Saint-Martin

et, descendant la rue, elle s'arrêta à la hauteur du mur de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs.

Poulailler, C et Charolais descendirent de la chaise de poste, suivis par les quatre hommes, qui avaient mis pied à terre.

Longeant le mur, ils tournèrent à droite et ils s'engagèrent dans la rue du Vert-Bois.

Poulailler marchait le premier: C le suivait côte à côte avec Charolais. Ils s'arrêtèrent devant cette petite maison à deux étages devant laquelle nous avons vu, le 30 janvier précédent, s'arrêter trois hommes, A, B et C.

Poulailler ouvrit la porte, entra et fit entrer Charolais. C les suivit.

Poulailler avait saisi le poignet du comte. L'entraînant rapidement, sans prononcer une parole, il lui fit traverser les pièces obscures de la maison, et il atteignit le perron descendant dans le jardin.

Le 30 janvier, il neigeait, le temps était froid, les arbres dénudés, le jardin désert et désolé.

Cette nuit-là du mois d'août, le jardin n'était plus le même. Il était riche en végétation, il était frais, il était vert, il était ombragé.

Poulailler, tenant toujours dans ses doigts de fer le poignet du comte, le contraignit à descendre dans le jardin.

C les suivait pas à pas.

Ils traversèrent les allées touffues et ils atteignirent le centre du jardin. Là se dressait une haie de cyprès et d'ifs formant un grand cercle entourant un rond-point.

Au centre de ce rond-point était un amas de terre pierreuse et sèche sur laquelle ne poussait pas la moindre touffe d'herbe. Un abricotier se dressait au milieu L'arbre était mort depuis longtemps.

Rien n'était plus triste que cette partie du jardin, qui avait l'aspect lugubre d'un véritable cimetière.

Poulailler, Charolais et C s'approchèrent de l'abricotier.

Sur la terre du rond-point, au pied de l'arbre mort, était étendu, demi-nu, le corps d'un homme de grande taille dont les chevilles et les poignets étaient attachés

Poulailler se tourna vers Charolais.

"Monseigneur, dit-il, nous sommes dans cette maison où la nuit du 30 janvier 1725, tandis qu'on martyrisait le cadavre de mon père au gibet de Beauvais, on allait ici assassiner ma mère. C'est vous qui avez fait arrêter la Morlière, qui eût gêné pour accomplir le meurtre; c'est vous qui avez proposé la promenade sur la glace à Versailles pour abandonner la maison; c'est vous enfin qui avez tout fait préparer pour le crime et voilà celui qui l'a commis. Voilà le misérable qui a étranglé ma mère!... Il va mourir aussi, celui-là, que j'ai torturé depuis trois mois, comme j'ai torturé celui qu'on vient de pendre. Il va mourir, et c'est toi qui vas le tuer, Charolais, comme tu as tué l'autre. Tu as été l'instrument qui a aidé à frapper les innocents; tu seras le bras qui frappera les coupables. Etrangle celui-là, Charolais, comme tu as pendu l'autre!"

Et, saisissant le comte, il le poussa vers le knès, étendu sans mouvement au pied de l'abricotier.

V

LA CONFESSION

Six heures venaient de sonner à l'horloge de la cathédrale de Paris.

Au milieu du brouillard que dégageaient les eaux de la Seine, Notre-Dame dessinait vaguement sa gigantesque silhouette. Cette partie de la Cité s'éveillait à peine.

Une porte de la cathédrale cependant était ouverte: c'était la petite porte placée près de l'entrée des tours, celle que prenaient d'ordinaire les fidèles qui, dès l'aube, allaient s'agenouiller au confessionnal.

Effectivement, ce matin-là et avant qu'aucun des habitants ne fût levé, un homme enveloppé dans les plis d'un grand manteau et portant un chapeau rabattu sur le front, s'était introduit dans l'église.

Sans doute on l'attendait, sans doute le bedeau avait été prévenu, car au moment où l'homme était arrivé, la porte s'était ouverte et un prélat avait traversé le choeur.

Ce prélat qui avait marché, les mains croisées sur la poitrine et la tête penchée sur l'épaule, portait sur sa robe blanche le camail violet de l'évêque.

C'était effectivement Mgr de Mirepoix, l'aumônier de la dauphine, le prélat le plus vénéré et le plus redouté de la France, qui avait traversé le choeur se dirigeant vers le confessional.

Un prêtre, suivant l'évêque, l'avait dépassé en entrant sous la colonnade et lui avait ouvert la porte du confessionnal.

Quelques secondes s'étaient à peine écoulées que l'homme qui était entré dans l'église venait s'agenouiller dans le confessionnal.

Quand il se releva, après un temps assez long, il fit le signe de la croix et attendit. La porte s'ouvrit, l'évêque sortit.

"Venez, mon fils!" dit-il en se dirigeant vers la sacristie.

Dans la sacristie il y avait deux prêtres, l'évêque leur parla à voix basse, puis adressant un geste à celui qu'il venait de confesser, il ouvrit la porte donnant sur le cloître.

Un carrosse attendait. Un valet ouvrit la portière: l'évêque monta dans la voiture, l'homme monta ensuite et se plaça en face de l'évêque.

La voiture partit; dix minutes après elle atteignait la rue de Varennes et elle entra dans la cour de l'hôtel du prélat.

L'évêque descendit du carosse, il monta les marches du premier étage et il pénétra dans un oratoire richement meublé. L'homme l'avait suivi.

L'évêque prit un siège et en désigna un autre à celui qui l'avait accompagné et qui accepta en s'inclinant:

"Ainsi, dit Mgr de Mirepoix en regardant le personnage placé en face de lui, vous êtes le chevalier de Poulailler?

—Oui, monseigneur, répondit l'homme.

—Poulailler, le bandit?

—Pour ceux qui ne le connaissent pas! Mais vous avez entendu ma confession entière, monseigneur, vous savez qui je suis! Jamais je n'ai frappé un innocent! Je me suis fait l'instrument de la justice divine en frappant les coupables qui échappaient à la loi humaine.

depuis dix ans, monseigneur, que j'ai marché dans cette voie étrange, j'ai arraché à des mains impures plus de six millions de livres avec lesquels j'ai secourus ceux qui souffraient de la misère et de la faim. Pas un liard de ces six millions n'est entré dans ma bourse et ne m'a servi pour élever ma soeur. Tandis que je passais mes nuits à me faire le vengeur mystérieux de la société, je passais mes journées à un travail honnête. J'étais Poulailler le bandit du coucher au lever du soleil, et en plein jour j'étais Gilbert l'armurier! Si mon père et ma mère n'étaient pas morts lâchement assassinés, je n'aurais pas vécu ainsi. Mais quand j'ai vu cet homme, mon père, condamné honteusement, quand j'ai su que ma mère était morte victime, j'ai pris en haine cette société qui échappait à la loi, et je lui fis une guerre sans merci ni trêve!

Poulailler regarda l'évêque, dont les yeux étaient rivés sur lui.

"Oh! reprit-il, vous devez me comprendre, monseigneur; ce germe, qui a écho dans mon coeur, ne m'est pas personnel. Bien d'autres pensent ou penseront bientôt ainsi... et peu d'années s'écouleront peut-être avant que la France entière ne ressente ce que j'ai ressenti!"

Et après un nouveau silence:

"Mais, continua Poulailler en changeant de ton, 'à n'est pas la question. Il s'agit de moi, de moi seul? Je vous ai tout dit, monseigneur; et si vous savez quelle cause fatale m'a conduit dans la voie que j'ai suivie, vous savez aussi que cette nuit-même je me suis vengé, ou, pour mieux dire, j'ai vengé ceux qui avaient souffert!

—Vous n'aviez pas le droit d'agir ainsi, dit M. de Mirepoix.

—Cependant, si j'avais laissé vivre ces monstres n'eussent-ils pas frappé des innocents?

—Dieu défend la vengeance !

—Dieu ne défend pas de tuer le serpent venimeux !

—Le serpent venimeux n'est pas une créature humaine qui puisse se répentir.

—Monseigneur, je vous en conjure, appelez sur mon avenir la miséricorde de Dieu.

—Que voulez-vous faire ?

—Je vous l'ai dit et je vous le répète, ma vengeance accomplie, je veux renoncer à l'existence double que j'ai menée jusqu'à ce jour. Poulailler est mort ; Gilbert seul est de ce monde. Monseigneur, le bonheur est encore possible pour moi sur cette terre. J'aime saintement Sabine, la fille de Dagé. Je travaillerai et nous serons heureux. C'est cet amour, monseigneur, qui m'a conduit vers vous !

—Comment ?

—Sabine est une sainte fille. La tromper serait impossible. Lui avouer la vérité, je ne le puis. Et cependant, je l'aime. Pour elle, je renonce à tout, à cette puissance mystérieuse et sans bornes que je possède. Monseigneur, lisez dans mon coeur et dans mon âme ! Pour être l'époux de Sabine devant Dieu, il faut que je m'agenouille devant l'autel de Dieu ; et pour accomplir cet acte, monseigneur, il faut que votre main me guide ! Vous savez tout, monseigneur... Dois-je espérer ?"

L'évêque de Mirepoix demeura sans répondre. Il paraissait profondément recueilli en lui-même. Il se leva, et, marchant d'un pas lent et solennel vers Poulailler :

"Jurez, dit-il, sur votre salut éternel, que vous avez dit la vérité !"

Gilbert étendit les deux mains :

"Je le jure ! dit-il ; je le jure devant mon père et ma mère qui sont près de Dieu et qui m'entendent.

—Jurez que vous n'avez jamais frappé un innocent !

—Je le jure!

—Jurez que vous n'avez jamais agi que par une inspiration, et non en obéissant à un sentiment infâme!

—Je le jure!

—Jurez que, à partir de cette heure, à moins de cas de légitime défense, vous ne frapperez jamais votre semblable, quelque misérable qu'il soit!

—Je le jure!

—Jurez, enfin, que vous serez digne de l'amour et de l'affection de celle que vous voulez nommer votre femme devant Dieu!

—Je le jure!

M. de Mirepoix étendit les mains au-dessus de la tête de Gilbert.

"Dieu, dit-il, est inépuisable dans son indulgence et dans son pardon.

—Mon père! dit Gilbert en demeurant à genoux, une dernière grâce!

—Que voulez-vous?

—J'ai pu recueillir le cadavre de mon père et je l'ai fait mettre en terre sainte; mais celui de ma mère est demeuré là où les criminels l'avaient enseveli. Vous savez, monseigneur, que, dans la forêt de Sénart, un homme a été assez heureux, il y a trois mois, pour sauver la vie à Sa Majesté qu'un sanglier allait frapper?

—Je sais cela.

—L'homme qui a sauvé la vie au roi, c'est moi!

—En vérité?

—Oui, monseigneur. Le roi m'a promis qu'il m'accorderait ce que je lui demanderais la première fois que je m'approcherais de lui. Eh bien! monseigneur, que Sa Majesté m'accorde de placer les restes de ma mère en terre sainte.

—Je verrai Sa Majesté ce matin au conseil,, dit l'évêque et je lui présenterai votre requête."

Gilbert s'était relevé.

"Monseigneur, dit-il, daignerez-vous me donner votre main que je la baise."

L'évêque tendit à Gilbert, sa main au doigt de laquelle était l'anneau épiscopal.

VI

LES MARIAGES

Ce soir-là, M. le comte de Saint-Germain avait été amené dans les appartements de Mme de Pompadour, et il avait été merveilleusement accueilli.

Il y avait là, dans le charmant salon, meublé avec un goût exquis, tout un essaim de jolies femmes, et Saint-Germain était le seul homme au milieu de ces jolies femmes.

"En vérité, monsieur le comte, dit la marquise en souriant et en minaudant, ce n'est pas une tricherie?

—Je vous affirme, madame, répondit le comte de Saint-Germain de l'air le plus grave, que je ne triche jamais.

—Cependant.... c'est tellement étrange, qu'il faut croire ou à un prodige ou à une plaisanterie.

—Ce n'est ni l'un ni l'autre.

—Qu'est-ce donc alors?

—Le résultat de la science.

—Oh! firent les dames.

—Que Mme de Pompadour essaye elle-même, dit Saint-Germain, et quand elle aura essayé, elle sera convaincue.

—Alors, donnez-moi la boîte."

Saint-Germain prit sur la table, placée au centre de la pièce, une petite boîte bonbonnière d'une mignonne-

rie et d'un travail exquis. Cette bonbonnière était en écaille noire et fort belle. Le dessus était orné d'une agate magnifique presque aussi grande que le couvercle.

"Ouvrez la boîte, madame!" dit Saint-Germain.

Mme de Pompadour obéit.

"Regardez bien le couvercle! reprit le comte en se tenant éloigné de la table avec une certaine affectation.

—Je le regarde, monsieur, répondit la jolie marquise.

—Et que regardez-vous donc ainsi?" demanda une voix.

La marquise se retourna.

"Le roi!" dit-elle.

Et elle courut avec empressement au-devant de Louis XV, qui venait d'entrer sans se faire annoncer, suivant sa coutume.

Le comte de Saint-Germain salua profondément le roi.

"Que regardez-vous? demanda le roi.

—Cette boîte, sire! répondit la marquise. Elle présenta la boîte d'écaille au roi.

"Cette boîte est fort jolie! dit Louis XV.

—Sire, reprit Saint-Germain, daignez regarder le couvercle, dessus et dessous!

—Je l'examine des deux côtés.

—Votre Majesté veut-elle me permettre de lui demander ce qu'elle voit?

—Pardieu! Ma Majesté voit l'endroit d'une belle agate par-dessus, et l'envers de la belle agate, par-dessous. Il me semble que je ne puis pas voir autre chose.

—Si!" dit Mme de Pompadour.

Saint-Germain alla prendre sur un meuble voisin une petite lampe à alcool, non allumée, et il la plaça sur la table, devant le roi. Au-dessus de la lampe à alcool il y avait un support, mais incliné de côté.

"Sire, dit Saint-Germain, veuillez poser cette boîte garnie de son couvercle sur ce support, mais la poser renversée, c'est-à-dire la poser de manière que le couvercle soit en dessous.

—Comme cela? dit Louis XV en plaçant la boîte.

—Oui, sire."

Ainsi posée un peu obliquement, la bonbonnière devait présenter son agate à la flamme. Saint-Germain se dirigea vers la cheminée, mais il s'arrêta subitement.

"Comme je désire que l'opération ait lieu clairement, dit-il, je ne veux toucher à rien. Sa Majesté a posé la boîte sur le support sans que j'aie effleuré cette boîte, même du bout du doigt.

—Sans doute! dit Louis XV.

—Alors, que madame la marquise veuille bien prendre elle-même sur la cheminée la petite bougie, elle communique le feu à la mèche empreinte d'alcool."

Mme de Pompadour alluma la lampe. La flamme bleuâtre jaillit.

"Je prie Votre Maesté et ces dames d'entourer la table, mais à distance," dit le comte de Saint-Germain.

Le comte avait pris l'une de ses montres dans son gousset, et il interrogeait le cadran.

"Une minute! dit-il. Maintenant, je prie le roi de reprendre cette boîte bonbonnière à l'aide de ces pinces."

Saint-Germain présenta au roi une paire de longues pinces qu'il venait de prendre dans la poche de son habit.

Le roi prit les pinces. Il saisit la boîte et la posa sur la table.

Un même cri d'étonnement s'échappa de toutes les bouches. L'agate du couvercle avait absolument disparu et, à sa place, on voyait un jolie émail représentant une bergère au milieu de ses moutons.

Le roi ouvrit la boîte et examina attentivement le couvercle.

"Ah! corbleu! dit-il, voilà qui est étrange. Qu'est devenue l'agate?

—Votre Maesté désire-t-elle la revoir? demanda Saint-Germain.

—Certes, je le désire!

—Alors, sire, reprenez les pinces et placez la bonbonnière sur le support."

Le roi replaça la bote. Une autre minute s'écoula, l'agate reparut.

"Ah! parbleu! dit le roi en riant et en constatant cet inexplicable changement à vue, cette boîte fait merveille, et moi qui ai un cadeau à donner...

—Un cadeau! répéta la marquise.

—Même deux, madame.

—A qui donc, sire?

—A la fille et à la bru de Dagé.

—Eh mais! c'est vrai! c'est aujourd'hui qu'elles se marient.

—Et je leur ai promis, madame, que vous daigneriez assister à la bénédiction nuptiale.

—Oh! mais alors, sire, de tout mon coeur! dit Mme de Pompadour. Et vous vouliez leur donner cette boîte?

—Dans le premier moment j'avait dit oui, mais en réfléchissant j'ai pensé que cette boîte pouvait être l'oeuvre du démon.

—Et que leur donnez-vous?

—Ce que vous voudrez, madame.

—Sire, j'ai carte blanche?

—Oui... Cependant, ne me ruinez pas, car ruiner le roi c'est ruiner l'Etat."

On gratta à la porte:

"Entrez!" dit le roi.

Binet, le fidèle valet de chambre, se glissa dans l'entrebaillement.

"Sire! dit-il, les mariés viennent d'arriver.

—Et M. de Mirepoix?

—Il est à la chapelle.

—C'est donc Mgr de Mirepoix qui va célébrer le mariage? dit Mme de Pompadour avec étonnement.

—Non pas le mariage, mais les mariages.

—Le fait est qu'il y en a deux.

—Et c'est M. de Mirepoix lui-même qui m'a demandé à consacrer ces unions.

—C'est très flatteur pour les mariés.

—Madame, nous allons descendre à la chapelle," dit le roi.

Et se tournant vers Saint-Germain:

"Je vous invite à venir assister à la bénédiction nuptiale, mais à une condition cependant, c'est que vous ne transformerez pas les mariés comme vous avez transformé l'agate.

—Sire, dit Saint-Germain, je n'aurais pas cette puissance.

—C'est heureux pour les maris.

—Mais, dit Mme de Pompadour, M. de Saint-Germain peut prédir l'avenir des jeunes époux."

Saint-Germain fit un signe affirmatif.

"Faites venir les jeunes époux, sire; le comte leur dira leur bonne aventure.

—Cela serait impossible, madame, dit vivement Saint Germain.

—Pourquoi?

—Parce que le livre de l'avenir ne sera ouvert qu'après l'union consacrée."

Le roi présenta la main à Mme de Pompadour.

"Venez à la chapelle!" dit-il.

Le roi et les dames descendirent les marches de l'escalier conduisant à la chapelle du château. Saint-Germain les suivait.

Nicette, Sabine, Gilbert, Roland, Dagé et les invités

et les parents attendaient à la porte de la chapelle. Nicette et Sabine étaient ravissantes dans leurs costumes.

Le roi tenant la main de la marquise, passa au milieu d'eux, adressant un mot aimable à chacun.

En ce moment, il y eu un temps d'arrêt. Le roi prenait place dans la chapelle, et l'évèque de Mirepoix le recevait.

—Dagé tenait la main de Nicette, Roland conduisait Sabine, venant ensuite.

Derrière eux se tenait Gilbert, seul: Saint-Germain s'approcha de lui, le salua et se mit sur la même ligne.

Tous deux échangèrent un rapide regard:

"Eh bien! dit Gilbert à voix basse.

—Tout a été merveilleusement! dit Saint-Germain.

—Vous avez réussi?

—Complètement.

—A vous alors la puissance, et à moi le bonheur.

—C'est votre volonté?

—Il le faut. Un dernier conseil, mon cher C. Continuez l'oeuvre que j'ai créée; et, pour laisser ignorer mon absence ,ayez près de vous un homme constamment masqué qui joue le rôle que vous avez joué.

—Mais cet homme arrivera-t-il au degré de ressemblance nécessaire, cette ressemblance factice qui fait notre force et qui assure l'avenir?

—Vous pourrez agir en employant les mêmes moyens.

—Maître!. . . .

—Silence! Ne prononcez jamais ce mot. Le seuil de cette chapelle franchi, je ne vous connais plus!!"

Le cortège se remit en marche. Dage conduisant Nicette entra dans la chapelle: Roland, tenant la main de sa soeur, suivit son père.

Gilbert lança un dernier regard au comte, puis il franchit le seuil de la chapelle.

FIN